

LA REVUE

MONTREAL, SEPTEMBRE 1959

PER

2-334

CON

POPULAIRE

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

Un roman d'amour complet par G. Pimentel

"La maison de nos rêves"

La romancière Pearl Buck

par Jean-François Perrier

La mode "Populaire"

Retour aux réalités

par Solange Chalvin

20¢



Kollmann

Seul un **Sunbeam** peut vous donner et à votre famille

DES RÔTIES PARFAITES CHAQUE FOIS!



tranche
épaisse ou mince

pain blanc ou brun

pain frais ou congelé

DARKER • LIGHTER

Réglez-le selon la couleur
de rôtie que vous préférez



Le plateau à miettes sur
charnières est facile à nettoyer



Grille-pain automatique
Sunbeam de modèle T-10

parce que seul le
GRILLE-PAIN *Sunbeam*
AUTOMATIQUE
est complètement automatique

**VOUS PLACEZ LE PAIN ET
C'EST TOUT!**

Voilà le grille-pain qui n'a jamais été égalé aux points de vue de beauté et de rendement sans ennui. Le réglage radiant breveté Sunbeam réchauffe également les rôties sans les brûler. Il s'agit d'établir le réglage et la couleur de rôtie que vous préférez et de placer le pain. Ce merveilleux grille-pain fait le reste. Il abaisse le pain automatiquement... le grille à votre goût et ensuite silencieusement soulève la rôtie d'un brun doré, sans bruit et sans heurt. Cet appareil peut griller des tranches de pain, des gaufres ou des gaufrettes, du pain frais ou congelé et à une perfection absolument exquisite. Un joli fini chromé conserve son éclat pendant des années. Un plateau à miettes sur charnières rend le nettoyage facile. Cet l'ultime en fait de grille-pain... voyez-le... et comparez-le chez votre marchand Sunbeam. Modèle T-35, \$39.75*; grille-pain automatique de modèle T-10 aussi disponible, \$28.25*.

*Valeur équitable de détail

Sunbeam LES MEILLEURS APPAREILS ÉLECTRIQUES

LA REVUE *Populaire* SEPTEMBRE 1959

● SOMMAIRE

52e année, No 9, Montréal

- 4 Françoise, ma chère amie, par *Jacques Coulon*
- 4 Un poème de Gaston Gibeault: *Chapeaux et fruits*
- 4 Freud s'était trompé
- 6 Ce dont on parle, par *Françine Montpetit-Poirier*
- 8 La romancière Pearl Buck, par *Jean-François Perrier*
- 9 Vinnitsa, la *Cité des Espions*
- 10 Mademoiselle *Populaire* se renseigne
- 10 Choisissez votre coiffure sur mesure
- 10 L'étudiant américain marié réussit mieux
- 10 La question des animaux
- 12 Location d'enfants
- 15 Staline avait une peur bleue des femmes
- 15 La secrétaire la mieux payée du monde
- 16 La mode: *Retour aux Réalités...*, par *Solange Chalvin*
- 18 La mode dans le monde
- 20 Notre roman d'amour: *La maison de nos rêves*, par G. Pimentel
- 24 Les recettes de Gisèle Papineau
- 32 La petite kermesse *Populaire*
- 42 La femme devant la loi, par *Robert Millet*
- 46 Mots croisés

Rédacteur-en-chef: **Charles Lafrenière**

Bureau de rédaction

- Jacques Coulon** — correspondant
- Louise Gilbert-Sauvage** — correspondante à Hollywood
- Gisèle Papineau** — Cuisine
- Robert Millet** — La femme devant la loi
- Françine Montpetit-Poirier** — Ce dont on parle
- Solange Chalvin** — Mode
- Gizèle Saint-Pierre** — secrétariat

Notre rubrique *La petite kermesse "Populaire"* n'a aucun caractère publicitaire. Elle ne vise qu'à attirer l'attention de nos lectrices sur des produits susceptibles de les intéresser. Les prix mentionnés le sont uniquement à titre indicatif.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Éditeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., (Canada)
Tél.: UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER, Président
GEORGES POIRIER, fils, Vice-président
CHARLES SAURIOL, Chef de la publicité
ODILON RIENDEAU, Chef du tirage

	Canada	
ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"	1 an	\$ 1.50
	2 ans	2.50
	Etats-Unis	
AU NUMERO: 20 CENTS	1 an	\$ 2.00
	2 ans	3.50

Published monthly at Montreal, P. Q.
Second class postage paid at Saint Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Comment maîtriser vos émotions...

et mener une vie plus saine, plus heureuse

Qui de nous n'a pas, à un moment donné, traversé une crise émotive quelconque. Heureusement, la plupart d'entre nous, tout comme notre expert menuisier ci-dessus, avons des passe-temps favoris ou nous adonnons à d'autres distractions qui nous détendent et détournent nos pensées de ce qui nous inquiète ou nous énerve.

Certaines gens cependant, sont plus ou moins continuellement tourmentées par l'inquiétude, des craintes vagues et d'autres sentiments angoissants. Ils refusent de regarder en face et dans toute leur réalité, leurs problèmes, petits ou grands.

Combien ne sont pas aussi heureux, aussi bien portants qu'ils devraient l'être, à cause de conflits émotifs persistants et non résolus. C'est que l'esprit et le corps sont si intimement liés; en effet, l'un ne peut être affecté que l'autre ne le soit.

A moins que nos conflits émotifs ne soient réglés de façon intelligente, notre moral sera atteint, notre énergie sapée, et paraîtront alors des symptômes pathologiques ou des désordres physiques, parmi lesquels on reconnaîtra les palpitations, les dérangements d'estomac, les douleurs musculaires et articulaires, la fatigue continuelle. En outre l'hypertension, les ulcères, et certaines allergies sont bien souvent d'origine émotive.

De fait, bon nombre des gens qui

vont chez le médecin, souffrent de maux amenés ou aggravés par un bouleversement intérieur prolongé ou grave. Les médecins font donc cas, beaucoup plus qu'autrefois, du rôle particulier que jouent les émotions dans toutes maladies.

Le traitement des maladies dans lesquelles les émotions entrent particulièrement en jeu, exige du temps et du doigté. Le médecin doit connaître une foule de détails quant au mode de vie de ses patients, surtout quant à leur réaction émotive aux problèmes qui, pour la plupart de nous, sont sans importance.

Grâce à cette connaissance des faits en cause, le médecin peut souvent aider le malade à identifier les craintes et les inquiétudes qui sont souvent, en partie, sinon entièrement, la cause du mal.

Le médecin peut encore aider ses patients à regarder d'un tout autre oeil et à canaliser tout autrement les problèmes qui les mettent en état de tension, de tristesse et de maladie.

S'il vous arrive jamais d'être accablé par des troubles émotifs, rappelez-vous qu'il n'est pas bon de les comprimer. Discutez-en plutôt avec votre médecin. Celui-ci, ou un psychiatre, ou encore une clinique spécialement recommandée par votre médecin, réussiront peut-être à toucher le point sensible et à vous remettre, mentalement, sur pied.

COLLER CE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

COPYRIGHT CANADA 1959—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co.,
Direction Générale au Canada,
(Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'expédier, par la poste un exemplaire de votre brochure intitulé "Les Émotions et la Santé Physique". 99-Z.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

Freud s'était trompé

Une psychologue de l'Institut National de la Santé de Washington vient de déclarer :

« Freud s'est trompé. Tout au moins en ce qui concerne les bébés. Pendant vingt ans, on a cru à tort que chez les nourrissons, le langage oral existe à l'exclusion de tout autre, jusqu'après le sixième mois. Et que lorsque le bébé est nourri, a chaud et se trouve bien, il se désintéresse du monde extérieur et s'endort. »

Le Dr Harriet L. Rheingold a observé que des bébés de trois à quatre mois étaient « actifs, attentifs et vigilants » pendant plus de cinq heures sur huit heures de la journée.

— Ils explorent vigoureusement tout ce qui les entoure, dit-elle, au moyen des yeux, des oreilles, des mains et des pieds.

« Mais ce n'est pas tout. Leur grand intérêt pour les objets inanimés est de loin surpassé par l'enchantement et l'intérêt passionné que leur inspirent les êtres humains. Chaque fois qu'il y a compétition entre la nourriture et le visage d'un adulte, la nourriture perd la partie. Même un visage sérieux fait sourire un bébé, et un adulte qui sourit fait littéralement rayonner le bébé, qui recherche manifestement le contact du regard. Cette concentration sur le visage et le regard est propre à l'être humain et ne se retrouve chez aucun petit des animaux. »

Chapeaux et fruits

*On dit naïf comme une femme
Lorsqu'elle écoute un compliment
A la fois banal, équivoque,
Sonnant faux comme une breloque,
Que lui tourne un jeune galant,
Sur la poire et sur la cerise,
Qui parmi d'autres fruits plus beaux,
Forment un bien tendre duo
Sur le rebord de son chapeau...*

*Or le jardin est si baroque
Qui sur sa tête me provoque,
Que tout mon purisme s'en choque ;
Qu'il met en fuite les oiseaux,
Et souligne de sa bêtise
Un soir qui par ailleurs nous grise
Avec la fraîcheur de sa brise
Balançant les tendres roseaux,
Ridant à peine les ruisseaux...*

*Mais voilà, la femme est crédule
Même au plus cruel boniment,
Comme la pauvre libellule
Qui, dans la flamme qui lui ment,
Se précipite, en tournoyant...*

*J'ai dit. Et je prends mon code
Où tout est moins extravagant
Que ces potagers ambulants,
Et que mes vers, assurément,
Inférieurs à ceux d'Hésiode !
Ils ont le défaut d'être francs,
Avouez que c'en est un grand,
Et qui, lui, n'est pas à la mode
Comme un chapeau neuf du printemps !...*

Gaston Gibeault, Au cours des jours (Beauchemin)

Françoise, ma chère amie

Avouez, ma chère Françoise, que la civilisation dans laquelle nous vivons se permet d'amusants caprices : de plus en plus, elle modifie dans la vie de tous les jours, les rôles de l'homme et de la femme ; de plus en plus elle s'acharne à faire de l'homme, qui fut jadis fier et respecté des femmes, un portefaix, presque un domestique... Je songeais à cela en voyant, l'autre jour, dans un grand magasin de Montréal, la cohorte des femmes qui traînent après elles, les jours de grand « magasinage », un mari docile et bon enfant que l'on charge de paquets. A cette époque où commencent les emplettes de l'automne — d'ailleurs existe-t-il pour les femmes une seule période de l'année qui ne soit pas propice à faire des achats ? — vous pourriez, tout comme moi, vous amuser à voir de ces pauvres hommes accablés de sacs et de boîtes, tâchant malgré tout de rester dignes tout en portant dans leurs bras un rouleau de prélat ou une balançoire de jardin...

Mon Dieu, n'était-il pas assez que la vie moderne ait fait de l'homme moyen, du mari moyen, une sorte de petite machine bien réglée, un être anonyme, obscur employé de quelque obscure compagnie, un homme assis, évoluant dans les papiers entre une muraille de classeurs et une chaise où s'asseoir ? Cette vie moderne a créé pour l'homme des occupations pour lesquelles il n'était pas fait et qui le détériorent. Alors, Françoise, pourquoi les femmes s'acharnent-elles sur ce petit-fils du défunt sexe fort ? Pourquoi ne pas l'aider, au contraire, à réintégrer son piédestal s'il en est encore temps ? Les femmes ont toujours aimé sentir près d'elles un maître, un homme viril et fier qui bouscule le destin et forge la face du monde. A propos, je lisais l'autre jour qu'il existe encore des peuplades dites primitives, qui ne se sont pas aventurées dans la jungle de nos villes civilisées, où l'homme vit encore dans un sauvage grandeur... tout en se déchargeant sur la femme des besognes qui l'ennuient ! Mais chut, peut-être allons-nous un peu loin...

* * * *

Dernièrement, à une réunion d'amis, quelqu'un souleva la question suivante : pourquoi les hommes se marient-ils ? Il eût été tout aussi puéril, je crois, de demander pourquoi le soleil brille ou pourquoi les morts ne reviennent pas sur terre. Les hommes se marient-ils pour n'être plus seuls ou simplement sans savoir ce qu'ils font ? La question pourrait tout aussi bien s'appliquer aux femmes, encore que chez elles le besoin de tendresse, de protection, d'amour, soit sans contredit plus déterminant que chez son compagnon. Quelqu'un, qui s'attira immédiatement — des femmes — de vifs reproches, osa prétendre que l'homme se marie pour avoir à domicile une cuisinière — femme de chambre — couturière ! « Beaucoup de jeunes gens, aujourd'hui, se marient simplement par amour, alors qu'avant on se mariait souvent pour d'autres considérations, » déclara un autre. Je crois bien que c'est vrai, et d'autant plus réjouissant. Naturellement, Françoise, il y a d'autres raisons : le but du mariage est de fonder un foyer, d'avoir des enfants, de survivre en eux, etc. A moins d'avoir été sérieusement dressé dans cette ligne d'idée, il n'y a pas un homme sur dix qui songe à cela avant de se marier. Mais admettons qu'il y pense ensuite... s'il vieillit vite, parce qu'avant, quand l'homme se décide à se marier, ou le plus souvent quand une femme l'incite à franchir le grand pas, je crois qu'il ne pense qu'à elle, car il semble que nos mariages modernes sont des mariages d'amour. Alors, croyons à l'amour qui est une si douce consolation, et ne cherchons pas ailleurs des raisons pour lesquelles l'homme se marie... car nous finirions par en trouver !

* * * *

Revenons, ma chère Françoise, à de petites considérations sans prétention aucune, sur la psychologie des achats. Les femmes et les hommes envisagent le « magasinage » sous deux angles bien différents. Il suffit d'observer discrètement un couple dans un grand magasin, pour s'en rendre compte. Pour vous, c'est une partie de plaisir, pour l'homme, c'est une corvée assez ennuyeuse à l'égard de laquelle il demeure superbement indifférent.

En dehors des femmes extrêmement raisonnables, donc plutôt rares entre nous, on pourrait classer les autres en deux groupes bien distincts : celle qui aime acheter en solde, et celles qui n'attachent d'importance qu'à la griffe, par snobisme ou réel souci d'élégance. Les hommes, eux, appartiendraient plutôt, si on leur demandait toujours leur avis, à la première catégorie : en achetant dans les ventes, ils ont ainsi l'impression de faire des affaires...

Il existe des femmes qui ne jugent de la qualité d'un objet que par son prix et la maison d'où il vient. C'est un caprice toujours onéreux mais qui paraît distraire certains hommes amateurs de femmes-enfants... D'autres passent des journées entières à courir les ventes, à remuer des tas de chiffons pour finalement rentrer à la maison avec une jupe dépareillée ou cinq verges de tissu dont elles ne sauront que faire. Mais tout cela, n'est-ce pas Françoise, est bien féminin, et puis il y a tellement d'industries, de commerces qui cesseraient d'exister si les femmes reniaient leurs caprices !

JACQUES COULON

TASSE APRÈS TASSE

RÔTIE APRÈS RÔTIE



VOUS OBTENEZ TOUJOURS
LES MÊMES
MERVEILLEUX RÉSULTATS
AUTOMATIQUEMENT
AVEC LE GRILLE-PAIN ET LA CAFETIÈRE GE

VOICI LES CARACTÉRISTIQUES QUE VOUS DÉSIREZ OBTENIR:

CAFETIÈRE

- sélecteur d'infusion
- régulateur-réchaud
- lumière indicatrice
- régulateur de réchauffage
- contenance de 2 à 9 tasses

GRILLE-PAIN

- sélecteur de cuisson
- levier-régulateur à la portée du doigt
- quatre éléments rapides
- dispositif qui fait remonter la rôtie
- cabaret à miettes

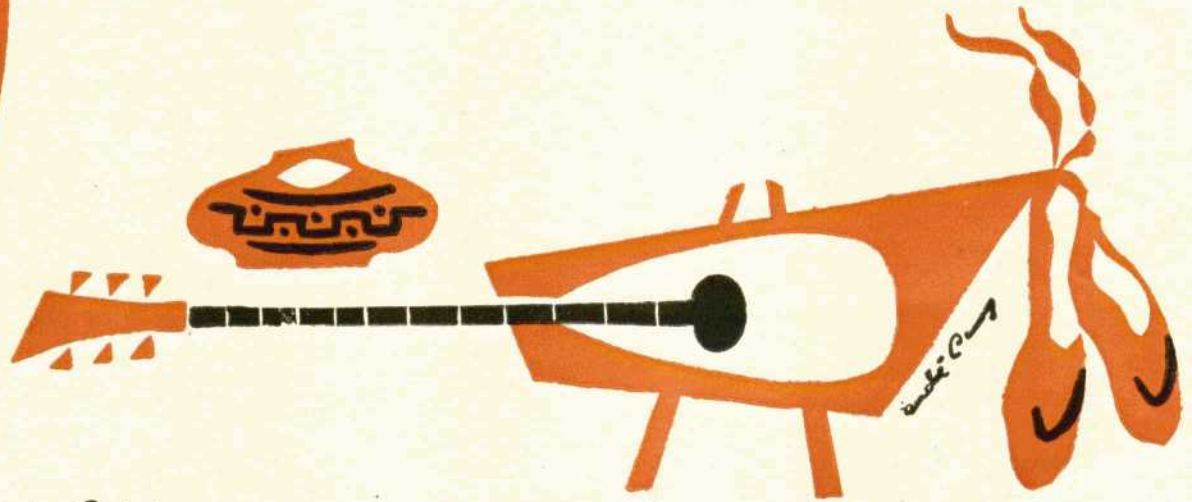
PLUS DE CANADIENS CHOISISSENT LES ACCESSOIRES GENERAL ELECTRIC DE PRÉFÉRENCE À TOUTE AUTRE MARQUE



GRILLE-PAIN et CAFÈTIÈRE
AUTOMATIQUES
GENERAL ELECTRIC



Ce dont on parle



par Francine Montpetit-Poirier

► Denys Matte, peintre et chansonnier, est de la jeune école celui qui a le mieux réussi. Il y a deux mois, Michelle Tisseyre le recevait à son rendez-vous hebdomadaire et le présentait comme compositeur. Dans ce domaine, son chemin n'est pas encore tracé et d'ailleurs, on voudrait le voir s'aventurer dans une seule voie à la fois. Comme peintre, il est beaucoup plus intéressant. Il est quand même assez étonnant qu'après trois ans d'efforts libres, il en soit rendu à une représentation quasi internationale. Le Musée de la Province, la Galerie Nationale d'Ottawa, celle de Toronto, des collectionneurs de New-York, Washington, Chicago, Détroit, Los Angeles, Paris et Bruxelles ont jugé bon de s'approprier des Matte. En 1954, il remportait le Grand Prix de la Peinture à l'exposition provinciale. En 1955, on lui décernait le deuxième Prix Alexandre-Thérien, un prix hors concours, un premier prix de dessin et un autre grand prix de la Province. Boursier de l'Académie Royale des Arts

où il a étudié l'Histoire de l'Art au Louvre, dans les Musées de la Scandinavie et de la Péninsule hellénique. Il a travaillé dans les ateliers de la Grande Chaumière, chez Jean Lombard, et a passé deux étés à Florence. Devant tant de succès on ne peut s'empêcher de rêver au jour où nos peintres pourront en notre pays être pris plus au sérieux et où des gens comme Mousseau et Molinari pourront être traités selon leur valeur et leur talent. Il règne autour d'eux et de beaucoup d'autres une incompréhension quasi totale qui retient leurs élans et avorte leurs entreprises les plus courageuses. Denys Matte est un exemple vivant de la réussite qui devrait servir d'encouragement à tous ces jeunes qui possèdent assez de qualités pour se lancer dans la grande aventure de la peinture.

► « Marguerite Pâquet — révélation — ce mot a été maintes fois prononcé au cours de ce concert. Révéla-

diens doivent être particulièrement fiers. » En sommes-nous fiers? Mais nous ne la connaissons pas! Alors qu'en France son nom soulève partout des éloges, ici, à part un petit groupe d'initiés, personne n'a entendu parler de ce mezzo-soprano qui s'est fait entendre notamment à Rio-de-Janeiro, à Buenos-Aires, à Monaco, à Londres et à Paris, salle Gaveau. En parcourant les critiques parisiennes, je me suis inclinée malgré moi et sans l'avoir jamais entendue, devant une artiste de chez nous qui a si bien su conquérir le public le plus difficile du monde. Un journal qui nous permettrait de suivre nos compatriotes à travers le monde devrait être fondé. Ainsi nous ne resterions pas bouche bée devant les succès remportés par les Canadiens en France, en Angleterre ou en Italie. Ecoutez plutôt ceci: « Voici une chanteuse canadienne qui fera son chemin... La voix de mezzo est ronde et, surtout, naturelle. Elle ne craint pas de donner toute sa voix dont l'émission se fait dans un sourire. Elève de Bernac, elle en a hérité la diction incisive; elle l'a prouvé dans une page de Tchaïkovsky où les mots s'entrechoquent en un rythme étourdissant. Après avoir chanté avec style des mélodies de Purcell, elle donna des extraits de la Chanson d'Eve de Fauré avec une très belle unité de style qui n'exclut pourtant pas la chaleur; dans les lieder d'Hugo Wolf, les pages mélancoliques et graves lui vont spécialement bien car elle a dans le médium et le grave une espèce de clarté qui rend transparent tout ce qu'elle interprète. La deuxième partie était consacrée aux modernes. Les poèmes juifs de Milhaud mirent en valeur sa voix très « à la corde ». De Sauguet, d'Auric, de Poulenc, elle interpréta avec grâce et musicalité des pages charmantes et diverses. Elle termina son concert par un cycle de Claude Delvincourt, sur un poème de René Chalupe; mélodies qui évoquent la spontanéité, la fraîcheur de Delvincourt et qui font encore plus regretter qu'il ait été fauché en sa belle et pleine matu-



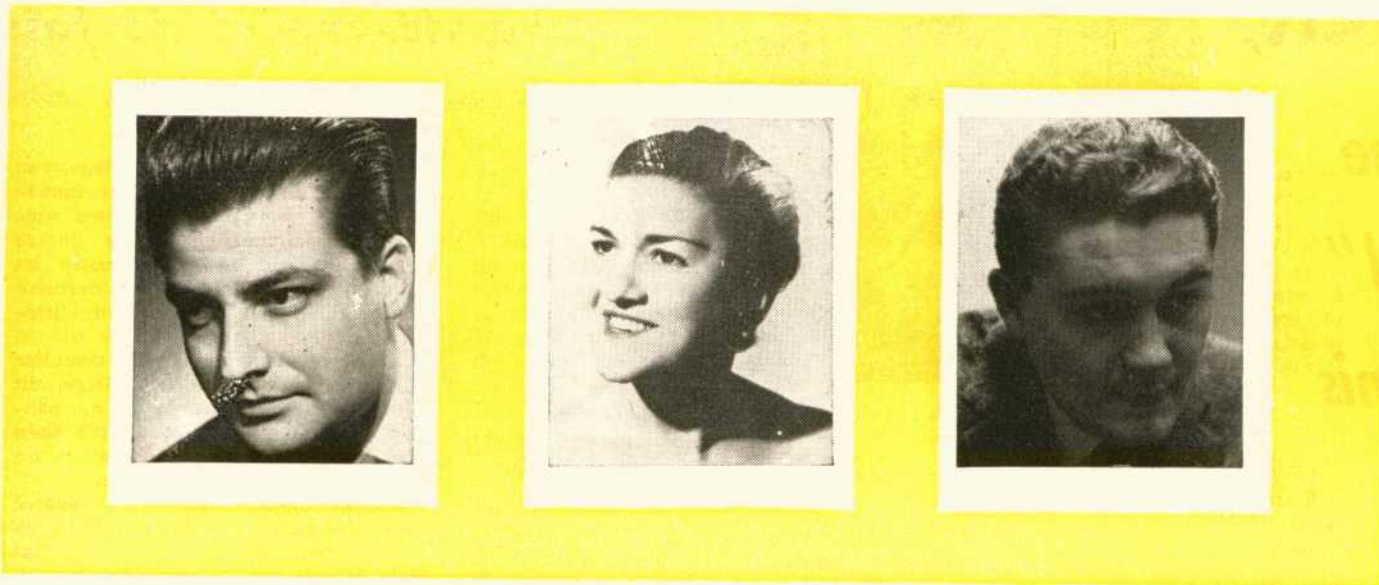
Le programme de l'Orchestre symphonique de Montréal est déjà tout tracé pour la saison 59-60. D'éminents chefs d'orchestre prendront place au pupitre et permettront ainsi aux Montréalais de goûter pleinement leur art favori, le plus universel de tous.

de Toronto en 1956, il rafla le prix de gravure accordé par la Prévile Construction (limitée), dans une exposition de la Société des Arts plastiques. Boursier également de la Société Royale du Canada, il fut choisi pour participer aux éliminatoires nationales pour le prix Guggenheim. Trois de ses toiles furent choisies pour le Grand Prix International de Deauville en France. Denys Matte a séjourné deux ans en Europe

tion, certes, pour les mélomanes parisiens, car Made-moiselle Pâquet a déjà obtenu de grands et légitimes succès à Monaco et en différentes villes de nos provinces. Révélation d'une artiste incomparablement douée, musicienne accomplie, révélation d'une voix si humaine, si magnifiquement émouvante, conduite avec tant d'art et de science, et qui exprime aussi bien la douleur que la joie. Une artiste dont nos amis cana-

rité. » Cet hommage rendu à madame Pâquet par Hélène Jourdan-Morhange a rencontré l'unanimité chez tous les critiques de la Ville Lumière et a permis ainsi à une jeune Canadienne de briller au firmament des plus grandes vedettes de France.

► L'an 1959 a marqué pour l'Organisation Mondiale pour la Santé un onzième anniversaire. Le thème général en était: la maladie mentale. Monsieur S. C.



JEAN-PAUL JEANNOTTE nous quittera bientôt. De tous les chanteurs classiques canadiens, il est le plus connu en son pays. Interprète admirable, d'une finesse et d'une sensibilité peu communes, ses tournées en Europe sont toujours couronnées du plus grand succès. La Russie l'accueillera peut-être dans ses murs d'ici très peu de temps. — **MARGUERITE PAQUET** est revenue au pays: couverte de gloire parisienne. Après un séjour de sept ans en terre française, elle fera goûter au public québécois les résultats de ses études... avec nul autre que Bernac. — Si nous parlons "art", nous ne pouvons laisser de côté le nom de **LORENZO GODIN**, réalisateur à Radio-Canada et qui signe quelques-unes des émissions les mieux cotées du réseau français.

Holland, président de l'organisme, a souligné que parmi les nombreux problèmes qui tourmentent le monde depuis des siècles, aucun n'est peut-être aussi alarmant que la maladie mentale. « La Journée Mondiale pour la Santé » est conçue en vue d'éveiller l'intérêt

des peuples et des gouvernements envers le problème étudié. La Division du Québec est en mesure d'utiliser ce stimulant dans l'obtention d'une meilleure compréhension du malade mental et dans la solution à son mal. Au cours de l'année 1959, le nombre de

citoyens et d'organismes qui ont appuyé et aidé la Division dans son travail a considérablement augmenté. Une filiale de l'Association a été établie à Hull; d'autres seront fondées dans d'importants centres de la province. De son côté, madame Helen McLaughlin, présidente du Comité de la Croix Blanche, a expliqué le but et les vues de ce comité: l'organisation d'un programme pour les bénévoles, le développement d'une bibliothèque au profit des malades mentaux, la visite des hôpitaux psychiatriques et une active participation à la Campagne du Cadeau de Noël. Les bénévoles de la Croix Blanche ont entrepris des activités particulièrement vouées au programme de réhabilitation du patient mental. De concert avec les autorités de l'hôpital psychiatrique de Verdun, les membres ont formé des classes de peinture, des cercles de couture, des groupes intéressés aux jeux, à la danse et à la musique. Il ressort de cette expérience que le patient mental bénéficie grandement de ces contacts avec des personnes bénévoles de la communauté et que la Croix Blanche a besoin d'un plus grand nombre de membres afin de développer ce service. Le directeur exécutif, monsieur Paul Marcel Gélinas, souligne dans son rapport que le patient mental est enfermé en lui-même. Il ajoute « que le patient mental n'est pas seulement enfermé en lui-même mais qu'il est aussi exclus de la société à cause des préjugés, des craintes et de l'ignorance qui entourent son sort. » Les services à domicile pour les patients mentaux, les cliniques externes, les admissions volontaires n'ont leur raison d'être que si la communauté dans son attitude envers la maladie mentale ne fait pas obstacle aux nouvelles réalisations en santé mentale. Voilà la raison pour laquelle l'Association a choisi un programme d'éducation élaboré comme activité majeure durant cette dernière année. Plusieurs de nos lectrices se demanderont peut-être si les réalisations concrètes dans le sens de l'éducation publique en matière de maladies mentales sont maintenant choses accomplies. Par le film, les imprimés, divers bulletins, la Croix Blanche, les aides bénévoles, la campagne du Cadeau de Noël, le Centre de Référence, personne n'a le droit d'ignorer ce qu'est un patient mental, ce qu'on peut faire pour lui et s'il a des chances de guérison. Le film est devenu un instrument indispensable pour toute oeuvre vouée à l'éducation. Grâce à la générosité du Club Richelieu et de l'Office National du Film, la division est maintenant équipée du matériel nécessaire et est prête à offrir des programmes de projection et un service

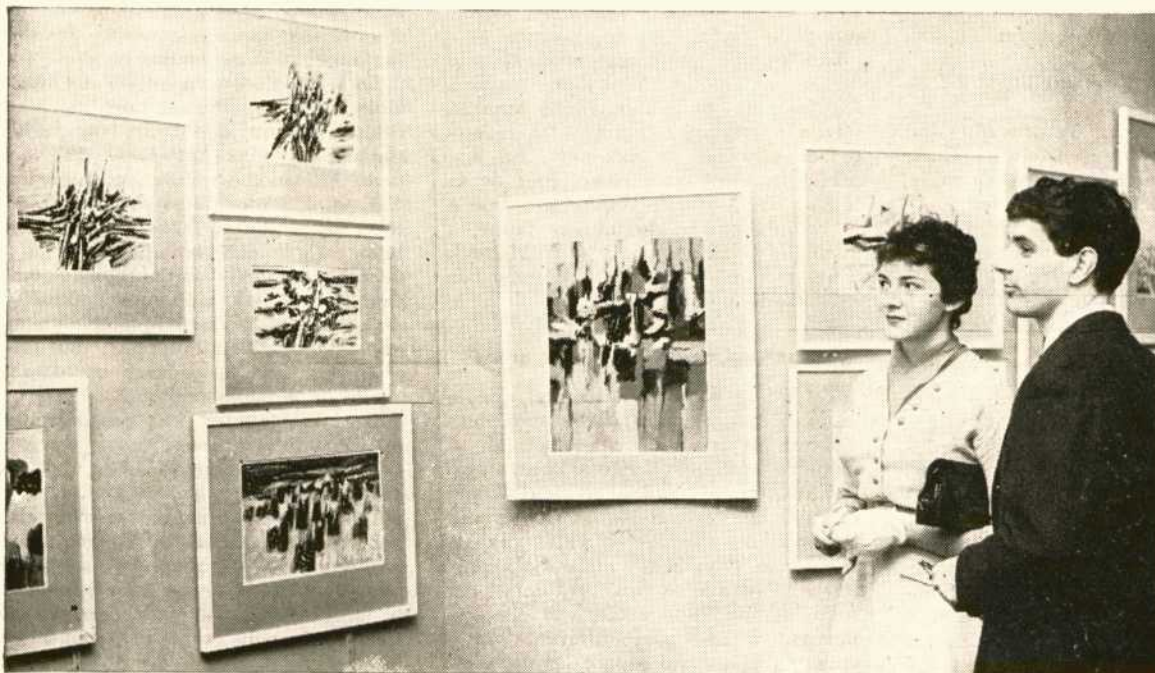
[Lire la suite page 44]



Pour enchaîner dans le domaine musical, **GLEN GOULD** ne peut que marquer un point brillant dans une liste déjà longue de vedettes. Il a remporté en Russie des triomphes sans précédent et le Festival de Montréal nous le promet encore pour l'an prochain.



Dans un genre tout à fait différent, **GUYLAINE GUY** est également une étoile de renommée quasi internationale. De toutes nos chanteuses de genre, elle est incontestablement la plus pétillante.



DENYS MATTE, peintre et chansonnier canadien, peut se vanter d'avoir malgré son jeune âge, une carrière magnifiquement commencée. Il manie le pinceau avec souplesse, la chanson avec assez d'habileté. C'est surtout comme représentant des arts plastiques qu'il mérite l'admiration de ses concitoyens. Il est de ceux qui iront loin.

La romancière

PEARL BUCK,

seule femme

"Prix Nobel"

des Etats-Unis



a désespéré de faire

CETTE femme, dont l'oeuvre a fait découvrir la Chine à des dizaines de millions de lecteurs et influencé la politique américaine en Extrême-Orient, a vécu la plus extraordinaire des existences, où la tragédie côtoie le pittoresque, au cours de ce demi-siècle en destins hors-série. Aujourd'hui, dans la petite ferme de Pennsylvanie où elle vit retirée avec son second mari, Richard J. Walsh, entourée d'une centaine d'orphelins de guerre de sang-mêlé que les Américains ont laissés un peu partout dans les pays asiatiques, elle n'a pas assez de temps pour revivre les étapes de sa vie tumultueuse. Elle y a puisé l'essentiel de ses ouvrages : une quarantaine de livres. Mais elle sait que ce n'est malgré tout qu'une infime partie de sa vie, qui se confond bien avec la Chine séculaire.

L'aventure commença à 5 mois. Elle est née en Amérique le 26 juin 1892 de parents qui venaient de passer 12 ans en Chine. Ils étaient rentrés l'année précédente, juste pour permettre à Pearl, en somme, de naître de territoire américain. Ce n'était d'ailleurs qu'un pur hasard. Son père, « l'ange combattant », pasteur presbytérien à l'âme missionnaire, ne se préoccupait pas assez de sa progéniture pour se soucier de son lieu de naissance. Seule la Chine l'intéressait. C'est pourquoi quand Pearl eut 5 mois, il l'arracha aux douceurs de la vie d'Hillsboro, au Sud des Etats-Unis, pour l'entraîner avec sa femme jusqu'aux rives du Fleuve Bleu, à Chinkiang, au coeur de la Chine. Dédaignant les quartiers réservés aux étrangers, il s'installe en plein dans la communauté chinoise, dans une vieille maison indigène entourée de manguiers, de bougainvilliers et d'hibiscus.

Il lui arrive de les en chasser pour recevoir ses catéchumènes, les prive de nourriture pour secourir des centaines d'enfants abandonnés, traîne dans les villages les plus reculés « ses longs pieds d'Américain chaussés d'immenses souliers chinois qui font rire sous cape les femmes qui les confectionnent ». L'enfant est totalement intégrée dans la communauté aux yeux bridés, elle parle le chinois avant de comprendre l'anglais, les familles du quartier la reçoivent comme une des leurs. Souvent, le soir, elle reste accroupie près du foyer à écouter de vieilles légendes du pays. Elle apprend non seulement la langue, mais les mille us et coutumes qui régissent ce vieux peuple et qu'on se transmet par tradition orale.

— Je n'ai jamais pensé, dit Pearl Buck, que je pouvais être différente des autres, que j'étais d'une autre race.

La révolution des Boxers, quand elle a 9 ans, se charge de la lui enseigner, assez brutalement. Ses parents sont obligés de se sauver, mais ils ne vivent que dans l'attente du retour. Dès que la paix est revenue, ils rentrent et reprennent leur vie passionnée pour tenter de porter leur croyance dans les milieux les plus hermétiques.

Rien n'est trop dur pour "l'ange combattant"

Les images de ses premières années en Chine ne sont guère encourageantes : la révolte des Boxers, la boue hivernale qui colle aux semelles, l'étouffante poussière de l'été ; les épidémies, la misère, et le regard inspiré de son père, jamais découragé, toujours sûr de l'importance de sa mission. Ses enfants naissent, et parfois

meurent, sans qu'il semble s'en soucier. Il est dur pour les autres, comme pour lui-même, et quand la petite Pearl lui apprend qu'elle a eu un 19 sur 20 en géométrie, il grogne :

— Quand donc auras-tu 20 ?

Il scrute parfois le visage aux traits mobiles de l'enfant, plonge dans son regard clair, et sans trop comprendre elle peut l'entendre murmurer dans sa barbe en bataille :

— Tu as trop de sensibilité ! Tu en souffriras...

Il y a quelqu'un d'autre qui doit aussi avoir trop de sensibilité : Carie — Caroline Sydenstricker — sa mère, l'exilée qui a accepté toutes les souffrances, renoncé à sa vie de femme pour aider celui qu'elle a choisi comme époux. Elle a tout supporté : l'exil, la crasse, le danger, la misère. Elle a essayé de concilier son rôle écrasant de missionnaire avec ses devoirs de mère de famille.

La sensibilité, elle ne sait plus guère ce que c'est. Jour après jour, elle a tout surmonté, la peur comme le dégoût, comme la faim. Comme la souffrance. Et un jour, l'exilée se révolte : il ne lui reste plus que Pearl. Son frère, de santé fragile, a été envoyé aux Etats-Unis. Emportant son unique enfant loin de son père fanatique, elle va s'installer dans une maisonnette aux planches vermoulues française aussi. Elle a eu 7 enfants : 5 rongées de vermine.

Avec seulement un vieux fusil rouillé...

La vie continue. Tous les soirs, armées d'une vieille pantoufle, Carie et sa fille font la chasse aux scorpions. La porte, mal jointe, ne ferme jamais complètement. Elles ne possèdent pas grand-chose, et une arme dérisoire, à la hauteur de leur dénuement, suffira à les défendre contre de possibles attaques. C'est un vieux fusil rouillé, au pied de leur lit, et dont elles ignorent le fonctionnement. Il leur permet néanmoins d'intimider d'éventuels pillards. Quand Pearl verra plus tard les jardins américains, largement ouverts, elle demandera naïvement :

— Mais comment faites-vous pour repousser les attaques nocturnes ?

Malgré cela, la vie dans la vieille maison branlante est pour la fillette un paradis. Maman Carie lui enseigne

la musique, la peinture, elle lui fait faire chaque semaine de longs devoirs de style qui l'aident à prendre conscience de sa vocation de romancière. Elle lui inculque le courage physique, elle essaie de lui apprendre à se contrôler, hélas ! sans succès. Mais elle a senti combien ce petit être résolu, difficile de caractère, passionné, serait une proie facile pour le malheur.

Les leçons commencées en anglais le matin se poursuivent en chinois l'après-midi. Et le soir, Wang Ama, la vieille domestique chinoise, lui raconte les histoires de son pays, lui apprend les caractères compliqués de la langue de Confucius, ouvre son âme à la compréhension de la race jaune, à sa vieille civilisation. Ainsi Pearl Buck acquiert-elle ce qu'elle nomme sa « mentalité bi-focale ».

L'enfant qui ne devait jamais grandir

Tel est le bagage intellectuel que la jeune Pearl Sydenstricker emportera d'abord au lycée de Shanghai, où sa mère l'envoie quand elle a 15 ans, puis en Russie, en France, en Angleterre, et enfin au Randolph Macon College, en Virginie, où elle arrive à 17 ans. Ce retour au pays natal marque la première découverte qui influera sur toute sa vie : non seulement elle appartient à une race différente, mais encore l'espace qui sépare les deux civilisations semble incommensurable.

Au Randolph Macon College, sa « mentalité bi-focale » en fait immédiatement une personnalité en vue. Elle est nommée présidente de sa classe, elle est leader de toutes les activités universitaires. En dernière année, elle reçoit deux prix de littérature.

— J'avais un sentiment de complète ignorance en quittant le Collège, dit pourtant Pearl Buck. Je ne me sentais pas prête à écrire. Il m'a fallu dix années d'expérience à travers les champs de bataille de la Chine...

Elle est diplômée en 1914, et exerce un professorat de psychologie de l'Université. Mais son âme demeure attachée à la terre où s'est déroulée sa jeunesse. Il y a six mois seulement qu'elle enseigne la psychologie quand elle apprend que Carie est tombée malade : elle repart immédiatement pour la Chine, ses diplômes sous le bras, convaincue qu'elle n'en reviendra jamais.

Carie a bientôt retrouvé la santé, et Pearl ne songe pas au retour. Le 13 mai 1917, elle épouse un compatriote, le « missionnaire-agriculteur » John Lossins Buck. Tous deux vont s'installer dans une petite ville de la Chine du Nord, qu'elle décrira plus tard dans *Terre Chinoise* ; ils y resteront cinq ans. Puis ils s'en vont à Nanking.

Pearl Buck est une jeune femme heureuse. Elle est convaincue de s'être enfin fixée pour la vie. Elle enseigne la littérature anglaise à l'Université de Nanking, publie des nouvelles dans le *Shanghai-Mercury*. Elle attend un enfant. Le bonheur et la réussite semblaient enfin lui sourire.

— A cette époque, écrit-elle, j'étais une jeune femme qui débordait de joie, de vigueur, de bonheur de vivre... je voyais déjà mon foyer plein d'enfants...

Ce premier enfant, si attendu, allait aussi être le dernier. La fillette au corps robuste, aux cheveux blonds paille, aux yeux bleus, au visage rieur, apporta la tragédie dans la vie de sa mère. Elle ne devait jamais dépasser l'âge mental de 4 ans, et son don extraordinaire pour la musique resterait toujours au stade embryonnaire.

En 1926, elle était rentrée aux Etats-Unis avec sa fille et son mari qui désirait suivre des cours de perfectionnement dans une école d'agriculture. Elle-même recevait alors le Prix d'Histoire Laura Messenger pour son essai *La Chine et l'Ouest*. C'était une bien maigre compensation pour cette mère suivant le douloureux calvaire des visites aux meilleurs spécialistes du monde entier dans l'espoir d'un miracle, des déceptions, des praticiens qui n'ont pas le courage de dire la vérité à la jeune femme...

Jusqu'au jour où elle rencontra celui qui eut ce courage :

— Votre enfant, lui dit-il, ne sera jamais normale. Ne vous faites pas d'illusion. Vous vous userez, vous userez votre famille, et la mettez sur la paille si vous ne regardez pas la vérité en face. Elle ne guérira jamais, je le sais. J'ai déjà vu de ces enfants. Les Américains sont trop sentimentaux. Il vaut mieux être dur et savoir que faire. Cette enfant sera un far-

entrer quelque compréhension dans notre dangereuse époque

deau pendant toute votre vie. Préparez-vous à la supporter. Elle ne parlera jamais normalement. Elle n'apprendra jamais à lire ni à écrire. Elle ne dépassera jamais l'âge mental de 4 ans. Avant tout, ne vous laissez pas absorber par elle. Trouvez un endroit où elle sera heureuse, laissez-la, et vivez votre vie. Je dis la vérité dans votre propre intérêt.

La jeune femme hésita longtemps, mais finit par se rendre aux raisons du praticien. C'était une blessure pourtant qui ne devait jamais se refermer. Un jour après avoir beaucoup réfléchi elle prit la décision d'écrire un livre qui retracerait l'histoire de sa fille, l'histoire des efforts pour la sauver et poserait au monde la question qui a angoissé tant de mères : pourquoi y a-t-il des enfants apparemment sains, issus d'un milieu normal... et qui resteront toute leur vie des arriérés mentaux ? Ce livre douloureux dans lequel Pearl Buck avait mis tant d'elle-même : *L'Enfant qui ne devait jamais grandir*, a été le point de départ de la construction d'un Centre consacré à la recherche des causes du retard mental.

Les étapes de la gloire

Revenue à Nanking, Pearl Buck assiste impuissante à la désintégration de la vieille Chine de son enfance. En mars 1927, l'armée révolutionnaire communiste envahissant Nanking la chasse au Japon. Son premier roman qu'elle avait laissé sur place est détruit, brûlé, par les soldats. Dès son retour à Nanking, un an plus tard, elle accepte un poste de professeur de littérature anglaise à l'Université de Chung Yang, et se remet au travail. C'est une nécessité qui la guide. Elle écrit « sous la poussée d'une sorte de révélation des caractères humains, et par besoin d'expliquer les êtres en les révélant à eux-mêmes. Son premier roman publié en 1930 la révèle. C'est *Vent d'Est, Vent d'Ouest*. Le manuscrit a été soumis à David Lloyd, un agent littéraire de New-York qu'elle a choisi au hasard dans une liste de noms d'un annuaire. *Terre Chinoise*, publié un an après est un triomphe immédiat. Pendant près de deux ans, le livre restera en tête de liste des best-sellers. Il est traduit dans une trentaine de langues, adapté pour le théâtre en 1932 par Owen et Donald Davis, avant que finalement on n'en tire un film avec Paul Muni dans le rôle de Wang Lung, le paysan chinois dont les efforts pour sortir de l'ignorance et de la pauvreté abjecte traduisent fidèlement le principal courant du développement de la Chine moderne.

Elle reçoit le Prix Pulitzer du Meilleur Roman américain pour cette oeuvre qui « sans effort et sans colère » présente avec simplicité une civilisation étrangère si peu connue et si peu comprise.

Pearl Buck, qui est revenue aux Etats-Unis, entreprend une violente campagne contre les missionnaires qui évangélisent les peuples sans chercher à les comprendre et à les connaître.

En 1932, pourtant, elle retourne en Chine, mais plus rien ne la retient

dans ce pays sur le point de se transformer et où tous ceux qu'elle aimait sont morts ou sont partis. Elle revient à New-York reçoit en 1935 la Médaille Howells de l'Académie Américaine des Arts et des Lettres, divorce, et épouse son éditeur Richard J. Walsh. A cette époque, paraissent deux romans qui font suite à l'histoire du paysan Wang : *Les Fils* et *Une maison divisée*. La trilogie est réunie sous le titre *La Maison de la Terre*. Elle publie aussi *La Mère* qui fait la conquête du public français, et surtout deux biographies de ses parents, *L'Ange combattant* et *L'Exilée* (réunis en 1944 sous le titre *L'Esprit et la Chair* qui vont lui valoir en 1938 le Prix Nobel. Ses « riches et sincères portraits épiques du mode de vie chez le paysan chinois » lui valent ainsi d'être la seule femme Prix Nobel aux Etats-Unis.

Une expérience de compréhension mutuelle qui tournera court

— Je ne me préoccupe pas de savoir si mes livres seront lus ou non, écrit Pearl Buck ; je ne peux vivre sans écrire un roman, sans l'avoir écrit, ou être sur le point de l'écrire... Le romancier souffrira cent fois plus que les autres hommes parce qu'il ne souffrira pas seulement par le truchement de sa propre vie, mais à travers celle de tous les êtres qui sortiront de son imagination.

En fait, les personnages de Pearl Buck ne sont pas seulement sortis de son imagination. Ils sont bien vivants, dans quelque coin de la Chine, et leurs drames sont bien réels. Cela n'a pas

trompé personne et après la deuxième guerre mondiale ses livres très actuels ont fait figure de documentation. La demande d'information sur l'Orient, qui n'a jamais été si grande, a rendu l'influence de Pearl Buck énorme, à cause de sa grande connaissance du pays, et de sa profonde compréhension des racines des conflits. Quel devait être le sort des peuples opprimés du monde entier, dans leurs combats pour la liberté ?

— Je ne peux dire que ce que je sais, disait Pearl Buck, comme elle l'avait dit à l'envoyé de Washington : la Chine que j'ai connue est appelée à disparaître...

Pourtant, l'intérêt porté à l'Orient fit croire à l'écrivain qu'il serait peut-être possible d'opérer un rapprochement entre les deux civilisations par une connaissance mutuelle plus approfondie :

— Les Américains ne sont pas des constructeurs d'empires, dit-elle. Nous apprenons comment tenir nos alliés non par la force mais par le bénéfice mutuel et l'amitié... Il nous faut apprendre que les Asiatiques sont des êtres humains et non des curiosités...

En 1941, elle créa donc *L'Association de l'Est et de l'Ouest*, une expérience culturelle pour l'amitié et la compréhension entre les peuples, spécialement entre l'Asie et les Etats-Unis. Des conférenciers de Chine et d'ailleurs venaient faire des grandes tournées à travers les Etats-Unis pour expliquer la façon dont ils vivaient, leurs coutumes, leurs légendes, leurs croyances et leur idéal. Leur passé aussi, et son importance. En même temps son mari, Richard Walsh, inaugura un magazine

Asia qui traite des mêmes questions.

Dix ans après Walsh écrit la dernière page de *Asia*. Il n'y en aura plus d'autres. Et Pearl dissout l'association : les événements ont tué son espoir de voir de meilleures relations s'établir entre les deux mondes. L'expérience est concluante :

Comment naît une " maison d'accueil pour orphelins "

Il y avait autre chose à tenter. Pearl Buck en a fait l'émouvante expérience.

— Tout a commencé, raconte-t-elle, une froide nuit de décembre 1948, par un coup de téléphone : pouvez-vous nous aider ? Nous avons ici le plus bel enfant que nous ayons jamais eu...

C'était un beau bébé, effectivement, Robbie : 15 mois, la peau brune, les cheveux noirs, d'immenses yeux brillants. Et personne n'en voulait. Et son histoire était une histoire d'amour.

Un missionnaire américain et sa femme s'étaient installés aux Indes pour prêcher la fraternité et l'amour du prochain. Leur fille croyait en cette doctrine. Elle la prit au pied de la lettre et tomba amoureuse d'un jeune Indien de l'Ouest. Mais le missionnaire n'avait jamais voulu dire « cette sorte d'amour » quand il prêchait l'amour d'autrui. En conséquence, il ramena sa fille au pays natal, et la jeune mère resta seule avec un enfant que sa famille ne voulait pas et que personne ne voulait adopter.

— Et personne n'en veut, vraiment ? demanda Pearl, indignée.

— Personne. Si vous ne le prenez pas, on va le mettre dans un orphelinat pour enfants noirs.

● Ils parlent slang et mâchent du chewing gum

● Ils dansent le rock'n'roll au son des juke-boxes

● Ils savent tout de la vie des vedettes d'Hollywood

VOICI VINNITSA, LA " CITE DES ESPIONS " AU COEUR DE L'UKRAINE

Vinnitsa, 1,000 habitants, est sans doute la plus typiquement américaine des petites villes. Des Ford et des Chevrolet se croisent dans ses rues angulaires ; des affiches au néon annonçant des westerns et des superproductions hollywoodiennes scintillent dans la nuit. Des juke-boxes chantent dans les drugstores et les snack-bars, peuplés de garçons et de filles parlant le slang de Brooklyn. C'est l'Amérique.

Mais une Amérique entourée d'une haute barrière de barbelés : cette petite bourgade qui semble sortir des champs du Middlewest est en Ukraine. Vinnitsa est la capitale de l'espionnage soviétique : ses habitants y font leur apprentissage d'agents secrets à destination des Etats-Unis.

C'est un officier suédois, le commandant Per Lindgren expert en questions soviétiques qui a repéré Vinnitsa et a publié sur elle un compte rendu détaillé dans la revue suédoise : « Contact avec l'armée ».

Jusque là, la « cité des espions » avait toujours passé pour une invention romanesque malgré les soupçons, répétés à plusieurs reprises, du service de contre-espionnage américain.

Les élèves sont choisis parmi les plus brillants sujets des universités et des grandes écoles d'U.R.S.S.

On opère ensuite une deuxième sélection : tests psychologiques, épreuves d'adaptation, dons linguistiques.

Au programme : l'anglais tel qu'on le parle aux Etats-Unis et un cours spécial d'argot et d'accents des diverses villes et régions des Etats-Unis. L'histoire, la littérature, la civilisation américaines sont étudiées, analysées, disséquées dans des livres provenant des écoles et des universités américaines.

Enfin, les « conversations obligatoires » roulent sur des sujets chers au coeur des Américains : stars de cinéma (les élèves de Vinnitsa ne doivent rien ignorer de leurs goûts, mariages, divorces, flirts, contrats, clubs de fans, etc.), politique et ragots sur les élections, faits divers, et surtout sports. Connaître parfaitement les résultats des matches de base-ball dans les quarante-neuf Etats est une garantie de réussite assurée.

L'essentiel de l'éducation porte sur la vie quotidienne : les restaurants et bars de cette petite bourgade ukrainienne ne servent que des boissons et des mets américains. Les sièges, les appartements, les cinémas, tout est exactement copié sur leurs équivalents américains. Chacun est entraîné à s'asseoir, à lire un journal, regarder la télévision, sortir une girl-friend, boire, enfiler un veston ou un manteau et mâcher du chewing-gum comme un vrai citoyen de l'Oncle Sam.

Ceux qui réussissent sont ensuite désignés pour servir aux Etats-Unis, soit en y entrant comme diplomates, soit comme attachés commerciaux par des moyens « moins légaux ».

MADemoiselle "POPULAIRE" SE RENSEIGNE

● Choisissez votre coiffure sur mesure

Votre coiffure, le volume de vos cheveux, leur mouvement, tout cela est aussi important pour votre ligne générale et votre visage, que les rideaux par rapport à la fenêtre ou le cadre à la toile du peintre. Trouvez un compromis entre les impératifs de la mode et les exigences du physique dont vous a gratifiée la nature. Vous vous montrerez ainsi suffisamment à la page pour ne pas détonner tout en restant vous-même.



La tête doit rester en harmonie avec l'ensemble du corps, un peu plus du septième de la hauteur totale. Si elle ne correspond pas tout à fait à ces proportions, vous pouvez, par le choix de votre coiffure, veiller à les rétablir. Ainsi, avec un corps très long, un peu genre « poireau », choisissez une coiffure assez plate, qui aille s'évasant vers le cou, plutôt qu'une coiffure en hauteur dont l'effet accentuerait votre tendance filiforme. Un corps plus trapu, plus ramassé, qui s'apparente, lui au genre « pot à tabac », exigera une coupe assez courte, aux larges ondulations, et un mouvement en hauteur.

Si vous êtes un peu forte de la partie inférieure du corps, élargissez votre coiffure. Si votre cou est court, dégagez la nuque et les oreilles, en relevant vos cheveux lorsqu'ils sont longs, sinon en les coupant très court. Si votre cou est long et effilé, portez un chignon bas, les cheveux mi-longs ou une coupe allongée sur la nuque.

Si votre visage est *ronde*, adoptez une coiffure souple, mordant le front et les joues, un coup de peigne qui ramène les cheveux en avant. Vous pouvez même, en dessous d'un certain âge, vous permettre une petite frange arrêtée à mi-hauteur du front. Vous avez en tout cas intérêt à choisir une coiffure en hauteur, qui rompe le cercle, nette, sans bouclettes et très courte. Évitez la raie au milieu. Les coiffures irrégulières (raie oblique, mise en plis haute d'un côté, plongeante de l'autre) sont faites pour vous.

Si votre visage est *allongé*, préférez une coiffure large, une raie assez basse sur le côté. S'il est long jusqu'à devenir anguleux, essayez d'une coupe demi-courte et d'un mouvement très

souple, les cheveux ramenés vers les oreilles et le front, pour raccourcir le visage et donner plus de volume aux joues.

Un *ovale régulier* sera mis en valeur par une raie au milieu, avec demi-boucles sur les oreilles par exemple. Sachez cependant que la raie au milieu vieillit parfois. Ne coiffez pas vos cheveux en les tirant en arrière.

Un visage *carré*, au nez *troussé*, pourra allonger sa ligne par un mouvement remontant des cheveux. Une nuque court taillée dégage et affine le cou. Sur le front, deux crans, pas trop prononcés, adouciront le visage, à moins que vous ne préfériez une ondulation ou quelques boucles qui donnent de la hauteur au-dessus du front.

Si votre tête est *petite*, permettez-vous le flou; si elle est un peu *grosse*, étudiez au contraire une coiffure plate, sans volume.

Un beau front supporte en général les cheveux rejetés en arrière, sans raie. La frange conviendra à un front bombé ou trop grand. Essayez-la aussi si vos cheveux se trouvent haut plantés.

Vous devez d'ailleurs respecter votre plantation naturelle. Certains cheveux « remontent », malgré tous les coups de brosse donnés à contresens. Coiffez-vous parfois en fonction de votre nez (un grand nez s'accommode mal de cheveux trop tirés ou d'une raie au milieu) ou de votre menton (un menton lourd sera allégé par des cheveux relevés au-dessus de l'oreille), de votre âge, de votre ambiance de travail.

La qualité des cheveux commande aussi le genre de la coiffure. Si vous êtes dotée de ce que vous appelez des « crins de cheval », cheveux épais et raides, profitez de leur solidité pour satisfaire toutes vos fantaisies de teintures, décolorations ou permanentes. L'usage régulier d'une bonne brillantine vous aidera à les assouplir, à faire tenir les mises en plis aux larges vagues qui conviennent à votre cas. Mais inutile de chercher des coiffures compliquées si vous avez des cheveux fins et secs, de ces cheveux impalpables qui volettent à chaque zéphyr et s'électrisent au moindre coup de brosse ou de peigne. Coupez-les court et bornez-vous à leur donner un mouvement souple par une permanente peu poussée.

Attention aux filets et résilles. Ils offrent l'avantage de maintenir une chevelure indisciplinée, mais ils massent souvent en un paquet lourd et sans grâce.

En dernier ressort, ne vous laissez pas oublier par les tendances du jour. Il est mille façons de s'enlaidir, il n'en est qu'une d'être en beauté: réaliser son type.

Pour pouvoir chercher à loisir la coiffure qui vous convient le mieux, en essayer plusieurs sans redouter chaque fois de démolir un édifice impossible à refaire, apprenez donc à effectuer vous-même votre mise en plis. Les coiffures modernes, très simples, valent surtout par leur ligne. Elles vous donnent l'occasion de devenir rapidement votre propre coiffeur. De toute façon, si (comme il se doit) vous vous lavez fréquemment la tête et si votre budget ne vous permet pas de recourir aux soins du coiffeur

plus d'une fois par mois si, en voyage, vous redoutez de vous confier à un Figaro inconnu, vous avez tout intérêt à savoir opérer vous-même.

Ne vous découragez pas, lors des premières tentatives, quand votre oeuvre n'est pas très réussie. Le tour de main s'acquiert vite, à condition de connaître les petits trucs qui assurent le succès de l'opération.

JOSETTE LYON

● L'étudiant américain marié réussit mieux.

Le mariage favorise les études universitaires: c'est ce que vient de révéler une enquête effectuée sur les étudiants de l'Université de Santa Barbara, en Californie, dont 400 mariés. Le docteur Joseph Lantagne, qui a mené l'enquête, affirme que l'intelligence des jeunes étudiants se développe et s'élargit après le mariage, et que leurs jeunes épouses leur donnent le goût du travail et les poussent à revoir consciencieusement leur programme avant les examens. Elles créent pour leur mari une ambiance favorable à la concentration intellectuelle. Leur font réciter les cours et surveillent leur assiduité aux lampes. Enfin, la plupart s'efforcent de susciter des conversations et des discussions qui aident les candidats à éclaircir certaines questions. Les plus zélées constituent même des dossiers et lisent pour leur mari des livres ou des revues se rapportant au sujet choisi. Conclusion: Les candidats mariés remportent des succès plus éclatants que leurs camarades célibataires, « rétrogrades », constate tristement le docteur Lantagne, à errer dans les rues en quête de futures distractions.

● La question des animaux

Pendant les vacances, un grand nombre de petits citadins se sont initiés au monde animal. Et plus d'une maman a vécu au moment du départ le conflit des adieux forcés à un bon gros chien de ferme, à un chat, quand ce n'est pas à un petit veau, à un poulain ou à un agneau que leur progéniture prétendait ramener dans l'appartement familial...

S'il est assez facile de convaincre même un enfant très jeune de l'impossibilité qu'il y a à se livrer à l'élevage en chambre d'une chèvre blanche ou d'un petit cochon rose, il est bien moins facile de combattre les aspirations à un chien ou à un chat, puisqu'en ville et tout autour d'eux les enfants voient des échantillons variés de leurs races cohabiter pacifiquement avec les humains.

Le premier mouvement d'une mère, même si elle aime les animaux, est souvent un mouvement d'opposition catégorique. Un animal à la maison

c'est très certainement pour elle un surcroît de travail, de soucis, de responsabilités.

Cependant, il faut au moins bien peser le pour et le contre avant de prendre une décision négative. Tous les éducateurs, en effet, estiment que les animaux familiers sont pour les petits une compagnie souhaitable. Et d'ailleurs que l'on réfléchisse: n'entourons-nous pas les enfants d'animaux prodigués à satiété, peints sur leurs murs, brodés sur leurs draps, leurs serviettes de table et de toilette, leurs vêtements, ornant leurs meubles, remplissant leurs albums d'images? Jean-not a un poussin dans son assiette, un caneton sur la poche de son tablier, une ribambelle de petits chats sur sa couverture de lit, un poisson rouge flotte dans sa baignoire, son savon est en forme de lapin, le premier livre dont il a déchiffré le texte, en phrases courtes et en grosses lettres, était l'histoire d'un écureuil. Dans son coffre à jouets il y a des familles d'ours, une souris en caoutchouc, un cheval en bois, toute une ferme d'animaux en matière plastique, et même une coccinelle qui marche si on la remonte avec une clef.

Quoi d'étonnant donc, à ce que vivant ainsi plongé dans un zoo permanent il désire y ajouter quelques échantillons « vrais » de la faune familière, qui remuent, qui miaulent ou aboient, qui soient chauds et doux à toucher, qui soient actifs au jeu et non plus passifs?

Si ce sont là les principaux avantages vus par l'enfant, il en est d'autres, apparents surtout pour les adultes. Apprendre la douceur, le respect de la vie et du bien-être d'un petit



compagnon à quatre pattes; apprendre à contracter les responsabilités à son égard — promenade du chien, nourriture du chat, etc.; prendre le goût de l'histoire naturelle; se familiariser tout doucement avec certains aspects de la vie des êtres vivants; garder un contact avec la nature, à une époque où les enfants des villes sont, et seront toujours davantage, éloignés d'elle...

Chaque fois qu'il n'y a pas d'empêchement grave, sachons donc passer [Lire la suite page 12]



RECETTE POUR UN PLAT
... À LA MODE DE
KENNEBUNK!

Vos invités seront ravis, votre famille saluera en vous le 'cordon-bleu' de l'année, quand vous leur servirez, avec des petits pains, ce plat exquis de la Nouvelle-Angleterre.

FÈVES KENNEBUNK

- ½ lb. de boeuf (surlonge) grillé, en dés
- 2 btes de 15 oz. de fèves Aylmer à la mode de Boston
- 2 piments rouges Aylmer, tranchés
- 12 olives vertes farcies Aylmer, tranchées

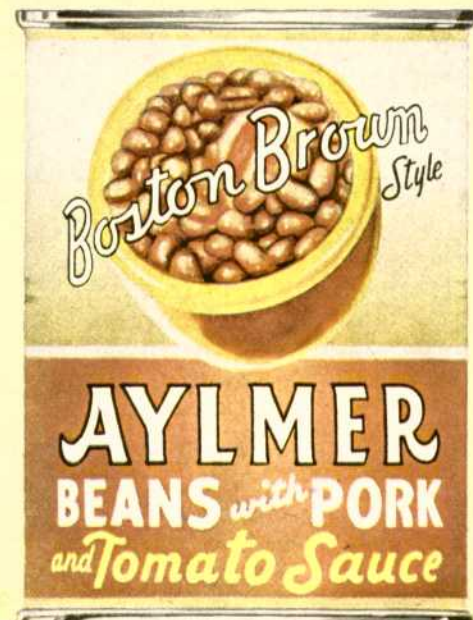
Mélanger tous les ingrédients et réchauffer à four modéré ou dans le poêle, pendant 15 minutes. Servir avec des petits pains.

Des Fèves gorgées de soleil!

FÈVES AYLMEER À LA MODE DE BOSTON... une vieille
recette éprouvée, riche de ce bon goût
frais de fèves et de tomates gorgées de soleil.



Frais et ensoleillé... ce bon goût Aylmer!



Ce qu'il y a de mieux pour bébé

par Blanche Bazinet

CONSEILLÈRE HEINZ EN PUÉRICULTURE

Les couleurs et les sons

Les petits bébés aiment les couleurs brillantes et les bruits joyeux. Comme premier jouet pour votre enfant, rien de plus gai qu'un joli chapelet de billes de couleurs et de grelots suspendu à travers son berceau ou son carrosse. Ça ne coûte rien et ça lui procurera des heures d'agrément. Puis ce sera le hochet qu'il secoue avec tant de joie. Et une simple cuiller de bois avec laquelle il pourra jouer du tambour sur le plancher de son petit parc. Oui, les jouets les plus simples sont les plus appréciés!

Y'a d'la joie dans la variété

Offrez-lui ses jouets par rotation et ils lui sembleront toujours nouveaux. Les bébés aiment la variété et cela s'applique à leurs aliments. Rendez les repas du petit plus agréables en lui servant tour à tour les sept céréales Heinz pour bébés, toutes faciles à mélanger; il ne faut que 7½ secondes pour leur donner la consistance ultra-lisse que préfèrent les bébés. Servez-lui les céréales Heinz pour bébés et vous verrez comme il trouvera ses repas plus intéressants.

Faites-en un bâtisseur!

Il sera enchanté de son premier jeu de blocs. D'abord il les manipulera. Puis il cognera un bloc contre l'autre. Enfin il bâtera des tours "très hautes" ou des ponts très précaires. Après le "démolissage," ce sera le plaisir de reconstruire. Cela lui don-

nera un sentiment de fierté et développera son imagination créatrice. Très simple jouet, mais combien apprécié!

Pour la croissance— Infantsoy de Heinz

Ne manquez pas de lui faire manger cette céréale dont la teneur en protéines est la plus élevée. C'est, avant tout, la céréale qui aidera à votre enfant à devenir robuste et fort. Comme les autres céréales Heinz, Infantsoy se mélange parfaitement en quelques secondes.

Gratis! Pour les futures mamans

Une précieuse brochure de 24 pages pour préparer la venue de bébé. Elle contient une foule de conseils pratiques! Ecrivez-moi pour obtenir un exemplaire gratuit de "Futures mamans": Blanche Bazinet, Heinz Baby Foods Leamington, Ontario.



Votre coeur se gonfle d'amour

Cet ange qui dort sur votre sein... quel moment enchanteur! Et vous vous efforcez de mériter la confiance qu'il place en vous en lui assurant avec amour le confort et la santé avec la saine saveur des aliments Heinz pour bébés.



Aliments Heinz pour Bébés 57

LEURS BIENFAITS D'AUJOURD'HUI DURENT TOUTE LA VIE

→ [Suite de la page 10]

outre à nos appréhensions et admettre dans le cercle familial un animal qui pourra être, selon l'âge et les penchants de l'enfant, sa propriété personnelle.

Cet animal, chien ou chat, il est préférable de le choisir jeune, pour que lui-même s'adapte plus aisément à son jeune maître. Pourtant il ne sera vraiment tout petit, "chiot" ou chaton aux yeux à peine ouverts, que s'il est destiné à un enfant déjà assez grand pour comprendre les égards dus à sa faiblesse. Au-dessous de dix ans il est préférable de choisir un chien, un chat déjà adolescents, capables de supporter les embrassades étouffantes ou les jeux un peu rudes... et de s'en défendre en cas d'abus.

En principe on laissera quadrupèdes et bipèdes se débrouiller seuls entre eux, en n'exerçant qu'une surveillance discrète. Enfin, si chien ou chat ne peuvent être choisis pour de graves raisons, un tour chez les marchands d'animaux donnera toutes sortes d'idées: souris blanches, oiseaux susceptibles d'appriivoisement tels que la tourterelle, la perruche, le merle, écureuils si l'on peut leur donner une cage assez grande pour qu'ils n'y soient pas malheureux, et bien d'autres créatures dont le commerce peut être une révélation, non seulement pour les enfants mais même pour les parents. Faute de mieux, les poissons d'aquarium apportent à l'enfant une source d'intérêt et ces animaux-là sont vraiment aussi peu exigeants que possible sur le chapitre des sorties!

Marthe Desbuissons

● Location d'enfants

Que d'articles a-t-on écrits depuis quelques années sur le kidnapping et le marché des enfants aux Etats-Unis! Nul n'ignore désormais le mécanisme de ces officines où le prix d'adoption d'un nouveau-né varie selon son poids (!), la santé de ses parents, (encore que sur ce point, il faut se fier souvent aux affirmations des intermédiaires les... vrais pères et mères tenant à garder leur incognito) et aussi selon que son visage est agréable, beau, ou franchement laid, surtout s'il s'agit d'un bébé qui a déjà quelques mois, voire un ou deux ans.

Ce marché a pu se développer et les kidnapping — malgré la peine de mort qui menace leurs auteurs — restent nombreux parce que des centaines de milliers de foyers américains sont sans enfants. Les époux sont trop âgés pour en avoir ou l'un d'eux est ou a toujours été stérile. D'innombrables vieilles filles ou veuves soupirent aussi après un gosse.

Une adoption sur trois réussit

Pourtant les adoptions ne sont pas toujours heureuses. Les chiffres des enquêteurs sont éloquentes: sur trois cas, un seul est véritablement réussi: dans un tiers des cas les parents adoptifs «s'y résignent» mais regrettent leur geste en leur for intérieur et enfin, un tiers des enfants adoptés devient des martyrs, qui auraient été cent fois plus heureux dans un orphelinat.

Pour remédier à ces risques, débordés, inconvenients, l'Association des ex-pupilles d'Orphelinats des Etats-Unis songe à créer une oeuvre de «location d'enfants» entourée de mille garanties, bien entendu.

D'ores et déjà beaucoup d'époux, sans enfants, ou dont les enfants sont déjà eux-mêmes indépendants ou mariés, prennent un ou plusieurs gosses en pension, pour six mois, un an ou simplement pour la période des vacan-

[Lire la suite page 15]

Pour l'enfant... confort absolu — pour la mère... entretien facile

avec l'Orlon et le Nylon de DU PONT



Coupe-vent de nylon
"Kul-E-Tuk" de style esquimau
par MARKETTE

Chandail en gros tricot
de nylon Ban-Lon*
léger et confortable —
par LITTLE GEM

Ensembles de chemisettes
pour garçons et fillettes,
en jersey lavable
"Orlon" et laine
par SCOUT-TEX

Jolie et lavable —
robe en jersey "Orlon" et laine
par GOOSEY GANDER

Le nylon et la fibre acrylique "Orlon" constituent une formule merveilleuse pour les vêtements d'enfants! En effet, les fibres de Du Pont conviennent on ne peut mieux aux jeunes et aux mamans: avec ces vêtements, les tout-petits sont mignons et confortables... les mamans ne craignent plus ni l'usure ni la saleté.

Cet automne, habillez vos enfants avec des vêtements de nylon et d'"Orlon".
Aucune autre fibre ne convient si bien aux enfants... et à la maman!



De Meilleurs Produits pour Plus de Bien-Être... grâce à la Chimie

DU PONT OF CANADA LIMITED • MONTRÉAL

*Marque déposée par Joseph Bancroft & Sons Co.



En vente à votre magasin préféré,
identifiés par l'étiquette Du Pont.

Ne manquez pas "Father Knows Best", à la TV, tous les dimanches.



LA VIE
A SES
BONS MOMENTS



MADemoiselle "POPULAIRE" SE RENSEIGNE

[Suite de la page 12]

ces « afin d'égayer leur foyer ». En principe, l'Association Publique ou les oeuvres sociales paient dans ces cas, mais certains acceptent gratuitement et renvoient les gosses avec des vêtements neufs, comblés de cadeaux.



L'avis des principaux intéressés

La future institution de « location » s'adressera uniquement aux parents qui veulent avoir des enfants « pour des raisons psychologiques et sentimentales » c'est-à-dire sans être payés. Mieux encore : ils devront s'engager à couvrir pendant la durée de la « location » non seulement leurs frais de nourriture et d'habillement, mais le coût de leurs études et souscrire une assez coûteuse police d'assurance, absolument tous risques.

Les « locations » se feront : 1) pour un minimum d'un mois, à titre d'essai, pendant la période des vacances d'été ; 2) pour toute la durée des vacances ; 3) pour une année scolaire.

Le but de cette initiative ? Tout en procurant des distractions aux enfants, préparer le futures adoptions, mais seulement si l'essai est concluant des deux côtés.

Il va sans dire qu'une longue et minutieuse enquête précédera chaque « location » et que les enfants seront surveillés, visités et interrogés pendant la durée de « l'essai » par des assistantes sociales et des psychiatres. Et au cas où les époux « loueurs » exprimeraient le désir de transformer la « location » en « adoption », la question sera posée — confidentiellement — à l'enfant : « Te plairait-il d'avoir M. et Mme N... comme papa et maman ? » En cas de réponse négative ou... très hésitante, un avis défavorable définitif sera donné à l'affaire.

Risques de trop fréquents changements de milieux

Pour l'instant le projet de « l'Association des ex-pupilles d'Orphelinats » se heurte à bon nombre de difficultés. Les psychologues, notamment, objectent que les fréquents changements de milieux — au cas où le même gosse serait « loué » plusieurs années de suite à différentes familles — n'auraient pas une très bonne influence sur son développement affectif, risquant entre autres de le rendre instable.

— Ce même risque existe — répond-on — même lorsque l'enfant vit chez ses parents, surtout (ce qui arrive de plus en plus souvent) lorsque ceux-ci divorcent ou ont des difficultés matérielles. Le gosse est élevé alors par une tante, ou les grands-parents, sou-

vent par un voisin... ou personne. Si l'initiative se réalise, chaque fois qu'un enfant aura passé un an ou même trois mois dans une famille, il y a de fortes chances pour que celle-ci s'attache à lui et devienne par la suite comme un parrain et une marraine dont il pourra bénéficier dans la vie.

Quoi qu'il en soit, l'idée fait son chemin et la majorité des avis étant favorable, l'Association en question songe à la mettre en pratique bientôt. Ce qui ne signifiera pas que des femmes stériles, ou ne tenant pas à affronter la maternité, pourront par simple coup de téléphone « louer » un bébé blond, roux ou brun, au choix, pour huit jours ou trois mois. Ce sera infiniment plus sérieux et plus compliqué.

IRMA GOLD

● L'actrice soviétique Kyra dans ses Mémoires : Staline avait une peur bleue des femmes

Une ancienne actrice soviétique, établie en Californie depuis son mariage en 1940 avec un dirigeant de la Croix-Rouge américaine, vient de publier son autobiographie, *Kyra*, 344 pages de souvenirs sur sa vie en U.R.S.S.

Comédienne réputée, Kyra Petrovskaya a vécu toute sa jeunesse dans le monde des artistes qui gravitaient à Moscou sous la dictature de Staline. Elle a connu notamment le metteur en scène Eisenstein, et les musiciens Prokofief et Chostakovitch. Elle a été très liée également avec le fils de Staline, Vassily, considéré à Moscou comme un séduisant « play-boy ».

C'est lui qui présenta Kyra à Staline dans son bureau du Kremlin. « La représentation officielle terminée, raconte-t-elle, Vassily me conduisit devant une gigantesque porte blanche incrustée de motifs d'or. Sur l'invitation d'entrer, faite d'une voix sourde par Staline, nous nous trouvâmes dans une pièce immense. Vassily claqua les talons dans la meilleure tradition militaire : « Camarade Staline », dit-il à son père, « permettez-moi de vous présenter une actrice du Théâtre Satirique ».

Staline, assis dans un profond fauteuil de cuir devant une table ronde, sa célèbre pipe aux dents, ne se leva pas, mais inclina gravement la tête.

— Bien, bien, grogna-t-il. Heureux de vous voir.

Il y eut ensuite un bref silence pendant lequel il tira sa pipe et me fixa, tandis que Vassily se tenait à mon côté, raidi dans une attitude déférente.

— Je suis désolée que vous n'ayez pu assister à notre spectacle, dis-je timidement.

Staline répliqua dans son russe peu respectueux de la grammaire :

— Pas le temps... Je dois travailler... Pas une seconde à moi...

A peine sorti du bureau, Vassily reprit son ton familier et joyeux : « Alors il vous plaît ? » demanda-t-il. Et il ajouta : « Le vieux a une peur bleue des femmes. Il a même peur d'être poli avec elles, de crainte de donner l'impression qu'il est un homme en même temps qu'un grand chef ».

— C'est la dernière fois que je devais voir Vassily », ajoute Kyra. On m'a dit tour à tour qu'il était mort, qu'il avait été interné dans un camp de travail et qu'il avait été enfermé dans une asile d'alcooliques. Mais je n'ai jamais connu la vérité exacte ».

● La secrétaire la mieux payée du monde

Vous gagnerez 1500 dollars par mois, mais vivrez constamment dans un bloc de métal de 180 pieds de diamètre. Vous ne sortirez qu'en compagnie de deux policiers qui ne vous quitteront jamais du regard, vous conserverez dans votre poche une ampoule de poison pour l'absorber en une seconde, si c'est nécessaire. Acceptez-vous de vivre ainsi, loin du monde sans voir des parents, des amis, en supportant une effrayante responsabilité ?

— Oui.

La réponse était proférée avec calme par une ravissante jeune femme blonde de trente-cinq ans.

150,000 dollars en cas d'incapacité de travail

Petit industriel Souabe, le grand-père de Mlle Rita Orfels eût été certes à cent lieues d'imaginer que sa petite-fille jouerait un jour aux Etats-Unis un rôle inconnu du grand public, mais d'une importance quasi historique.

En effet, après avoir travaillé pendant douze ans, dans un laboratoire de recherches atomiques, Mlle Rita Orfels, fut un beau jour détachée du ministère américain de la Défense. Elle est à présent la secrétaire la mieux payée du monde. Si, à la suite d'une ma-



ladie, elle se trouvait dans l'incapacité de travailler, elle recevrait du gouvernement américain, une indemnité de 150,000 dollars !

Une porte ouverte seulement pour Eisenhower et un Général

Le bloc où elle vit, est en quelque sorte, la grande centrale des archives atomiques américaines. Dans la journée, Rita se tient dans son bureau du premier étage ou plutôt dans son cabinet secret. La porte en est commandée électriquement : si, victime d'un malaise elle perdait connaissance, celle-ci serait ouverte de l'extérieur grâce à un chiffre secret connu seulement du

président des Etats-Unis et d'une haute personnalité militaire. Deux personnes pour tous les Etats-Unis ! Car à deux pas du bureau de Mlle Orfels, sont entreposés les plus importants secrets du monde libre, plus d'un million de dossiers, les archives concernant tous les résultats de la recherche atomique ainsi que des travaux personnels de certains savants.

« Qu'une puissance étrangère s'empare de ces archives, hypothèse qu'il est difficile d'envisager, et les Occidentaux se trouveraient littéralement knock out ».

Ces paroles impressionnantes ont été prononcées récemment à une conférence du ministère de la Défense par un haut fonctionnaire des Etats-Unis.

Mieux informée que n'importe quel savant

L'existence de la secrétaire atomique se déroule dans deux pièces modernes et confortables. « C'est ma tour d'ivoire » a-t-elle coutume de dire, mais même là, elle est constamment protégée par deux policiers des services secrets qui se tiennent devant sa porte.

Rita Orfels ne reçoit d'ordres que de deux personnes, le président Eisenhower et une haute personnalité de l'industrie atomique dont l'identité est tenue rigoureusement secrète.

Rita Orfels sait plus de choses que n'importe quel chercheur ; en effet, chacun travaille dans un domaine bien spécialisé qui lui est familier mais ignore les autres branches.

De temps à autre, la femme la plus secrète du monde permet à certains savants de prendre connaissance de documents destinés à les aider dans leurs recherches : ceux-ci doivent auparavant remplir de multiples formalités et être munis de laissez-passer spéciaux.

Maîtresse dans l'art de ne rien dire

Le Contrat de Travail de Mlle Orfels spécifie qu'il lui est interdit de se marier ; en le signant, elle a renoncé à tout espoir d'un foyer normal, elle n'aura pas d'enfants ; quand elle arrive au théâtre, la jolie Rita est cernée par les reporters qui la bombardent de questions :

— Je crois, messieurs, que nous allons voir une pièce charmante, leur dit-elle en souriant.

Rita est passée maîtresse dans l'art des phrases qui ne signifient rien. Découragés, les journalistes n'insistent pas.

Si, malgré toutes les précautions, elle était enlevée, elle sait ce qui lui resterait à faire, une ampoule de poison est en permanence dans sa poche, la mort serait instantanée.

Une femme comme les autres

Rita Orfels est un personnage important, mais elle n'est pas heureuse. Je deviens envieuse, disait-elle récemment, tout cela m'est interdit... après tout je suis une femme comme les autres.

Et elle n'a même pas la possibilité de... tout plaquer. Même démissionnaire, l'interdiction de retourner « parmi les vivants » resterait en vigueur pendant de longues années.

Cette charmante robe d'après-midi, ou "cocktail" si vous préférez, est en pure soie, de teinte or, très en vogue cet automne. La large jupe à plis souples est surmontée d'un corsage drapé, ceinturant bien la taille. Remarquez la forme particulièrement seyante du décolleté "pétale"...



RETOUR AUX RÉALITÉS . . .

par Solange Chalvin



Virage dangereux est le nom donné par Raoul-Jean Fouré à cet ensemble sport. Priestley en serait jaloux... Le pantalon fuseau est en gabardine beige clair, et le manteau $\frac{3}{4}$ en velours côtelé chocolat clair. Le capuchon est à même le vêtement et donne à l'ensemble une allure tout à fait sportive.

(Photo Marcel Cognac)

ADIEU VACANCES... La rentrée est là, toute proche! Pour certains, c'est le regret paresseux des vacances, pour d'autres, c'est la joie de se retrouver dans leurs petites habitudes. La rentrée a ses rites, ses gestes. L'un de ceux-là est de vider ses malles. Le voyageur fait l'inventaire de ses trésors. Prenez le temps de dépouiller les vôtres, Madame, et interrogez votre miroir. Un corps bien reposé, une tête énergique et heureuse de se remettre au travail, voilà les attraits de votre charme, voilà le secret de votre reprise en mains de votre activité professionnelle ou de vos préoccupations domestiques.

Mais quelle que soit votre occupation, il y a une note nouvelle à donner à votre silhouette. La mode est avant tout une tenue nette et soignée, d'une élégance adaptée aux exigences de ses fonctions. La suivre à la lettre est peut-être une hérésie... s'en inspirer est une pratique féminine presque millénaire.

La Mode et les Hommes

Un gérant de bureau me disait récemment que les magnats de la haute couture devraient choisir des secrétaires plutôt que des mannequins pour essayer leurs collections.

Ainsi, ajoutait-il, ils se rendraient compte qu'il est impossible à une jeune fille, assise six heures par jour devant une machine à écrire, d'être à l'aise dans une jupe très étroite, retenue à la taille par une large ceinture s'incrétant dans la chair, et faisant voir à tout venant, des genoux, si ce n'est un pouce ou deux de jupon, et autre... Le conseil semble avoir été suivi et les couturiers reviennent à des réalités plus concrètes!

La Mode d'Automne recouvre les genoux

En effet, les couturiers ont décidé que les hommes en avaient assez de voir des genoux ronds, gros, maigres, aigus, triangulaires, des genoux de toutes formes et de toutes couleurs, émerger de jupes trop étroites. Après avoir regardé des formes autrement plus gracieuses à la plage, cet été, ils scrutent maintenant l'anatomie de ces dames, à quelques pouces plus bas ou plus haut. Rallongeant les jupes, ils élargissent le « fuseau » et replacent définitivement la taille à sa place. Ils reviennent aux formes simples, à la ligne libre, et adoptent la robe-tailleur comme vêtement de base de la garde-robe d'automne.

Est-ce à dire que vos jupes de l'an dernier sont à mettre au rancart? Pas précisément, si vous avez eu la sagesse de conserver des ourlets suffisamment généreux pour permettre quelques pouces supplémentaires. A défaut de jupes moins étroites, vous pourrez ajouter une poche ou même deux à votre jupe de l'an dernier, pour lui donner une allure 59.

Coloris et Tissus

Une opulence extravagante dans les tissus est la clé de la mode d'automne. Ils sont tous plus magnifiques les uns que les autres. Les brocarts et les satins sont très employés dans les robes du soir et la fourrure apporte ici et là une touche 59. Cols, poignets, poches sont en vison ou en renard. Les coloris sont chauds: les bruns, ambre, bronze, dominant. Les quadrillés légers et les nattés font fureur pour le tailleur. Adieu les larges carreaux contrastants, la mode est plus discrète et exige des tissus aux motifs plus subtils. Les tweeds sont épais, marbrés, bouchonnés de brun et blanc, ou gris et blanc; les gros nattés teints en pièce dont le relief évoque le tricot main seront très populaires alors que le velours côtelé perdra sa place.

Au hasard des comptoirs

J'ai remarqué pour vous, Madame:

— Un ensemble se composant d'un tailleur de tweed beige et d'un trois-quarts de daim. Le col de celui-ci et ses poignets sont piqués et doublés du même tweed dans lequel est réalisé le tailleur. Une blouse de mousseline de laine ton sur ton l'accompagne.

— Un autre ensemble, mais cette fois, plus jeune (il conviendrait parfaitement à l'étudiante entre seize et vingt ans ou à la jeune fille travaillant dans un bureau). Il s'agit de trois pièces: la veste et la jupe sont en shetland miel; le jumper en tissu tricot brun. La jupe est souple et large, retenue à la taille par une ceinture pouvant s'adapter au jumper. L'étudiante pourrait fort bien se procurer cet ensemble qui se vend à un prix tout à fait raisonnable. En plus, elle pourrait y joindre la classique blouse de coton, ou soie, pour compléter le tout.

Chemisiers et tricots

Si les jupes et les tailleurs sont la base de la garde-robe d'automne, il ne faudrait pas oublier les chemisiers et tricots qui complètent si harmonieusement l'ensemble. Les chandails sont superbes: grosse laine, coloris brillants, les bleus et les noirs dominant. Les cols sont amples, quelques-uns à capuchon, les manches épousent la forme du bras et resserrent bien le poignet. Le cardigan décolleté bateau, bordé fantaisie, le corps en côtes ajourées, que nous avons tellement vu, cet été, surtout en blanc et bleu pâle, revient à l'automne, dans des tons plus sombres. La gamme des bruns, gris et verts semble inépuisable. Ils sont confortables d'aspect et sont les favoris des jeunes filles. La jeune femme, par ailleurs, semble leur préférer la blouse blanche classique, plus habillée, à laquelle on a ajouté le même col large qu'aux tricots énumérés plus haut. Le shantung de soie ou les cotons soyeux sont les plus employés. La petite blouse appelée « garçon » probablement à cause de sa similitude avec celle adoptée depuis des générations par nos confrères, demeure toujours sur les comptoirs et nous en retrouvons

[Lire la suite page 22]



Une ligne souple, un tweed épais, bouchonné noir avec un fil rose, et voilà un manteau d'automne aussi confortable que joli. A remarquer: deux vastes poches courant de la couture du côté à celle du revers. Les manches sont amples et laissent voir le gant, également noir.



Préférez-vous un tissu plus classique? Regardez ce manteau automne-hiver en laine tissée très serrée, dans une magnifique teinte de gris français. Encore ici, la ligne est simple, mais le col, les manches, les revers et la ceinture, soutachés de noir, donnent toute l'originalité au vêtement.



Pour la jeune demoiselle "sophistiquée", les couturiers proposent ce manteau polo en flancs de vison. Des boutons de naore, gris perle achèvent la fantaisie. On les retrouve même sur les manches.



Un tissu écossais de laine, dans des tons de brun, beige et noir, accompagné d'un large col de castor, évasé, dégagant bien le cou, voilà la création de Harry Frechtel, pour la jeune élégante. Nous retrouvons les poches profondes, montantes à la taille, tellement en vogue cet automne.



Voici un ensemble composé d'une robe et d'une jaquette en lainage chocolat. La taille de la jaquette est soulignée par une demi-ceinture. Les manches 3/4, à même, sont évasées du bas. L'encolure dégagée permet l'usage d'une magnifique cravate de phoque noir. Le tout se complète d'une toque de même fourrure.



La base de la garde-robe d'automne : un joli costume confortable qui sert de tout-aller. Anne Forgarty nous propose celui-ci, à carreaux verts et gris, orné de boutons de cuivre. Détail de l'automne 1959 : la jaquette est fendue aux côtés.

De Louis Estevez, nous recevons cette gentille robe de flanelle grise, deux tons. L'écharpe souplesment croisée sur l'épaule donne à l'ensemble sa ligne classique tout en lui ajoutant un brin d'originalité.



Voici un autre ensemble composé d'une robe et d'une jaquette, en lainage caramélisé. La jaquette droite agrémentée d'un col de vison, recouvre une robe très ajustée, avec encolure bateau. Un pli profond aux hanches donne à la jupe une allure dégagée.



Pour le costume tout-aller, convenant aussi bien au bureau qu'au "cinq à sept", Beni Claire vous propose ce dernier modèle en lainage rouge. Le col à ligne festonnée s'ouvre sur une cravate de velours, également rouge.



Cherchez-vous un costume qui ait l'élégance d'une robe à direr ? Choisissez alors ce tweed Linton brun, doublé de laine Challis. Les parements du col et des manches en Challis, sont assortis à la blouse drapée qui accompagne le costume.



● Le Prix du meilleur mannequin de Paris vient d'être créé. Il sera décerné chaque année au mannequin qui aura contribué le mieux, au cours de l'année, au prestige de la haute couture parisienne. N'est-il pas juste que celles qui présentent avec un talent et un charme inécomparables les robes des couturiers soient à l'honneur. Le *Prix Praline*, ainsi se nommera-t-il, porte le nom de ce célèbre mannequin disparu dans un accident d'automobile, qui fut la première à « personnaliser » son travail et à rompre l'anonymat. Le Prix consistera en une dot constituée par les organismes du commerce et des industries de la Mode et la gagnante recevra, en plus, son poids en... pralines... ● Les jeunes gens porteront au cours de la saison prochaine des pull-over avec décolleté en pointe, mis à même la peau. Déjà, ces modèles remportent un grand succès sur la Côte d'Azur, de même que les chemises-polo à longues manches, qu'il est de bon ton de reculer jusque sous le coude.

● *La Boutique des Coordonnées* est le nom donné à un rayon nouveau ouvert par un des grands magasins de Paris (Galeries Lafayette). La cliente y trouve groupés selon 12 harmonies et couleurs tous les accessoires : gants, veintures, chaussures, bijoux, sacs ● Il y a quelques semaines une jeune et jolie vendeuse d'une célèbre parfumerie parisienne avait demandé au directeur de servir les clientes pieds nus, parce qu'elle avait le pied droit gonflé. Les clientes se déclarèrent tellement enchantées de la grâce de la vendeuse que le patron lança cet ordre : « Tout le monde servira pieds nus, et sur tous les doigts du pied, un échantillon de tous nos vernis... » ● De nouveaux draps de lits qui sont un réel progrès sont mis en vente. Grâce à eux, il suffit désormais de refaire le lit une seule fois par semaine car le drap de dessous a des angles boutonnés, qui coiffent le matelas comme une housse et il reste absolument lisse. La ménagère ne se casse plus les ongles, ne se fait plus mal au dos en soulevant le matelas souvent très lourd et elle gagne du temps. Ce drap est presque de moitié plus petit qu'un drap ordinaire, il est donc plus facile à ranger, il prend moins de place dans l'armoire et dans la machine à laver. C'est une invention « pratique » !!

● Les Américaines portent actuellement des souliers dépareillés ; ils sont jolis, puisqu'il s'agit généralement d'escarpins de couleur, mais ils sont différents pour faire la paire : un pied jaune, l'autre corail, un bleu et l'autre marine, un cyclamen et l'autre vermillon. Moyen infaillible proposé par les chasseurs américains à leurs clientes pour ne pas passer inaperçues. Mais pendant combien de temps ?... ● Achats à cloche-pieds : constatation charmante que nous venons de faire dans divers magasins. Au rayon de la galanterie, on peut voir continuellement des clientes, se tenant sur un pied, un soulier à la main, occupées à assortir les gants qui iront avec leurs

LA MODE...

chaussures... ● Dans les nouveaux sacs élégants que les Américaines achètent en ce moment, elles trouvent un petit flacon portant le mot *Cognac*. Non pas pour le boire elles-mêmes, mais pour pouvoir offrir le petit « drink » de l'amitié à l'homme qui les accompagne.

● Des bas nouveaux, dont on ne sait pas encore s'ils sont pratiques et s'ils plairont aux dames, sont mis en vente en France ; ils sont garnis d'amortisseurs de chocs, de coussinets de caoutchouc-mousse pour soutenir le métatarse ● Ne croyez plus les ukases des spécialistes de la mode et de la décoration ; les « goûts et les couleurs » évoluent si vite, que certaines « modes » ou « créations » ne durent qu'une saison. Les décorateurs, ce principe était devenu classique ; « Jamais de violet sur les murs », mais il est devenu de très bon ton d'habiller les murs d'une chambre ou d'un salon de cette teinte douce, élégante et mystérieuse, qui fait ressortir merveilleusement les teintes vives et contrastantes des rideaux, tentures, tapis et meubles mlairs ; avec des murs mauves, les ensembles paraissent beaucoup plus raffinés... Les murs se prêtent, d'ailleurs, de bon gré à créer une atmosphère ; avec du papier « à vues panoramiques » représentant de vastes paysages, ensoleillés, exotiques, ou nordiques et complétez-les au moyen de quelques meubles assortis, de plantes vertes et de tapis de coco, et vous aurez transformé votre intérieur à peu de frais. Quant aux meubles anciens, vous pourrez avec un peu d'ingéniosité les adapter à l'époque moderne dans laquelle nous vivons. Comme les poufs qui cachaient la vilaine boîte à ouvrages ou le bac à linge, les coussins d'un lit de style Empire ou Directoire pourront servir comme tables de chevet, en les rabattant. Et l'horrible œil glauque et sans expression du téléviseur ? Un décorateur parisien le camoufle dans le mur et le recouvre, aux heures sans émissions, au moyen d'un miroir ou d'un cadre, de préférence ancien. Les fauteuils peuvent désormais changer de vêtue comme ceux qui s'assoient dessus ; on les recouvre tout simplement d'une housse en tissu synthétique (matière plastique) que l'on peut changer tous les mois ; pour 4 fauteuils, vous

aurez un jeu de 5 ou 6 housses en « plastique », et à chaque fête ou réception, vous donnerez l'impression d'avoir des tauteuils nouveaux...

● Les fabricants d'Ecosse viennent de présenter des nappes aux véritables couleurs des tartans. En coton de qualité extra-fine, elles sont vendues avec 4 serviettes unies ; ces nappes aux couleurs gaies ont connu le succès immédiat. Pour le moment, elles se font aux couleurs des tartans suivants : le Douglas (avec serviettes blanches), le Wallace (avec serviettes rouges), le MacIntyre (avec serviettes vertes) et le McLeod (avec serviettes jaunes) ● Jusqu'ici, les couturiers de Londres n'avaient jamais organisé, d'une manière concertée et officielle, leurs présentations de collections, comme on le fait depuis cinquante ans à Paris... Mais le *London Fashion House Group* a enfin comblé cette lacune et, pour la première fois, elle a organisé la *Semaine londonienne de la Mode*. Sortant de son complexe d'infériorité et de sa traditionnelle « sous-estimation », Londres a donné aux nombreux acheteurs étrangers, aux journalistes et aux spectateurs une présentation étincelante de la prochaine mode d'automne et d'hiver. Les créateurs anglais ont ainsi devancé les Parisiens et sans doute ne pourra-t-on plus dire que Londres imite Paris... Selon les acheteurs venus de 24 pays différents, dont plusieurs de Paris, cette présentation leur facilitait l'achat de « tissus et de vêtements typiquement anglais »... Le style des modèles de robes et de manteaux présentés a été jugé « excellent » : taille et ceinture à la place normale, épaules plus larges, ligne générale souple, décolleté en bateau ou au ras de cou, beaucoup de fourreaux, vestes droites, des vagues, des ensembles $\frac{3}{4}$, parfois avec des vestes de cuir. Très beaux tissus de laine et de soie, — de nouveaux tissus synthétiques, souvent mélangés à la laine et lavables, séchant rapidement et conservant les plissés permanents.

● « Avez-vous votre blanc à lèvres ? » question nouvelle que les Parisiennes intriguées s'entendent poser dans les grands et petits magasins. Les femmes européennes sont littéralement emballées par cette nouveauté américaine et sept grandes firmes françaises de produits de beauté présentent maintenant leur « blanc à lèvres ». Il y a plusieurs techniques pour l'emploi de cette nouvelle teinte du maquillage de la bouche. La plus simple est de mettre le blanc comme vous mettez le rouge, puis d'y passer le rouge habituel qui sera ainsi éclairci, plus léger et comme transparent. La méthode la plus raffinée est de dessiner au rouge le contour des lèvres, de remplir de blanc l'espace ainsi délimité, de mettre du rouge sur le blanc sauf aux « points de lumière », notamment au milieu de la lèvre inférieure. On peut encore mettre son rouge comme d'habitude et y poser un « film » de blanc, ce qui donne une transparence nacrée. Un quatrième procédé est de mettre

de places un mois avant les représentations Quant à Nicole et Denise, Natalie et Olivia, Leslie et Claire Blanche et Christine, Danielle et Couca, Simone et Jeannine, les douze mannequins, elles causèrent plus de sensation encore que les splendides toilettes qu'elles présentaient. A chacune des présentations, les spectateurs recevaient une brochure relatant l'histoire de la maison Dior et celle de la haute-couture parisienne, rédigée par la Chambre de Commerce de Moscou. Mais si le Tout Moscou a été émerveillé par ce fashion-show français, on se demande ce que les femmes russes ont dû penser des prix demandés pour les modèles parisiens, — ils allaient de 2.000 à 10.000 roubles, ce dernier prix équivalait à environ 1.000 dollars (à Moscou, les modèles russes ne dépassent jamais le prix de 500 roubles). Naturellement, certains des modèles Dior seront reproduits et vendus à un prix bien plus bas que le prix français, et bientôt, les jeunes filles et femmes russes porteront les robes appelées Apéritif, Cabaret, Tropic, Offenbach, Rosemarie, Côte d'Azur, Monte-Carlo, Sirène, Exotique, Innocence, etc.

● Ces jours-ci un avion spécial s'envolera de Hambourg avec un chargement précieux : les 200 robes, manteaux, tailleurs, négligés commandés récemment à un couturier de cette ville par la Princesse Sabah, femme (unique) d'un Cheik milliardaire de la Principauté arabe de Kuwait, Douaij Al Salman Al Sabah, l'un des rois du pétrole de Kuwait. Cette commande mirifique est presqu'un « contre des 1.001 nuits arabes ». La Princesse s'arrêta quelques heures à Hambourg en avril dernier ; elle demanda au Prince son époux de flâner un peu le long des vitrines ; apercevant une jolie robe — elle la commanda, et lorsque le couple princier sortit du magasin, — elle en avait commandé exactement 199 de plus... La jolie princesse dut revenir une semaine à Hambourg, pour... les essayages... ● La jeune Italienne Diana d'Este vient de publier un livre intitulé : *La Paix et le Bien-Être*. La jolie étudiante est allée à Genève pour remettre un exemplaire dédicacé de son livre aux ministres de la Conférence à Quatre... ● C'est le bottier romain Andrea qui a inventé la chaussure « haute sans talon », dont la cambrure est une épaisse lame d'acier qui tient le pied ; mais la semelle se continue en « coude » au niveau du sol ; les Italiennes se sont jetées, avec curiosité d'abord, puis avec enthousiasme sur cette chaussure, et la Princesse Soraya a été l'une des premières à l'adopter...

DANS LE MONDE

le rouge, puis d'y dessiner, avec le blanc, un reflet arrondi au milieu de la lèvre inférieure. Le blanc peut aussi être employé pour éclaircir le dessin de l'oeil : il sera estompé finement vers la tempe. Par l'emploi du blanc, votre fond de teint sera plus doré. Ce qu'on a appelé la « magie blanche des Américaines » fait fureur en Italie et commence à conquérir la France et la Belgique. Déjà, l'on peut voir des milliers de jolis visages au type légèrement mongol, cause du nouveau maquillage des yeux !

● Brockwell, bottier londonien très connu, vient de mettre en vente des chaussures pour dames et pour hommes dont les semelles sont décorées d'images en couleurs représentant des monuments ou des sites célèbres de la capitale. Certains modèles portent des peintures patriotiques ou historiques. Ces tableaux tiendront-ils ? Et ces « souliers-tableaux » auront-ils de la vogue ? ● Pierre Balmain, l'un des plus curieux et des plus intéressants couturiers de Paris, arrivant à Londres, s'est vu questionner par les journalistes : « Venez-vous voir la mode anglaise ? L'air horrifié, Balmain répliqua qu'il n'y songeait pas. « Mais pourquoi visitez-vous Londres ? » « Pour chercher une femme », répondit-il, ce qui provoqua des exclamations chez les reporters, où les femmes étaient en majorité. Car Pierre Balmain est un célibataire jusqu'ici très endurci... « J'ai 44 ans », ajouta-t-il, « et je veux voir mes petits-enfants. Je cherche une épouse qui doit être plus élégante que belle et qui consente à m'accompagner en Australie lorsque j'aurai abandonné la couture ».

● La mode française présentée par Dior à Moscou. 12 des jolis mannequins de Paris ont été promus au rang d'ambassadrices de l'élégance, du charme, du bon goût, du luxe et du « chic » français en Russie. En effet, elles ont présenté à Moscou l'essentiel de la dernière collection Dior. Leur succès a été un véritable triomphe. Les présentations eurent lieu dans l'immense palais des sports, véritable étuve où s'entassaient deux fois par jour 12.000 spectateurs. Le Directeur de la salle Pawlenko déclara qu'il aurait dû louer le Stade Lénine puisqu'il avait reçu plus de 100.000 demandes



Pour une réception, pourquoi ne choisissez-vous pas cette jolie robe en poulx de soie, noire, à encolure très dégagée ? Le prolongement du devant du corsage se rabat aux épaules. La manche $\frac{3}{4}$ est étroite et garnie à l'épaule de petits boutons de même tissu.



Pour une ligne inédite, voyez cette jolie robe gris fumée, en lainage italien. Trois rangs de boutons soulignent le devant du corsage ainsi qu'une étroite ceinture de cuir gris. Le blousant du corsage donne l'illusion d'un bcléro.

Une petite robe grise tout-aller, en épais jersey worsted, vous attend, Mesdames, pour la promenade comme pour le travail. La jupe étroite est agrémentée de larges poches appliquées.



Jo Copeland propose cette robe-tunique, vert d'Espagne, en laine bouclée, pour les "grandes occasions". Elle s'accompagne d'un ceinturon à frange de satin jaune or. De larges poches appliquées complètent l'élégance de cette tenue.



Un roman d'amour complet:

LA MAISON DE NOS RÊVES

par G. Pimentel

J'AI rêvé l'autre nuit que j'étais dans un champ de neige tout semblable à celui où, pour la première fois de ma vie, j'ai fait du ski pendant les vacances de Noël. Dans mon rêve, mes amis Olivier et Suzy Guérin ne l'accompagnaient pas : j'étais seule avec Jean-Pierre.

Que ces journées de grand air et de soleil, ces journées lumineuses auraient été belles pour moi si Jean-Pierre avait été là. Mais Jean-Pierre n'est pas un étudiant comme Olivier ; il n'a pas, comme mes camarades et moi, des parents qui l'épaulent : Jean-Pierre a vingt-quatre et il gagne sa vie.

Je le connais depuis quelques semaines, depuis qu'il habite notre petite ville ; il est chimiste, chez Doriac, le gros fabricant de colorants et de vernis qui est un ami du père de Suzy ; c'est ainsi que je l'ai rencontré.

Si j'avais eu le choix, je ne serais pas partie dans les Pyrénées avec mes amis ; je serais restée chez nous. Noël et le Jour de l'An tombant un mardi, on a fait le pont un peu partout ; j'aurais pu voir Jean-Pierre pendant ses jours de liberté...

Je savais qu'il ne s'absenterait pas ; sa famille habite Paris et les voyages sont chers, trop chers pour lui qui n'a pas encore eu le temps de faire des économies.

En été, ce sera facile de nous retrouver ; il y aura la piscine, le tennis et les piques-niques que nous aimons organiser dans la campagne. En hiver, dans une petite ville comme la nôtre, il n'y a pas d'autres distractions que le cinéma.

Si j'habitait Paris, Lyon, Marseille ou un grand centre quelconque, je sortirais avec Jean-Pierre, mais à M..., où la famille Jordan — ma famille — vit depuis trois générations, je suis trop connue, trop guettée. Maman, qui ne plaisante pas, n'admettrait pas que l'on me voie trop souvent accompagnée d'un garçon dont je ne lui ai jamais parlé. C'est ce que j'ai expliqué à Suzy qui est une soeur pour moi. Elevées ensemble, nous nous sommes habituées à tout nous raconter. Elle s'est récriée :

— Tu te noies dans une goutte d'eau, comme toujours. Qu'est-ce qui t'empêche de parler de Jean-Pierre à ta mère ? As-tu honte de lui ? Il n'est pas mal, ce garçon !

Pas mal... Je trouvais même qu'il était très bien : grand, mince, des cheveux d'un châtain très foncé, des yeux bleus, extraordinairement bleus pour un teint aussi mat, un visage maigre, très jeune, où le sérieux du sourire surprenait.

— A quoi rêves-tu ? me demanda Suzy ; tu es là, les yeux grand ouverts, à fixer je ne sais quoi. Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ?

Rappelée à la réalité par sa voix moqueuse, je m'empressai de répondre :

— J'ai parfaitement entendu, tu m'as dit que Jean-Pierre n'est pas mal, mais plutôt que de parler de lui, j'aimerais mieux qu'un hasard — ou un soi-disant hasard — m'amène à le présenter à maman. Ne voudrais-tu pas l'inviter chez toi un de ces prochains dimanches où tu recevras notre bande ? Suggère à tes parents d'organiser un

bridge ; papa et maman viendront et, tout naturellement, ils connaîtront Jean-Pierre.

Elle dit :

— D'accord ! puis elle fronça son drôle de petit nez et ajouta : Sous réserve de l'acceptation de mes parents, bien entendu ; ils sont comme les tiens, ils n'aiment pas les inconnus !

Je mis ma main sur son épaule et la secouai :

— As-tu fini de me tourmenter ? .. Jean-Pierre n'est pas un inconnu pour ton père qui l'a reçu dernièrement avec M. Doriac ; c'est toi-même qui me l'as raconté.

De son index, elle tapa deux ou trois fois sur mon front.

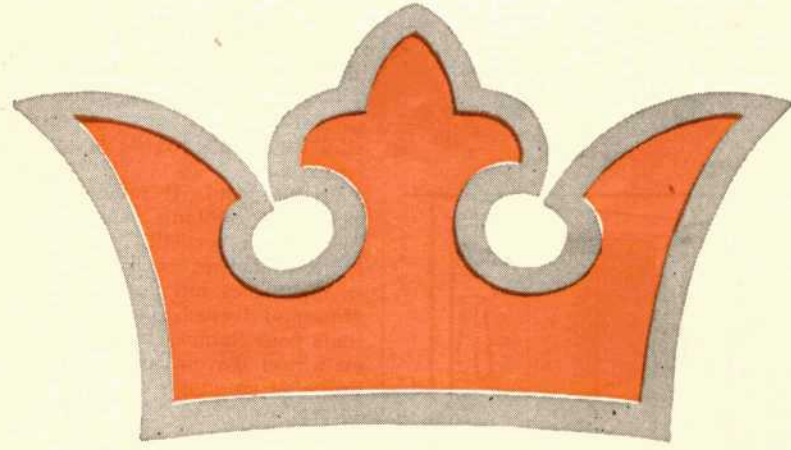
— Tu n'as pas le sens des nuances, Christine, je te l'ai déjà reproché, c'est un grand défaut. La visite en question a été faite sur le plan « travail », c'est du plan « amitié » qu'il s'agit maintenant !

Je la connaissais assez pour savoir qu'il ne convenait pas de discuter avec

[Lire la suite page 27]



Un signe nouveau -



Dow

**pour les gens
à la page!**





Cet ensemble

"POUR VOUS AIDER DANS VOS PROJETS"

vous aidera à moderniser votre foyer



Il est facile de rénover le soubassement, l'atelier de travail ou la chambre de lessive... d'ajouter une salle de toilette additionnelle ou une nouvelle salle de bain moderne. L'ensemble "Pour vous aider dans vos projets" indique comment s'y prendre—par où débiter et comment développer ses propres idées.

Facile d'emploi, l'ensemble comprend des feuilles pour tracés, des appareils en miniature pour faciliter l'aménagement, ainsi que des illustrations offrant une foule d'idées sur la modernisation.

L'ensemble est gratuit. Vous n'avez qu'à remplir le coupon ci-dessous. Vous pouvez vivre, là où vous êtes, avec tout le confort rêvé, sans difficultés et pour un prix moins élevé que vous ne l'auriez cru possible.



UNE INDUSTRIE AU SERVICE
DE LA SANTÉ NATIONALE



Institut Canadien de Plomberie et Chauffage,
Département P-3
550 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, Qué.

Sans obligation de ma part, veuillez, s'il-vous-plaît, m'envoyer mon ensemble "Pour vous aider dans vos projets"—gratuitement.

Nom.....
(ÉCRIRE EN LETTRES MOULÉES S.V.P.)

Adresse.....

Ville..... Prov..... C-9-2F

PEARL BUCK...

Pearl Buck et son mari avaient passé l'âge légal pour adopter un enfant. Au surplus, ils en avaient déjà adopté 5, tous d'origine asiatique. Pearl téléphona à tous les amis qu'elle connaissait, Chinois, Américains, Indiens: c'était vrai, personne n'en voulait.

Alors, elle le coucha près d'elle dans un petit lit, et toute la nuit tint la main de l'enfant dans la sienne.

— Il était courageux, dit-elle. Il regardait fixement, sans proférer un son, et il ne dormit pas de la nuit, en silence.

Robbie resta. Il fut le premier de centaines d'enfants abandonnés que Pearl Buck accueillit dans de petites fermes blanches et basses, autour de sa maison, et qui devaient devenir la *Maison d'Accueil*. On trouva des parents pour Robbie, un jeune couple qui était ravi d'avoir un bébé à la peau brune, et en adopta par la suite quatre autres.

Le second petit hôte de la *Maison d'Accueil* s'appelait Perer, et il avait neuf jours. C'était le fils d'un jeune et brillant étudiant chinois et d'une Américaine: aucune des deux familles ne l'avaient accepté. Cette fois encore, Pearl trouva un couple qui ne demandait pas mieux que de l'adopter.

Il y avait des centaines d'enfants de par le monde, aux histoires identiques, de tous les pays où étaient venus un jour des hommes blancs, jeunes et pleins d'énergie. Où les chercher? Et où trouver des familles, beaucoup de familles, qui seraient heureuses d'accueillir sous leur toit des enfants de sang-mêlé?

Pearl Buck croyait se trouver devant un problème insoluble. Bien sûr, elle connaissait deux ou trois familles pour qui la couleur de la peau n'a pas d'importance. Mais deux ou trois familles, c'était dérisoire: il en fallait des centaines. Or les enfants blancs trouvaient facilement des gens pour les recevoir, mais les autres? Il ne faut pas seulement en parler autour de soi, se dit la romancière, il faut largement diffuser la nouvelle, et que chacun en parle, quand ce ne serait que pour en faire les gorges chaudes.

Et un soir, dans une salle de conférence particulièrement bondée:

— N'y a-t-il personne qui veut avoir Lennie? Et elle raconta son histoire. Une histoire simple. Le soldat américain parti au Japon, qui épouse une jolie Japonaise, la ramène au pays natal, et voit toutes les portes se fermer devant eux. Puis la jolie Japonaise meurt à la naissance de l'enfant, et l'enfant, personne n'en veut... Elle raconte encore qu'ils sont des centaines, victimes de «malentendus», et qu'ils

sont généralement tous plus beaux que leurs ascendances...

Le jour suivant, une lettre arriva: oui on voulait Lennie, on le voulait même de toutes ses forces, dans un foyer qui sinon ne pourrait jamais avoir d'enfants... D'autres lettres suivirent, des centaines.

La *Maison d'Accueil* était née.

"Il n'y a pas d'enfant qui ne puisse être adopté"

— C'est en Chine, raconte Pearl, que j'ai vraiment appris à considérer les enfants avec l'importance de ceux qui sont chargés de perpétuer la vie et de faire tourner le monde. Si souvent, dans des pays moins pauvres, ils sont considérés comme des jouets à l'usage des parents...

— Mais maintenant, continue-t-elle, nous avons une longue liste de parents, le grand problème est que nous n'avons pas assez de bébés.

Voyant le succès inespéré des enfants de sang mêlé que des hommes blancs avaient laissés au Japon, en Chine, en Indonésie, en Corée, aux Indes, Pearl Buck se mit à penser à tous les enfants, quelle que soit leur race, qui sont handicapés d'une façon ou d'une autre, et traînent leur vie à moitié aveugles, à moitié sourds, dans des orphelinats qui n'ont pas les moyens de guérir leurs infirmités.

Le premier de ces enfants était une petite fille condamnée à devenir aveugle, si une coûteuse intervention chirurgicale n'était pas tentée. Il se trouva aussitôt une famille désireuse de prendre l'enfant, de la soigner, et la faire opérer... Et il y eut encore beaucoup d'autres familles. Tous ces hommes et toutes ces femmes étaient heureux de dire qu'ils étaient vraiment les parents des enfants, puisque grâce à eux ces enfants pouvaient à nouveau marcher, à nouveau voir, à nouveau entendre...

— J'ai compris ce jour-là, qu'il n'y a pas d'enfant qui ne puisse être adopté...

Mais ni cela, ni les quarante livres qu'elle a écrits, ni le Prix Nobel, ni son prestige mondial, ni le fait qu'elle soit une des deux femmes parmi 50 membres de l'Académie Américaine des Arts et des Lettres, ni ses innombrables activités littéraires comme auteur de pièces pour la télévision, de livres pour enfants, d'essais, et de nouvelles, rien de tout cet univers qu'elle a édifié autour d'elle comme un bouclier, ne pourra jamais faire oublier à cette femme aux cheveux gris, d'une stricte beauté, sa propre fille... Sa fille qui, dans l'institution pour arriérés où elle va souvent la voir, continue à lui vouer un amour enfantin.

RETOUR AUX REALITES

[Suite de la page 17]

des versions dans tous les tissus, particulièrement le coton, et dans une infinité de motifs, arabesques, formes stylisées, « fleur bleue », etc.

Nouveauté 59

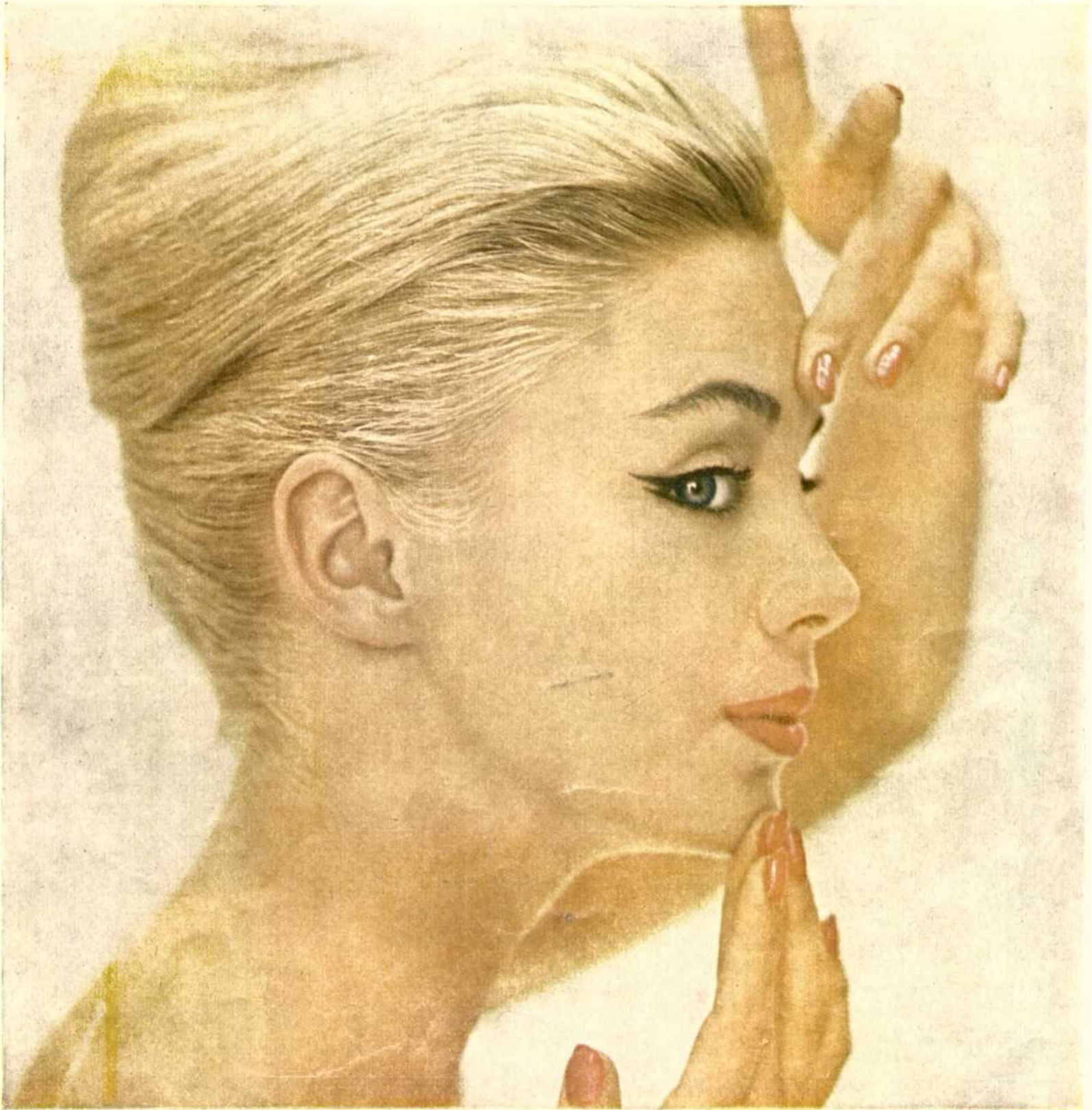
La petite robe de jersey-tricot, souple, facile à porter, en toutes circonstances, et convenant aussi bien à la toute jeune fille qu'à la femme d'un certain âge, sera la favorite de l'hiver 59. La robe-chemise ceinturée demeure et la robe-tailleur envahit le marché. Un conseil: si vous aimez cette version de la mode, procurez-vous cette robe de jersey-tricot, au début de l'automne. Vous la porterez sans manteau, jusqu'à la mi-octobre, et ce sera un élément indispensable de votre garde-robe d'hiver. En plus, vous bénéficierez d'un choix considérable de couleurs et de formes. Les marchands lui prévoient une grande vogue. Son prix la rend à la portée de toutes.

La Mode d'Automne est-elle facile à suivre ?

Oui, si vous observez les quelques points suivants:

- PREMIER POINT: Allongez jupes et robes d'un bon pouce, peut-être deux, si vous aviez suivi à la lettre les prescriptions de l'an dernier. Autrement dit, recouvrez vos genoux et le tour sera joué.
- DEUXIÈME POINT: Que vos jupes soient amples, les hanches épanouies par des fronces et des plis; la taille bien à sa place, soulignée par une ceinture attachée à la jupe ou cousue à celle-ci, ou alors par des fronces.

[Lire la suite page 44]



SATURA

Nouvelle
formule avec
vitamine A

Extrait une "rosée de beauté" de l'air pour la déposer sur la peau!

Destinée tout spécialement aux jeunes femmes . . . pour maintenir leur épiderme jeune . . . Satura renouvelle et prolonge l'éclat de jeunesse chez les femmes de tous les âges. En effet, la formule de ce nouveau et remarquable humidifiant Dorothy Gray contient de la vitamine A . . . de sorte que la peau "boit" en fait dans des émoullients adoucissants secrets. Employez Satura tous les soirs . . . et sous le maquillage aussi. Crème, \$4.75 . . . Lotion, \$5.50. Dorothy Gray (Canada) Limited.



POUR UNE BEAUTÉ SELON LA MÉTHODE MODERNE **Dorothy Gray**



Tant d'agrèments... sans le moindre souci! Ces superbes accessoires en cuivre d'Italie ne terniront jamais. Le succulent ragoût de boeuf aux champignons reste fumant jusqu'à la dernière bouchée dans un réchaud de cuivre. Et le Sel Windsor, le condiment préféré des Canadiens, se garde appétissant et propre dans son nouvel emballage.

Cuisine pour vous et pour moi par Gisèle Papineau

Le « buffet » passe pour réduire les soucis de la maîtresse de maison : aussi conseille-t-on quelquefois de le substituer, quand les circonstances s'y prêtent, au solennel dîner, au déjeuner de cérémonie. Il est, d'autre part, ajoutent ses partisans, économique.

Il en est de ces affirmations comme de beaucoup d'autres : elles sont à la fois vraies et fausses. Un « grand » buffet, un lunch debout, ne vont pas sans grands frais et sans beaucoup de tintouin pour celle qui se charge de l'organiser, pour peu qu'elle veuille tout faire par elle-même. Ainsi dès que le nombre des invités devient important, et chaque fois que ce genre

de réception a lieu à l'occasion de quelque cérémonie, la sagesse conseille-t-elle de s'en décharger sur un fournisseur spécialisé, qui non seulement apportera les plats tout préparés, mais encore la vaisselle, le linge, et enverra le personnel. A moins bien entendu de disposer d'un de ces châteaux où l'on ne parle pas de la cuisine mais des cuisines, et de la cohorte de cuisiniers, marmitons, majordomes et valets que ce luxe suppose!

Mais lorsqu'il s'agit au contraire pour un jeune ménage de donner à quelques amis choisis une petite réception sans prétention, la solution « buffet » est excellente. Elle permet

d'éviter certaines difficultés ménagères relatives au nombre de sièges, des pièces de vaisselle, des serviettes de table. Le nombre des sièges, (il en faut tout de même!) pourra être restreint, puisqu'en principe on mange debout; les assiettes de fantaisie, les verres décorés peuvent avec un peu de recherche apporter une note amusante à la présentation des mets; les serviettes en papier sont permises. Et l'on peut par exemple accueillir à une réception de ce genre une douzaine d'amis, qui n'auraient jamais pu être groupés à l'aise autour d'une table trop exigüe, dans une pièce trop petite, alors qu'après s'être servis au buffet dressé dans la salle à manger ou dans le studio rien ne les empêchera de se répandre dans le reste de l'appartement.

Que les invités soient d'ailleurs douze ou douze fois douze, conviés à un petit buffet amical ou à un grand lunch de cérémonie, certains chiffres qu'il est bon d'avoir en tête demeurent sensiblement les mêmes. Car c'est par personne qu'il faut formuler les prévisions en ce qui concerne le matériel comme en ce qui concerne les vivres. Un invité choyé a droit en moyenne à deux assiettes à dessert, à deux fourchettes

(une ordinaire, une à gâteaux), à un couteau et une petite cuillère, à deux serviettes en papier, plus un verre du type verre à eau, une coupe à champagne, et une tasse. Il mangera, les plus savantes statistiques l'affirment, six petits sandwiches variés, deux à trois petits pâtés, six petits gâteaux, une coupe de salade de fruits... Sans oublier une portion, sinon deux, de quelque plat de résistance. Et il arrosera le tout de plusieurs verres de vin, rouge ou blanc, de jus de fruit, et de deux tasses de café.

Mais pour le « petit » buffet que nous avons en vue il n'est pas indispensable de recourir à une telle variété. Ni de tabler sur une répartition aussi mathématique des appétits. Pour que chacun soit satisfait on est en effet obligé de prévoir des quantités supérieures à la consommation prévue : ainsi, si quelque robuste mangeur dévore par inadvertance les trois petits pâtés destinés en principe à son voisin celui-ci doit pouvoir en retrouver ailleurs. Une solution plus pratique, et amusante, consiste à préparer d'avance autant d'assiettes que de convives, chacun portant son assortiment complet, mais varié, de canapés, menus vol-au-vent, etc. Un second jeu d'assiettes, placé à l'arrière-plan du décor, comportera un assortiment analogue de friandises sucrées. La « pièce de résistance » trônera au milieu, flanquée de la vaisselle nécessaire. Premier temps : chacun choisit à sa guise son assiette d'entrée. Pendant ce temps la maîtresse de maison ou son aide sert dans cette vaisselle les portions de rôti, de volaille ou de pâté, elle a sous la main le grand saladier, la saucière, où elle en puise la garniture s'il y a lieu. Quand les invités se rapprochent, ayant vidé leurs premières assiettes, le « buffet » a repris son allure bien approvisionnée. Et pendant que se consomme ce second service, les assiettes de douceurs viennent au premier plan. Cependant que le maître de la maison veille à remplir les verres.

Le café sera servi dès que gâteaux et sucreries seront attaqués.

Les « plats de résistance » possibles sont nombreux : ce sont bien entendu des plats froids. Le poulet en gelée plaît toujours et à tous. On le préparera tout découpé afin d'en faciliter le service. Voici la recette (proportions pour un poulet moyen, mais pour douze personnes il en faudra deux : augmenter les chiffres en conséquence). Mettre une livre de jarret de veau et une demi-livre de boeuf à pot-au-feu, bien maigre, dans deux pintes d'eau froide, avec deux carottes et deux oignons. Saler, poivrer, ajouter les abattis de poulet et tous les morceaux qui ne seront pas utilisés en gelée. Laisser cuire trois heures à petit feu. Joindre alors les morceaux « nobles » du poulet, laisser cuire encore une heure, retirer ces morceaux de poulet les dresser joliment dans un grand plat creux. Passer le liquide de cuisson au tamis, verser dedans un verre de vin de Madère, et en recouvrir le poulet. On peut auparavant décorer les morceaux avec des croisillons de feuilles d'estragon. Laisser prendre la gelée au frais ; ce plat se prépare la veille du jour où il sera servi.

CRABE A L'IMPERIAL

- 2 boîtes (6½ onces) de chair de crabe, égouttée et coupée en morceaux.
- 4 tasses moyennes de sauce blanche
- Sel et poivre, suivant le goût
- 1 c. à thé de moutarde préparée
- 1 c. à thé d'oignon ou de jus d'oignon
- ½ c. à thé de paprika
- 3 tasses de nouilles cuites
- 1 tasse de fromage râpé

Mélanger la chair de crabe avec deux tasses de sauce blanche. Mêler le reste de la sauce avec du sel, poivre, moutarde, oignon râpé ou jus d'oignon, et le paprika. Brasser pour bien mélanger. Placer la sauce dans une casserole beurrée de 1½ pinte, ou bien la mettre dans six plats individuels beurrés. Mettre les nouilles sur la sauce. Poser dessus le mélange de crabe, saupoudrer de fromage. Si nécessaire, mettre au réfrigérateur jusqu'au moment de la cuisson. Faire cuire à four modéré (350 deg. F.) 20 minutes, ou le temps nécessaire pour que le mets ait une belle teinte dorée. Cuire plus longtemps si la casserole est froide au moment où elle est placée dans le four. Ce plat peut faire six généreuses portions.

PATE DE POISSON

- 2 tasses de poisson cuit
- 3 tasses de purée de pommes de terre
- 1½ tasse de sauce blanche moyenne
- 2 c. à table de persil
- 1 tasse de fromage râpé.

Beurrer un plat allant au four et le garnir de pommes de terre pilées à l'épaisseur d'un ½ pouce. Placer un rang de poisson, couvrir d'un rang de sauce et de la moitié du fromage. Recommencer les opérations jusqu'à ce que le plat soit rempli. Faire gratiner au four à 425°, 20 minutes ou jusqu'à ce que le fromage soit brun. Une dessert de poisson quelconque peut être utilisée pour ce plat.

PIZZA ROLLA

Rendement : un long pain

- ½ tasse de lait
- 1½ c. à thé de sel
- 2½ c. à table de sucre granulé
- 3 c. à table de shortening
- ½ tasse d'eau tiède
- 1 c. à thé de sucre granulé
- 1 enveloppe de levure sèche active
- 3 tasses (environ) de farine tout-usage tamisée une fois
- ½ tasse de pâte de tomates
- 1 c. à table d'huile à cuisson (à salade)
- ½ c. à thé de sel
- ½ c. à thé d'origan
- 1 tasse de fromage cheddar Canadien fort, râpé et légèrement tassé
- 1 jaune d'oeuf
- 1 c. à table d'eau

Faire frémir le lait; y incorporer la 1½ c. à thé de sel, les 2½ c. à table de sucre et le shortening. Laisser tiédir. Dans l'intervalle, mesurer l'eau tiède dans un grand bol; y incorporer 1 c. à thé de sucre. Saupoudrer la levure sur le dessus de l'eau. Laisser reposer 10 minutes, puis bien brasser. Ajouter, en brassant, le mélange de lait tiède et 1½ tasse de la farine, puis battre jusqu'à consistance lisse et élastique. Ajouter, en brassant, une quantité additionnelle de farine suffisante pour obtenir une pâte molle — environ 1½ tasse de plus. Renverser la pâte sur une planche enfarinée et pétrir jusqu'à ce que lisse et élastique. Placer dans le bol graissé; graisser le dessus de la pâte. Couvrir. Laisser lever dans un endroit chaud, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume — environ 1¼ heure. Dans l'intervalle, mélanger ensemble la pâte de tomates, l'huile à cuisson (à salade), la ½ c. à thé de sel et l'origan. — Dégonfler la pâte. La renverser sur une planche légèrement farinée et pétrir jusqu'à ce que lisse et élastique. Abaisser la pâte en un rectangle de 9 x 16 pouces. Sur le tiers central de la pâte, dans le sens de la longueur, étendre la garniture de

[Lire la suite page 29]

Voyez ce que vous pouvez créer avec votre 'Magic'!



GÂTEAU ÉTAGÉ FACILE À MÉLANGER

- ¾ tasse de shortening
- 3 tasses farine à pâtisserie tamisée une fois
- ou 2½ tasses farine tout-usage tamisée une fois
- 4½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
- ¾ c. à thé de sel
- 2 tasses sucre granulé fin
- 1½ tasse de lait
- 1½ c. à thé de vanille
- 3 oeufs non battus

Note: Tous les ingrédients doivent être à la température de la pièce.

Mesurer le shortening dans un bol à mélanger; tamiser la farine, la Poudre à Pâte 'Magic', le sel et le sucre sur le shortening. Incorporer le lait en remuant, puis battre 300 coups ou 2 minutes, à la main ou avec un malaxeur électrique à vitesse moyenne. Ajouter vanille et oeufs; battre encore 300 coups ou 2 minutes. Verser dans 3 moules à gâteaux ronds de 8 pouces, graissés et dont le fond aura été couvert d'un papier ciré graissé. Cuire au four modérément chaud, 375° environ ½ heure. Laisser tiédir dans les moules pendant 10 minutes, puis démouler sur des grilles à gâteaux et retirer le papier ciré. Une fois les gâteaux refroidis, réunir les étages avec une garniture et glacer au goût.

Gâteau Tambour: Étendre un glaçage blanc au beurre entre les étages et sur toute la surface du gâteau. Utiliser des anneaux de bonbons rouges en guise de supports à bougies et pour retenir les "pailles" rouges qui forment le laçage du tambour.

Facile à réussir, ce beau Gâteau de Fête 'Magic' se fait dans un seul bol. Avec sa pâte légère et fraîche, d'une texture uniforme, il mérite bien tout le soin qu'on a mis à le décorer!

Un autre excellent produit de STANDARD BRANDS LIMITED



Vous pouvez vous fier à la 'Magic'



Egayez votre salon ! Venez à nos salles d'échantillons et choisissez des motifs floraux aux fraîches couleurs pour de nouveaux rideaux, de nouveaux tissus d'ameublement. La collection des tissus Sanderson n'a pas d'égale pour ce qui est de l'ampleur du choix qu'elle propose et de l'accès à la qualité qu'elle permet à toutes les bourses. Et puis, toutes les couleurs sont lavables et résistent à l'action du soleil.




By Appointment to H.M. The Queen
Suppliers of Wallpapers
Paints and Fabrics
Arthur Sanderson & Sons Ltd.
London

Fabriqués à Uxbridge, Middlesex, Angleterre *Vous trouverez le nom sur la lisière*

LES TISSUS À L'ÉPREUVE DU SOLEIL SANDERSON

ARTHUR SANDERSON & SONS (CANADA) LTD.
SALLES D'EXPOSITION: 31 Rue Teraulay, Toronto 2
1452 Rue Drummond, Montreal · 1610 Ouest, 6e Avenue, Vancouver

→ [Suite de la page 20]
 elle ni surtout de minimiser les difficultés, mieux valait faire simplement appel à son bon coeur.

— Je t'en prie, lui dis-je, arrange cela. Il faut que je puisse librement rencontrer Jean-Pierre.

Elle rit.

— C'est la première fois que je te vois si emballée. Si j'arrive à combiner ce que tu me demandes pour dimanche en huit, seras-tu contente ?

Du ton bourru qui, en semblable circonstance, était de règle entre nous, je répondis :

— Je serais plus contente si c'était dimanche prochain.

Mais le dimanche suivant, la famille de Suzy, au grand complet, se transportait à cent kilomètres de là, pour assister au baptême d'un petit cousin dont Mme Guérin serait la marraine.

— Il me paraît difficile de demander qu'on repousse la cérémonie, me dit Suzy d'un ton narquois.

De dimanche en huit... c'est-à-dire dans dix jours. Je ne pouvais pas attendre jusque-là pour rencontrer Jean-Pierre ; bavarder avec lui quelques minutes, je ne le souhaitais pas davantage ; j'aimais tant la façon dont il m'abordait, avec ce sourire charmant que je n'ai jamais vu qu'à lui, il semble se former dans ses yeux bleus avant de descendre lentement vers sa bouche, en transformant tout son visage.

Je connaissais le petit restaurant où il déjeunait chaque jour de très bonne heure, vers onze heures et demie, pour les besoins de son service. Je savais aussi l'itinéraire qu'il suivait pour arriver à son usine, par l'avenue du Maréchal-Foch ; il y avait justement dans cette avenue un grand bazar où j'avais l'habitude de me fournir pour la papeterie, les cahiers et les copies dont j'avais besoin pour mes cours d'espagnol et d'anglais. J'allai faire un achat de fournitures diverses et, mon paquet à la main, je stationnai devant le rayon de parfumerie qui est tout contre la porte d'entrée. J'avais l'air de comparer le prix de l'eau de Cologne à celui de l'eau de lavande et de fougère, mais, en réalité, je surveillais la rue et, quand Jean-Pierre apparut, je sortis. Je dédaignai de feindre la surprise ou de dire : « Quel heureux hasard ! » Je lui tendis la main en regardant ses yeux et je fus contente de voir s'y allumer deux petites flammes. Sûrement, il ne lui déplaisait pas de faire quelques pas avec moi...

Il m'entraîna dans la direction de notre maison. Devant la porte, Jean-Pierre regarda l'heure. Sans autre raison que celle de retarder l'instant de nous séparer, je remarquai :

— Vous êtes en avance.

— Le croyez-vous vraiment ? En ce cas, je vais vous accompagner.

J'aurais préféré diriger nos pas dans l'autre sens, vers la sortie de la ville, mais je n'osai pas le lui dire : il aurait peut-être compris que ma réflexion cachait le désir de ne pas être rencontrée avec lui et cela, je tenais à l'éviter, bien entendu.

Le sort ne tint pas compte de mes bonnes intentions et me fut contraire : maman surgit au coin du premier boulevard.

Elle était trop mondaine pour manifester, en présence de Jean-Pierre, quelque surprise de me voir en compagnie d'un inconnu, mais moi, je savais les pensées qui se dissimulaient derrière son sourire et j'étais affreusement ennuyée en lui présentant Jean-Pierre à qui ma gêne n'échappa pas ; elle augmenta sa timidité qui était grande et fit qu'il répondit assez gauchement aux paroles aimables de maman. Certainement, il fut soulagé lorsqu'il put prendre congé de nous. J'essayai, avant de le quitter, d'accrocher son regard mais je ne le rencontrai pas.

Dès que Jean-Pierre se fut éloigné je fus soumise à un véritable bombardement de questions : Où l'avais-je connu ? Quand ? Que faisait-il ? Où vivait-il ? Que savais-je de sa famille ?... Et enfin l'inévitable réflexion : « J'espère que tu ne traînes pas souvent dans les rues avec lui ! »

Je répondis franchement — je n'avais rien à cacher, sinon la place que Jean-Pierre avait prise dans mon coeur — et très posément : je savais que mes paroles allaient être impitoyablement enregistrées par l'esprit méthodique et précis de maman. Pour peu qu'elle s'aperçut dans un avenir proche ou éloigné que le chemin de Jean-Pierre croisait souvent le mien, le déclic de son excellente mémoire jouerait ; tout ce que j'aurais dit deviendrait le point de départ de l'enquête à laquelle elle se livrerait sur celui que, dans son for intérieur, elle devait déjà appeler : « le flirt de Christine ».

Sa préoccupation, que je devinais, était normale, mais elle m'irrita. Je savais que j'étais la seule tendresse de mes parents, leur seule raison de vivre, et c'est pesant quand on a dix-neuf ans. Les choses eussent été différentes si mon frère aîné avait vécu mais Raymond avait été tué deux ans plus tôt dans un accident d'aviation en Argentine où il était allé étudier des marchés de laine pour notre père. Plus encore que maman, papa avait été anéanti par ce malheur. Il était un travailleur acharné, avait développé magnifiquement l'industrie qu'il avait héritée de son père et qu'il comptait laisser à son fils. La disparition de Raymond creusa un abîme pour cet homme énergique. Je restais seule avec, en face de moi, un redoutable point d'interrogation pour l'avenir : mon mariage.

Un successeur qui continue l'oeuvre des Jordan, c'est-à-dire à la fois l'ascension de la famille et le développement de la fabrique, un gendre « bien relationné » et bien considéré dans le pays et les alentours, voilà ce que mon père souhaitait. Maman, qui l'admirait autant qu'elle l'aimait, pensait comme lui. Pour être dans la vérité et ne pas me poser en victime, ce qui serait infiniment déplaisant de ma part, je dois ajouter que mes parents n'avaient nullement l'intention de m'imposer un mariage ; ils souhaitaient donc qu'à ses divers mérites, leur gendre ajoute celui de m'aimer et de m'inspirer de l'amour.

Certainement, Alain Fabry, qui appartenait à une des meilleures familles de la région et avait, depuis peu, je ne sais quel diplôme d'ingénieur, leur aurait, à beaucoup de points de vue, parfaitement convenu. Il n'était pas déplaisant d'ailleurs, mais insignifiant en diable, bien élevé, certes, et gentil, mais conventionnel, ennuyeux et d'une banalité à faire pleurer. Ses chances de me plaire, qui n'avaient jamais été bien grandes (je le connaissais depuis mon enfance et ne lui avais jamais prêté qu'une attention distraite) étaient en tout cas définitivement réduites à zéro par le charme de Jean-Pierre.

Était-ce un bien, était-ce un mal pour moi de me rapprocher de celui-ci ?... Suzy ne se le demanda pas plus qu'elle ne s'interrogea sérieusement sur l'impression qu'il lui faisait ; elle était mon amie, c'était suffisant pour qu'elle favorise ce qui était devenu, elle le savait, le rêve de mon coeur. Elle ajouta donc le nom de Jean-Pierre à la liste des camarades que son entrain et sa gentillesse attiraient aux réunions qu'elle organisait souvent le dimanche après-midi. Fille adulée de son père, Suzy avait à sa disposition, dans un bâtiment séparé au fond du jardin, au-dessus du garage, une grande pièce où elle avait sa radio, son pick-up et ses disques. C'était son domaine dont elle avait fait le refuge des « moins de vingt-cinq ans ». Là, nous avions toute



**Vous serez
 ravie
 de votre
 maquillage
 composé
 de produits
 faits pour
 vous !**

Ce qui sied à un épiderme peut ne pas convenir à un autre—être même impossible à porter ! Ceci ne peut pas vous arriver avec les produits Beauty Counselor car vous pouvez les essayer à domicile avant d'acheter... Evitez les erreurs coûteuses... ne choisissez que ce qui convient à votre carnation et à votre garde-robe. Ces produits de beauté supérieurs ne coûtent pas plus cher que ceux que vous achetez au comptoir. Nous vous invitons (voir coupon) à faire cet intéressant essai. N'hésitez pas... vous en serez ravie !



*Pour un maquillage seyant
 essayez avant
 d'acheter*



BEAUTY COUNSELORS of Canada Ltd., Dept. V, Windsor, Ontario

- Veuillez demander à l'une de vos conseillères de passer me voir. Il va de soi que la démonstration est gratuite.
- Je me cherche une carrière intéressante. Dans quelles conditions puis-je devenir l'une de vos "Beauty Counselors" ? J'ai plus de 25 ans.

Nom.....
 Adresse..... Téléphone.....
 Ville..... Prov.....

Beauty Counselor

COSMÉTIQUES PERSONNELS





Conforme au goût du jour qui favorise les lignes horizontales, l'ameublement Penthouse de Pepler a été conçu pour ceux qui recherchent la grâce et la simplicité des plus beaux meubles modernes. Fini exclusif en noyer des Alpes... parfaitement satiné. Demandez ces meubles élégants par leur nom—Penthouse de Pepler.

Ameublement

Penthouse
No 494

Stock court: lits à panneaux; 4'6, 3'3 (jumeaux et le "Duo" de 82" à charnières). Coiffeuses; 4'6, triple de 75" avec miroir, et double de 60". Commodes; 5 et 3 tiroirs. Tables de chevet.

Demandez le nom du plus proche détaillant à

PEPLER BROS. CO. LIMITED • HANOVER, ONTARIO



liberté d'être bruyants, de danser, de parler de choses insignifiantes et que nous savions telles dans ces interminables conversations entrecoupées de rires où s'épanouit la gaieté des jeunes.

Introduit au milieu de nous, Jean-Pierre se révéla tout de suite très différent, tellement plus mûr, surtout. Il ne savait pas danser et ne voulut pas apprendre; il n'aimait pas plaisanter ou tout au moins, il n'aimait pas cela pendant plus d'un petit moment. Ensuite, il ne répondait plus guère que par monosyllabes, avec un sourire timide qui avait l'air de s'excuser de ne pas contribuer à nous distraire, de prendre en somme à l'ambiance plus de gaieté qu'il ne lui en apportait.

Je m'en rendais compte et j'en étais navrée; ni les choses continuent ainsi, il ne viendrait plus... Alors, j'allais m'asseoir avec lui dans le fond de la salle, je prétendais que je n'avais pas envie de danser, moi qui généralement ne manquais pas une danse, et je parlais avec lui de ce que je pensais susceptible de l'intéresser et de le divertir, avec le souci constant de ne pas lui paraître enfantine et frivole. Parfois, il me disait.

— Voulez-vous que nous sortions un peu ?

Je faisais un signe à Suzy, je jetais mon manteau sur mes épaules et nous nous échappions. Par une porte étroite pratiquée dans le mur du jardin, nous gagnions la campagne; aussitôt, il se transformait; joyeux et charmant, il me faisait remarquer mille choses ravissantes que j'avais sous les yeux depuis toujours et que j'avais pas vu voir : la qualité de la lumière, un nuage blanc frangé d'or par le soleil couchant, l'herbe de la prairie qui bleuisait dans le soir, le feuillage des peupliers qui tremblaient dans le vent.

Je l'écoutais... Autant que les paroles chargées d'un sens poétique et tendre, sa voix au timbre un peu dur se fixait dans sa mémoire et lorsque je l'avais quitté, elle chantait longtemps en moi. Trois mois après avoir fait sa connaissance, j'étais devenue incapable de voir la vie sans lui; pour respirer librement, il fallait que je puisse compter les heures qui me séparaient du moment où je le reverrais; pour penser à l'avenir, il fallait que je sois convaincue qu'il nous réunirait; pour être heureuse, il fallait que je griserie de sa présence avec le merveilleux sentiment de sécurité qu'elle m'apportait et qui rendait tout pour moi si facile et si lumineux.

Jean-Pierre était mon premier amour, jamais encore, aucun garçon ne m'avait intéressée; ce fut tout de suite un amour très profond dont j'étais vaincue qu'il ferait le destin de ma vie. Je crois que les grandes passions ont un rayonnement spécial qui les rend contagieuses. Jean-Pierre aussi m'aima mais ses sentiments, qu'il conserva longtemps secrets, furent pour lui une source de tourments de toutes sortes.

Il appartenait à une famille très modeste, avait deux sœurs plus jeunes que lui et ne pouvait compter sur aucun appui. Sa situation, il devait la faire par son travail et sa ténacité. Il aimait sa profession de chimiste et ne voulait pas en changer, mais il savait qu'elle ne pouvait pas, avant longtemps, sauf circonstances exceptionnelles, lui apporter plus que des appointements appréciables sans doute, mais très insuffisants pour le mode de vie auquel j'étais habituée. Le drame pour Jean-Pierre, je l'ai compris par la suite, résidait dans le fait que j'étais ce qu'on appelle « un bon parti » et sa

fierté se refusait à accepter l'état de dépendance qui est celle d'un jeune mari lorsqu'il est obligé de tout devoir à la générosité de la famille de sa femme.

A cette époque où je n'en distinguais pas les raisons, je souffris beaucoup de son silence. Au bout de quelques mois, nos rencontres cessèrent de m'apporter du bonheur parce que j'étais trop anxieuse, trop tendue; avec une ardeur que son excès rendait douloureuse, je souhaitais que mes sentiments éveillent un écho en lui. Que n'aurais-je pas demandé l'entendre me dire qu'il avait un peu de tendresse pour moi qui l'aimais tant !

Ce fut un lundi de Pentecôte tout éblouissant de soleil de mai; nous étions, une fois de plus, réunis chez les Guérin; ce qui avait été tout d'abord une exception était devenu une habitude: partir ensemble, marcher dans la campagne. Il était silencieux et regardait droit devant lui; je ne voyais que son profil un peu dur et je sentais qu'un gros souci pesait sur lui. J'en étais angoissée mais je n'osais pas l'interroger. Il s'arrêta en un point que nous aimions beaucoup: là où un vieux pont de pierre romantique et charmant qui est pour toujours photographié dans ma mémoire, tel qu'il était ce jour-là, avec le feuillage tendre des arbres agité par le bruissement léger et les taches de soleil qui dansaient sur le sol. J'étais pleine de tristesse parce qu'il avait constamment marché à côté de moi sans me dire un seul mot, sans prendre mon bras ou poser sa main sur mon épaule; positivement, il semblait ailleurs, plongé dans des pensées où je n'avais pas de part. Un moment, nos yeux suivirent la rivière qui glissait dans un silence

absolu; puis il tourna la tête vers moi, m'offrant son visage bouleversé.

— Christine, il faut que je vous parle...

Je me mis à trembler.

— Christine, je dois m'absenter pendant deux ans, peut-être trois. M'attendrez-vous ?

— Vous attendre, Jean-Pierre! Où partez-vous? Et pourquoi ?

— Ah! dit-il d'une voix un peu enrouée qui ajouta à mon bouleversement, est-ce possible que vous n'avez pas compris? Je vous aime et ne peux pas vous demander d'être ma femme...

— Pourquoi, Jean-Pierre, puisque moi aussi, je vous aime.

— Vous m'aimez, ma chérie, et c'est merveilleux pour moi, mais je dois mériter mon bonheur et, pour cela, il faut que je vous quitte.

Complètement désemparée, incapable de réunir mes idées, je laissai tomber ma tête dans mes mains en gémissant:

— Me quitter... et vous dites que vous m'aimez, je ne peux pas comprendre !

A nouveau, sa voix se cassa :

— Mais si, vous pouvez, vous devez comprendre ! Ne voyez-vous pas qu'il faut que je me fasse une situation qui me permette de vous demander sans rougir à vos parents? Vous rendez-vous compte de ce qu'ils penseraient de moi si je le faisais maintenant ?

— Et où voulez-vous aller, Jean-Pierre ?

— Au Sénégal; on m'offre un poste bien rémunéré, de façon inespérée même parce que c'est un lieu où, du fait de la chaleur et de l'isolement, la vie est dure; mais je supporterai tout avec joie puisque c'est la seule façon que j'aie d'aller vers vous. Comprenez...

[Lire la suite page 30]

CUISINE POUR VOUS ET ... [Suite de la page 25]

pizza; la saupoudrer de fromage râpé. Sur les deux autres tiers de la pâte, faire 15 incisions, en partant de la garniture jusqu'au bord de la pâte. Replier les languettes en biais sur la garniture, alternant d'un côté à l'autre. Sceller fermement les extrémités. Placer sur une plaque à biscuits graissée. Couvrir. Laisser lever dans un endroit chaud, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume — environ 45 minutes. Badigeonner le dessus avec un mélange de jaune d'oeuf et d'eau. Cuire à four modéré, 350° F., de 30 à 35 minutes. Servir chaud, soit avec de la sauce tomate, ou beurré.

PAINS INDIVIDUELS DE BOEUF ET BACON

Rendement : 5 pains individuels

- 3 tranches de bacon maigre
- 1 livre de boeuf maigre, haché
- 1 tasse de mie de pain déchiquetée
- ¼ tasse d'oignon finement haché
- 1 c. à table de persil haché
- 1 c. à thé de sel
- ⅓ c. à thé de poivre
- 1 oeuf
- 1 c. à thé de moutarde préparée
- ½ c. à thé de sauce Worcestershire
- ½ tasse de lait

Graisser cinq ramequins allant au four. Préchauffer le four à 350° F. (modéré). Couper le bacon en morceaux et frire jusqu'à ce que croustillant, puis égoutter sur un papier brun absorbant. Déposer le boeuf dans un bol et le séparer à la fourchette. Le parsemer de mie de pain, oignon, persil, sel, poivre et bacon; mêler un peu le tout. Battre l'oeuf légèrement; y incorporer la moutarde, la sauce Worcestershire et le lait. Verser sur le mélange de viande et mêler un peu ensemble. Verser dans les ramequins graissés et presser légèrement le mélange. Cuire au four préchauffé — environ 45 minutes. Egoutter l'excès de gras et démouler pour servir avec une sauce brune aux champignons ou une sauce tomate.

SALADE D'AUTOMNE

(6 portions)

- 1 paquet de gelée en poudre à l'orange
- 1 tasse d'eau chaude
- ¼ c. à table de sel
- 1 c. à table de vinaigre
- ½ tasse de jus d'ananas
- 1 tasse de carottes râpées
- 1 tasse de fromage Cheddar canadien râpé
- 1 tasse d'ananas écrasé, égoutté
- Raisins

Dissoudre la poudre à l'orange dans de l'eau chaude. Ajouter le sel, le vinaigre, le jus d'ananas. Refroidir jusqu'à ce que partiellement pris. Ajouter les carottes, le fromage et l'ananas. Verser dans un moule et laisser prendre bien ferme. Démouler sur un nid de verdure.

LEGUMES MEDLEY AVEC RIZ

- 3 c. à table de beurre
- ½ tasse d'oignon tranché
- ¾ tasse de céleri (coupé en fines lanières)
- 1 paquet (11 onces) de légumes mêlés congelés et dégelés
- 2¼ tasses (1 boîte de 20 onces) de tomates en conserves
- 1 c. à thé de sel
- 1 pincée de poivre
- ½ c. à thé de sucre
- 1 c. à thé de fécule de maïs
- 1 c. à table d'eau

- 1½ tasse (paquet de 4½ onces) d'un paquet de riz pré-cuit
- ½ c. à thé de sel

- 1½ tasse d'eau bouillante
- 2 c. à table de beurre

Dans une casserole, fondre 3 c. à table de beurre. Ajouter l'oignon et le céleri et sauter 5 minutes. Ajouter les légumes mêlés, les tomates, 1 c. à thé de sel, le poivre et le sucre. Bouillir doucement 10 minutes. Faire une pâte avec de la fécule de maïs et 1 c. à table d'eau; ajouter au mélange de légumes. Cuire 5 minutes.

Pendant ce temps, ajouter le paquet de riz pré-cuit et ½ c. à thé de sel à l'eau bouillante. Mêler pour humecter tout le riz. Couvrir et retirer du feu. Laisser reposer 5 minutes; ajouter le beurre au riz, mêler légèrement avec une fourchette. Servir les légumes sur le riz. Pour 4 personnes.

SHORT-CAKE AU "MINCE MEAT" AVEC SAUCE MOUSSEUSE

- 1¾ tasse de farine
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- ½ c. à thé de bicarbonate de soude
- 1 c. à thé de cannelle
- ½ c. à thé de muscade
- ½ c. à thé de clou
- 3 c. à table de végétaline (shortening — moitié beurre)
- ¾ tasse de sucre
- 1 oeuf
- 1 boîte de soupe aux tomates condensée

Tamiser la farine, puis mesurer. Ajouter la poudre à pâte, le bicarbonate de soude, les épices, et tamiser de nouveau. Crémier la végétaline, ajouter le sucre graduellement et bien battre. Y joindre d'oeuf battu. En dernier lieu, ajouter le mélange de farine, alternant avec la coupe aux tomates condensée. Beurrer une lèchefrite carrée de 9". Y verser la pâte. Cuire à four modéré (350° F.) 30 à 40 minutes.

GARNITURE AU "MINCE MEAT"

Chauffer ½ tasse de « mince meat » jusqu'à ce que le suif ou le gras soit fondu. Pour servir: Couper le pouding en 9 morceaux. Séparer chaque morceau à la moitié, soulever la pâte et placer au centre 1 cuillerée à table de « mince meat » chaud. Refermer la pâte et garnir le dessus avec une sauce mousseuse.

SAUCE MOUSSEUSE

- 1 oeuf séparé
- ¾ tasse de sucre en poudre
- ½ tasse de crème fouettée
- 1 c. à thé de jus de citron

Battre le blanc d'oeuf jusqu'à ce qu'il soit ferme, puis y ajouter le sucre graduellement, en continuant de battre. Ajouter le jaune d'oeuf et battre encore. Incorporer la crème fouettée en dernier lieu et le jus de citron.

PECHES A LA GUIMAUVE

- 1 tasse de lait
- 1 tasse de sirop de pêches
- 1 c. à thé de beste de citron râpé
- 1 c. à table de sucre
- 3½ c. à table de fécule de maïs
- 1 oeuf
- 18 carrés de guimauve
- 6 pêches de conserves
- ¼ c. à thé d'essence d'amandes

Bien mêler la fécule de maïs avec le sucre, et délayer avec les éléments liquides. Quand le mélange est épaissi, laisser cuire une dizaine de minutes au bain-marie. Ajouter l'oeuf battu et une douzaine de carrés de guimauve. Cuire encore environ 5 minutes, jusqu'à ce que la guimauve soit fondue. Verser dans des coupes ou assiettes individuelles, et réserver une petite

[Lire la suite page 33]

Rien n'égale les bonnes
Brioches de Chelsea
que vous cuisez vous-même!



C'est plus facile de cuire à la maison, avec la Levure Sèche Active Fleischmann! Les préparatifs sont réduits au minimum... et si vous suivez nos recettes avec soin, pas d'inquiétude possible, la réussite est assurée. Vous serez fier des résultats!

Ce qu'il vous faut pour la pâte:

- ½ tasse de lait
- ¼ de tasse de sucre granulé
- 1 c. à thé de sel
- ½ tasse d'eau tiède
- 1 c. à thé de sucre granulé
- 1 enveloppe de Levure Sèche Active Fleischmann
- 1 oeuf, bien battu
- 3½ tasses (environ) de farine tout-usage tamisée une fois
- ¼ de tasse de shortening mou

pour la garniture et la glace:

- Du beurre mou
- ¾ de tasse de cassonade légèrement pressée
- 2 c. à thé de cannelle moulue
- ½ tasse de raisins secs sans pépins
- ¾ de tasse de cassonade légèrement pressée

1. Chauffer le lait à ébullition, ajouter en remuant ¼ de tasse de sucre granulé et le sel. Laisser tiédir.

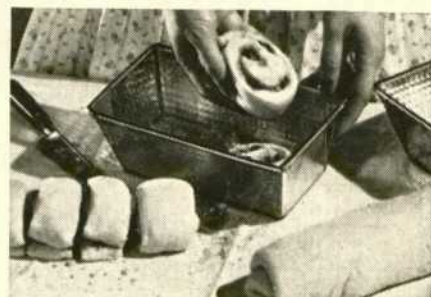


2. Entre temps, mesurer l'eau tiède dans un grand bol et ajouter en remuant 1 c. à thé de sucre granulé. Saupoudrer la levure sur le dessus. Laisser reposer 10 min., puis bien brasser. Ajouter en brassant le mélange de lait tiédi, l'oeuf bien battu, 2 tasses de farine et le shortening mou. Battre en pâte lisse et élastique. Incorporer la farine qui reste (environ 1½ tasse).

3. Pétrir la pâte jusqu'à ce que lisse et élastique. La placer dans un bol graissé. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever à la chaleur, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume—environ 1 h.¼.



4. Abaisser la pâte avec le poing, la pétrir lisse. Diviser en deux et abaisser au rouleau chaque moitié en un carré de 9". Badigeonner de beurre mou. Mélanger ¾ de tasse de cassonade avec la cannelle et les raisins; saupoudrer sur la pâte. Enrouler la pâte comme pour un gâteau roulé et couper chaque rouleau en 6 tranches.



5. Dans chacun de 2 moules à pain, faire fondre 1 c. à table de beurre, en badigeonner les parois et saupoudrer ½ de tasse de cassonade. Placer 6 tranches, côté coupé sur le dessus, dans chaque moule. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever au double du volume—environ ½ h. Faire cuire à four modéré, 375°, environ ½ h. Donne 12 savoureuses brioches qui seront pour votre famille un fameux régal!

DE PARIS

...et des autres grands centres mondiaux de la mode... Elysée présente, pour la première fois au Canada, une des plus merveilleuses collections de tissus jamais réunis en même temps que les ravissants modèles qu'ils ont créés. Réunis dans un catalogue, magnifiquement conçu et préparé par cette entreprise de ventes par correspondance d'envergure mondiale et universellement connue, vous trouverez soieries, lainages, cotonnades, dentelles, jerseys et beaucoup d'autres tissus à la mode venant de France, d'Autriche, de Suisse... tous pays qui ont fait leur renommée.

Chaque échantillon est accompagné d'une photo en couleurs du tissu, façonné en un vêtement d'exquise beauté, élégamment mis en valeur par quelques-uns des mannequins les plus connus au monde.

De la première à la dernière page, cette présentation Elysée est une réussite artistique, à la fois — par la qualité des quatre-vingts photos et plus — par les modèles qui suscitent l'enthousiasme dans les plus célèbres ateliers de couture d'Europe — et, ce qui vous importe le plus, par le quel que 100 tissus dont chacun peut apporter à votre garde-robe une splendeur

nouvelle à un prix inférieur à tout ce que vous pouvez imaginer. Et ce catalogue de tissus Elysée peut vous appartenir pour seulement \$2.00 avec la garantie absolue de remboursement.

Ce remboursement peut s'effectuer de deux façons: 1) si vous commandez l'un de ces très jolis tissus, qui vous sera livré dans les 3 jours depuis nos entrepôts de Montréal ou de New-York, vos \$2.00 constitueront une avance et seront déduits du montant de votre commande. 2) si ce catalogue ne vous satisfait pas pleinement, vous pouvez tout simplement nous le retourner et nous vous rembourserons volontiers vos \$2.00.

Du fait que cette offre est faite pour la première fois au Canada, vous avez l'occasion d'être parmi les premiers à voir ce que l'Europe et le Monde peuvent offrir comme tissus et vous avez également l'occasion d'être les premiers à utiliser ces tissus pour des vêtements qui seront les plus luxueux de ceux que vous aurez jamais eus. Vous pouvez donner le ton dans votre milieu si vous faites vite. Découpez le coupon ci-dessous, postez-le aujourd'hui et sans délai vous recevrez cette magnifique collection des plus beaux tissus.



Elysée Fabrics Limited,
P.O. Box 941, Station B, Montréal, Québec

ELYSEE FABRICS LIMITED, Dépt. A8, P. O. Box 941, Station B, Montréal, Québec.

Veuillez m'envoyer votre nouveau catalogue des plus beaux tissus et modèles du monde. Ci-joint mes \$2.00 que vous me rembourserez si je vous retourne le catalogue ou que vous me déduirez du montant de ma commande.

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____ Zone _____



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
----- OU A VOTRE CHOIX -----		
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité _____ Province _____
 POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

[Suite de la page 28]

nez-vous, ma chérie, dans mon contrat, il y aura une clause spécifiant qu'à mon retour, j'aurai une bonne situation à l'usine de Paris. Alors, il me sera permis...

Je l'interrompis.

— Deux ou trois ans... vous rendez-vous compte, Jean-Pierre, de ce que vous me demandez là ?

Des larmes que je ne pus contenir montèrent à mes yeux. Jean-Pierre en Afrique, si loin... si longtemps... menant une existence terrible qui, peut-être, minerait sa santé... Tant de sacrifices pour moi ! Non, je ne le voulais pas.

Incapable de trouver les mots qu'il fallait, je murmurai de pauvres paroles :

— Je vous en prie, ne partez pas ! Marions-nous tout de suite, je dirai à mes parents que nous nous aimons...

Il ne répondit pas, il paraissait accablé, puis brusquement, il m'attira à lui. Je vis tout près des miens ses yeux bleus qui brillaient et il m'embrassa pour la première fois, avec beaucoup de douceur et de tendresse. Anéantie, je restai longtemps bloquée dans ses bras ; ce fut un moment merveilleux où je connus un bonheur absolu parce que tout ce qui n'était pas le présent qui me comblait s'était aboli.

C'est seulement le soir, lorsque nous fûmes séparés, que je réalisai la menace qui pesait sur nous. Maintenant que beaucoup de temps a passé, je ne comprends pas comment j'ai pu, pendant plusieurs heures, perdre si totalement le sens des réalités.

Redevenue lucide, je passai des moments pénibles, d'autant plus cruels que, malgré mon déchirement, je ne donnais pas tort à Jean-Pierre. Je comprenais ses raisons, je les admettais et je ne l'aimais que davantage de vouloir, par fierté, rester indépendant mais la séparation dans de semblables conditions était trop dure pour ma faiblesse ; elle était, en vérité, impensable pour moi.

En refulant mes larmes, en lui parlant aussi calmement que je le pus de la terreur que me causait la perspective de son éloignement, je le suppliai, s'il m'aimait, de renoncer à son projet. Il m'écouta, une flamme tendre dans ses yeux bleus, mais il ne me promit rien.

Peut-être ne se serait-il jamais laissé fléchir sans un triste événement qui le bouleversa : son père mourut subitement d'une crise cardiaque. Ses parents étaient très unis et sa mère fut effondrée : il l'aimait beaucoup en mêlant à son affection cette admiration que les fils ont pour leur mère quand ils la jugent très courageuse et très dévouée ; dans un moment d'émotion, il lui promit qu'il ferait l'impossible pour différer son départ. Ensuite, il se trouva déchiré entre des sentiments et des aspirations contraires : allait-il abandonner sa mère qui n'avait pas d'autre appui moral que lui — ses deux soeurs étaient âgées seulement de douze et quatorze ans — lui causer de grandes inquiétudes et me plonger dans le désespoir, tout cela uniquement pour sauvegarder son amour-propre ?

Parce qu'il s'attachait à moi, parce que les liens de la confiance partagée s'ajoutaient à ceux de l'amour, je pris de l'influence sur lui ; je parvins à le faire parfois douter de son devoir et, parce que je souhaitais de toutes mes forces qu'il reste, je cherchais sans cesse des arguments qui puissent l'ébranler. Je lui disais :

— De toute manière, intelligent et travailleur comme vous l'êtes, même si vous restez en France, votre situation s'améliorera. L'aide de mes parents, dont vous ne voulez pas, sera de ce fait très limitée dans le temps. Je ne tiens pas au luxe, mon Jean-Pierre, et

à peine au confort ; avec vous, je serai bien et heureuse partout.

Il voyait combien je tenais à lui, en était ému et touché, mais ne se décidait pas.

Il était dit que c'est du fait de sa famille que Jean-Pierre serait amené à modifier l'intransigeance de son point de vue. Pour les vacances de Pâques, ses soeurs furent emmenées à la campagne par des amis ; il s'affligea à la pensée que sa mère passerait les jours de fête dans la solitude ; or il faisait à ce moment, pour la mise au point de vernis nouveaux, des expériences qui ne devaient pas être abandonnées. Ne pouvant pas aller la voir, il lui proposa de venir, en insistant sur la joie qu'il aurait à lui montrer les lieux où il vivait et travaillait. Elle accepta et il me présenta à elle.

C'était une charmante femme, très simple et très modeste, qui avait comme son fils des yeux bleus et un sourire discret et ravissant. J'offris de lui tenir compagnie pendant que Jean-Pierre allait au laboratoire ; tout de suite, je fus en confiance et, inlassablement, je parlai de Jean-Pierre. Je ne lui dis rien de mes sentiments pour lui mais la ferveur avec laquelle je l'écoutais me racontait des traits de son enfance les lui fit immédiatement comprendre. J'ai su plus tard qu'elle confessa Jean-Pierre qu'il, jusque là, ne lui avait parlé ni de moi ni du cas de conscience que je représentais pour lui.

C'est le lendemain du départ de sa mère qu'il me dit :

— Si je renonce à aller au Sénégal, il faut coûte que coûte que je réussisse en France.

Il fut bouleversé quand il vit que je pleurais de joie.

Ensuite, je dus convaincre mes parents ; je parlai d'abord à papa avec qui je me suis toujours admirablement entendue parce qu'il y a entre nous beaucoup d'affinités qui nous font ressentir de la même façon une quantité de choses. Maman continuait, malgré mes vingt ans tout proches, à me traiter comme une petite fille et je l'aurais difficilement persuadée ; je fis donc, pour commencer, le siège de papa, certaine qu'ensuite l'attitude de maman se modèlerait comme toujours sur la sienne.

Ce fut certainement une grosse déception pour mon père que mon mariage ne soit pas dans la ligne qu'il espérait, mais il était trop bon pour me le dire. Son inquiétude ne se manifesta que par l'insistance qu'il mit à avoir de longues conversations avec Jean-Pierre. Evidemment, il voulait, avec son expérience d'homme de quarante-cinq ans, habitué à approcher beaucoup de jeunes, se faire une opinion sur cet inconnu, « ce petit chimiste », comme disait un peu dédaigneusement maman.

Jean-Pierre se prêta de bonne grâce à ces entretiens. Maintenant qu'il avait renoncé à partir, il travaillait avec un acharnement extraordinaire, un peu fiévreux, qui me préoccupait parfois.

Mes parents cédèrent ; je fus une fiancée ravie puis inquiète parce que je voyais que l'ombrageuse fierté de Jean-Pierre souffrait des réticences qu'il sentait chez les miens ou, plus exactement, chez maman et dans notre groupe d'amis, car papa lui accorda tout de suite, et généreusement, son amitié.

Je me rappelle un certain soir où il devait dîner à la maison ; je l'avais prévenu quelques jours à l'avance que M. et Mme Verdier, des amis de mes parents, seraient sans doute des nôtres, mais j'omis de le lui rappeler. Comme je savais qu'il avait énormément de travail et poursuivait des recherches relatives à la fabrication d'une nouvelle peinture laquée, j'étais très ennuyée lorsque je vis qu'à sept heures et demie

il n'était pas encore là. Je téléphonai à l'usine.

— J'en ai pour dix minutes et j'accours, me dit-il.

Effectivement, il arriva peu après, mais il n'avait pas eu le temps de se changer : il portait le complet gris qu'il mettait pour aller travailler et, inévitablement, sa chemise n'était pas très nette, comme celle de mon père qui avait pris le temps et la peine de s'habiller. Quand il entra, maman posa sur lui un de ces regards pénétrants qui me faisaient rentrer sous terre quand j'étais enfant. Il s'excusa un peu, gauchement en invoquant la nécessité d'être constamment présent au laboratoire du fait des expériences en cours. J'entendis maman lui répondre :

— Mon pauvre Jean-Pierre, ne pensez-vous pas qu'il existe pour vous des moyens plus sûrs de réussir que la découverte de quelque mouton à cinq pattes ?

Il ne répliqua rien mais son visage devint de pierre et ses yeux presque noirs.

Je l'attirai dans un coin du salon et lui dis tendrement :

— Que vous avez l'air fatigué, mon Jean-Pierre !

De loin, papa nous observait ; sûrement, il avait entendu la réflexion de maman et voulait effacer la triste impression qu'elle avait produite sur nous.

— Abandonne-moi ton fiancé un instant, me dit-il. Verdier, à qui je viens de parler de lui, voudrait avoir un conseil pour une de ses fabrications.

Cher papa, si délicat, si bon... Comme je lui fus reconnaissante quand je vis Jean-Pierre se détendre et sourire !

J'ÉTAIS trop amoureuse pour ne pas souhaiter que nos fiançailles soient courtes, mais maman ne l'entendait pas ainsi : elle avait à cela deux raisons, une officielle : le deuil de Jean-Pierre supposait une cérémonie célébrée dans l'intimité, ce qui ne lui plaisait pas ; une autre dont elle ne parlait qu'entre nous, de façon plus ou moins voilée d'ailleurs, mais que je comprenais très bien ; elle espérait que mon « emballement » pour Jean-Pierre ne serait pas durable et que je m'apercevrais avant le mariage que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Un jour, elle m'en parla ouvertement :

— Vous avez été élevés de façon trop différente : des heurts surgiront fatalement ; tant qu'il en est encore temps, observe et réfléchis.

Réfléchir... je m'y refusais absolument. J'aimais Jean-Pierre, il m'aimait ; sa présence me transportait de bonheur ; loin de lui, le monde se décolorait, devenait terne, morne, ennuyeux. Je n'avais pas à réfléchir à de soi-disant obstacles qui n'en étaient pas pour moi.

— Inutile, maman, je lui ai donné mon cœur et c'est pour toujours. Qu'importe qu'il ait reçu une éducation plus simple que moi puisqu'elle lui a donné toutes les qualités essentielles, toutes celles qui me plaisent.

Elle s'énerma.
— Ce qui te plaît, c'est qu'il est beau garçon, je ne le nie pas, bien que pour mon goût, il manque un peu de chic... Je le regardais l'autre jour à côté d'Alain Fabry...

Je ris.
— Je ne me vois pas amoureuse d'Alain ! Plutôt que de l'épouser, je préférerais rester vieille fille toute ma vie.

Elle soupira :
— Je voudrais tant de voir heureuse, ma petite chérie.

Ce qui lui était désagréable me laissait, moi, parfaitement indifférente en

vérité parce que nous ne voyions pas les choses de la même façon. L'incident de ma bague de fiançailles en est un exemple. Elle souhaitait pour moi ce qu'elle-même avait eu : un brillant d'une grosseur suffisante ; elle suggéra à papa d'aider discrètement Jean-Pierre mais il ne voulut pas, de crainte de le blesser. J'eus une bague en or, une bague moderne très bien travaillée, très originale, mais qui, évidemment, n'avait pas une grosse valeur. Quand je fis admirer à maman les détails de la monture, elle eut un sourire indulgent, me fit une caresse sur la joue et se contenta de dire :

— Moi, tu sais, pourvu que tu sois contente...

Mais comme elle était d'un caractère impétueux et ne savait guère dissimuler ses pensées, elle ajouta :

— Si tu étais fiancée avec Alain Fabry, pour qui tu as été si injuste, ou tout autre garçon du même genre, ton doigt s'ornerait évidemment d'un autre bijou !

A moi, Jean-Pierre avait dit :

— Votre bague, ma chérie, c'est moi qui l'ai dessinée ; un de mes amis qui est du métier m'a guidé, mais tous les détails, je les ai imaginés...

— Ainsi, elle est unique ?

— Bien sûr ! Elle a été faite pour vous seule ; lorsqu'elle a été terminée, nous avons détruit le dessin, mon camarade et moi.

Je l'embrassai.

— Vous aussi, mon Jean-Pierre, vous êtes unique !

Il rit.

— Ainsi, j'ai réussi : vous aimez votre bague ?...

Ses yeux bleus devinrent tendres. Emue, je lui dis tout bas :

— Oh ! oui, je l'aime, mais je vous aime bien davantage !

Mes parents ne connaissaient pas ma future belle-mère, et moi, je n'avais pas vu encore mes futures belles-soeurs. Geneviève et Odette. Un jour, papa déclara :

— Il faut absolument les inviter à passer quelques jours chez nous ; nous n'avons que trop tardé.

Maman fit la moue.

— Cela m'ennuie..., dit-elle.

Papa parut contrarié ; sans doute, il avait deviné la fin de la phrase que maman avait pensée sans la prononcer.

— Il faudrait tout de même se livrer à une manifestation d'amabilité vis-à-vis de cette pauvre femme, reprit-il.

Je crus le moment opportun pour proposer :

— Jean-Pierre part pour Paris de vendredi en huit ; il a un congé de cinq jours. Je pourrais aller avec lui ; j'habiterais chez grand-mère et je ferais tous les jours une visite à ma future belle-mère...

Maman prit ce que mon père et moi nous appelons « ses yeux lointains » ; son regard généralement si vif devenait alors vide comme si toute pensée l'avait déserté ; lui parler dans ces moments-là était complètement inutile.

— Nous allons y réfléchir, promit papa.

En même temps, il me fit un petit signe qui voulait dire : « N'insiste pas, laisse-moi faire. »

Le lendemain, maman, qui tenait à ses prérogatives à mon égard, me dit qu'elle avait téléphoné à ma grand-mère et que celle-ci m'attendait.

— A l'aller, tu voyageras avec Jean-Pierre en chemin de fer, précisa-t-elle. Pour le retour, nous irons te chercher en auto, ton père et moi. Nous resterons quarante-huit heures à Paris.

Le soir, je dis à Jean-Pierre :

— Vous partez toujours la semaine prochaine ?

Il eut un regard malheureux.

— Je suis obligé, ma Christine. Ma pauvre maman me réclame ; elle se débat au milieu de quantités de diffi-

[Lire la suite page 34]

Frost Pine—
Couvert de 5 pièces,
environ \$6.85



Grâce et harmonie...

...prélude à un bon repas

Vaisselle de belle qualité... dont les nuances et les motifs sont en parfaite harmonie. Chaque teinte, chaque ligne tracée à la perfection est parfaitement dans la note...
Une fête pour les yeux !

Meadow Glow—
Couvert
de 5 pièces,
environ \$4.85



La vaisselle Royal Doulton, dont la sobriété et l'élégance conviennent aux grandes réceptions, possède toute la résistance voulue pour un usage quotidien. Examinez-la dans les principaux magasins de porcelaine et dans les grands magasins ; vous serez émerveillé de voir comme elle est peu coûteuse. Tous les modèles représentés ici sont des modèles courants.

Cascade—
Couvert de 5 pièces,
environ \$6.75



Royal Doulton

Doulton & Co. (Canada) Limited, Dept. E, 51 Wellington Street West, Toronto, Ontario

CETTE BROCHURE GRATUITE DE KIRSCH VOUS EXPLIQUE COMMENT FAIRE DES DRAPERIES ET RIDEAUX

Voici un livre qui révèle le secret de mesurer, doubler, ourler et faire les plis comme une experte. Il renseigne sur les divers modèles... et sur le genre de tringles à choisir. Il explique aussi comment les poser. Naturellement, un vrai travail professionnel exige des rideaux et draperies qui tombent parfaitement. Pour cela, les tringles Kirsch s'imposent, et cette brochure vous aidera à bien choisir les accessoires voulus. Pour obtenir votre exemplaire de la brochure "Comment faire les rideaux et draperies", veuillez remplir et poster le coupon ci-dessous. Il vous sera envoyé par retour du courrier.



Les tringles à glissières Kirsch pour draperies et rideaux fonctionnent sans ennui. Aucune pièce mobile n'est visible.

Kirsch
OF CANADA LIMITED,
WOODSTOCK, ONTARIO

GRATIS!

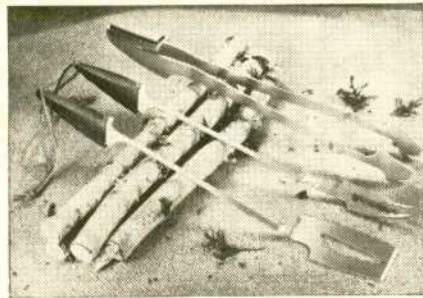
À KIRSCH OF CANADA LIMITED,
Woodstock, Ontario

Veuillez m'envoyer sans délai mon exemplaire GRATUIT de la brochure "Comment faire des rideaux et draperies". P-9

Nom.....
Rue.....
Bureau de poste.....
Province.....

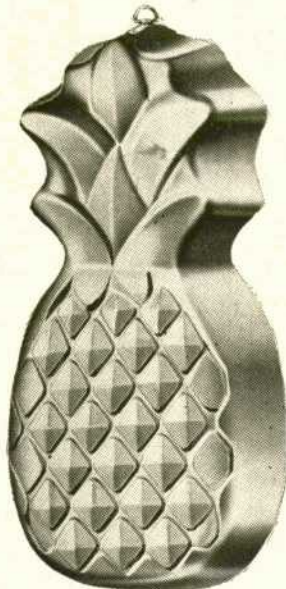


La petite kermesse "Populaire"



Pour compléter l'ensemble de patio, cette série d'ustensiles nécessaires aux rôtissages à l'extérieur. Chaque pièce peut être suspendue par une petite lanière de cuir, détail rustique et charmant. Ce sont des produits "Mirro".

On peut maintenant se procurer du polythène à la verge, comme n'importe quel autre tissu. Cette pellicule qui résiste à l'eau, à la poussière et aux mites est vendue en longueurs de 50 pieds d'une verge de large. Personne n'ignore qu'on peut souder deux morceaux de polythène l'un à l'autre, par la simple pression d'un fer tiède. On ajoute ainsi à la protection des objets qu'on enveloppe.



Moule en forme d'ananas, façonné d'aluminium teinté cuivre et non ternissable, pouvant servir pour gelées, salades ou desserts. Produit West Bend.

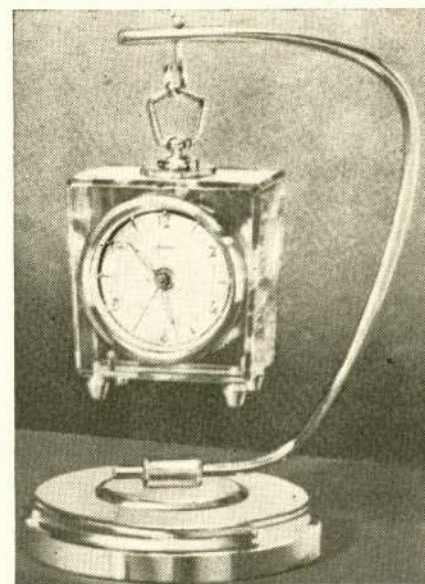
Les grands manufacturiers "Gibbard" semblent préconiser le style conservateur dans l'ameublement moderne. Un bel exemple est leur "County Manor" en noyer naturel. Meubles détachables, ils peuvent servir dans différentes pièces. Leur utilité n'en est que plus grande. Le plaqué des panneaux, adroitement agencés, fait ressortir toute la beauté naturelle du bois.



Voici une belle occasion d'économiser temps et argent avec l'aide de ce nécessaire pour cheveux "Sunbeam" contenu dans une boîte de vinyl et comprenant : peigne et ciseaux spéciaux pour la coupe des cheveux, brosse de "styrene", cape de plastique et un ciseau électrique muni de trois guides différents pour diverses opérations. De plus, une huile spéciale vous est fournie pour l'entretien du ciseau. \$17.95.

Enfin, les Canadiennes auront un hydrofuge qui les aidera à protéger les vêtements de la famille contre la pluie, et en particulier les couvre-chaussures, contre les affreuses taches blanches dues au sel de la Voirie : c'est "EX-RAIN", nouvel aérosol que l'on peut maintenant se procurer dans les magasins à rayons pour la somme de \$1.98.

Voici une horloge-lampadaire entièrement faite de plexiglas et haute seulement de sept pouces. Le réveil est muni d'une délicate alarme et d'un cadran entièrement phosphorescent. \$9.95.



CUISINE POUR VOUS ET... [Suite de la page 29]

quantité de crème. Sur chaque assiette, déposer une moitié de pêche, sur le côté bombé; dans la cavité, placer le reste de la crème, et garnir d'un carré de guimauve.

MOUSSE AUX FRUITS

- 2 blancs d'oeufs battus
- 3/4 tasse de sucre
- 1 tasse de pulpe de fruits
- 1 c. à thé de jus de citron

Battre les blancs d'oeufs bien ferme, et y ajouter le sucre graduellement, puis la pulpe des fruits, et battre jusqu'à ce que la mousse soit bien ferme. Servir très froid dans des coupes ou assiettes à dessert. — On peut aussi cuire la pulpe des fruits avec le sucre et le jus de citron, jusqu'au point d'ébullition, refroidir et l'incorporer aux blancs d'oeufs — Remarque: On peut employer pour ce dessert des pommes, des pêches, des abricots, des fraises ou des bananes.

CONFITURE AUX PECHEES

Rendement: environ 9 pots moyens (4 1/4 lbs de confiture)

- 4 t. de pêches tranchées (environ 1 1/2 pinte de pêches mûres)
- 6 t. (2 lbs 10 onces) de sucre
- 1/4 t. de jus de citron (2 citrons)
- 1/2 bll de pectine de fruit liquide

Préparation des fruits:

Peler et dénoyauter environ 1 1/2 pinte de pêches mûres à point. Trancher mince. Mesurer 4 tasses. Placer en les alternant une rangée de pêches et de sucre dans une très grande casserole. Laisser reposer à la température de la pièce 4 à 6 heures.

Confection de la confiture:

Ajouter 1/4 tasse de jus de citron aux fruits dans la casserole. Placer sur un feu vif, amener au point d'ébullition à gros bouillons et laisser bouillir très fort 3 minutes en brassant avec soin. Retirer du feu. Ajouter la pectine de fruit liquide. Écumer avec une cuiller de métal. Alors brasser et écumer alternativement pendant 8 à 10 minutes pour laisser refroidir légèrement et prévenir ainsi que les fruits flottent. Verser rapidement dans les pots. Couvrir immédiatement avec 1/8 de pouce de paraffine chaude.

CONFITURE DE CERISES ET PECHEES

(employant des cerises aigres)

Rendement: environ 11 pots moyens (5 1/2 lbs de confiture)

- 4 t. de fruits préparés (environ 1 pinte de cerises aigres et 1 pinte de pêches mûres)
- 1 t. (3 lbs) de sucre
- 1 bll de pectine de fruit liquide

Préparation des fruits:

Equeter et enlever les noyaux de 1 pinte de cerises aigres bien mûres. Hâcher finement. Peler et enlever les noyaux de 1 pinte de pêches bien mûres; les hâcher finement ou les passer au hache-viande. Mêler les fruits et en mesurer 4 tasses dans une très grande casserole.

Confection de la confiture:

Ajouter le sucre aux fruits dans une casserole et mêler bien. Placer sur un feu vif et amener au point d'ébullition à gros bouillons et laisser bouillir très fort 1 minute, en brassant constamment. Retirer du feu et ajouter la pectine de fruit liquide sans délai. Écumer avec une cuiller de métal. Alors brasser et écumer alternativement pendant 5 minutes pour refroidir légèrement et prévenir ainsi que les

fruits flottent. Verser dans les pots. Couvrir immédiatement avec 1/8 pouce de paraffine chaude.

CONFITURE AUX PECHEES ET AUX FRAMBOISEES

(employant des pêches fraîches et des framboises congelées)

Rendement: environ 10 pots moyens (5 lbs de confitures)

- 4 t. de fruits préparés (1 bte de 15-onces de framboises congelées et environ 1 1/2 pinte de pêches mûres)
- 1/4 t. de jus de citron (2 citrons)
- 6 t. (2 lbs 10-onces) de sucre
- 1/2 bll de pectine de fruit liquide

Préparation des fruits:

Faire dégeler une boîte de 15-onces de framboises congelées comme les directions sur le paquet. Peler, dénoyauter et écraser complètement environ 1 1/2 pinte de pêches bien mûres. Mesurer les framboises dégelées. Ajouter assez de pêches écrasées aux framboises pour faire 4 tasses de fruits préparés. Placer une très grande casserole. Extraire le jus de 2 citrons moyens et en mesurer 1/4 tasse dans la casserole avec les fruits.

Confection de la confiture:

Ajouter le sucre aux fruits dans une casserole et mêler bien. Placer sur un feu vif, amener à ébullition à gros bouillons et laisser bouillir très fort 1 minute en brassant constamment. Retirer du feu et ajouter la pectine de fruits immédiatement. Écumer avec une cuiller de métal. Alors écumer et brasser alternativement pendant 5 minutes pour refroidir légèrement et prévenir ainsi que les fruits flottent. Verser rapidement dans les pots. Couvrir immédiatement avec 1/8 de pouce de paraffine chaude.

GELEE DE PECHEES ET DE PRUNES

Rendement: environ 11 pots moyens (5 1/2 lbs de gelée)

- 3 1/2 t. de jus (environ 1 1/2 pinte de pêches mûres et 1 pinte de prunes mûres)
- 1/4 t. de jus de citron (2 citrons)
- 7 t. (3 lbs) de sucre
- 1 bll de pectine de fruit liquide

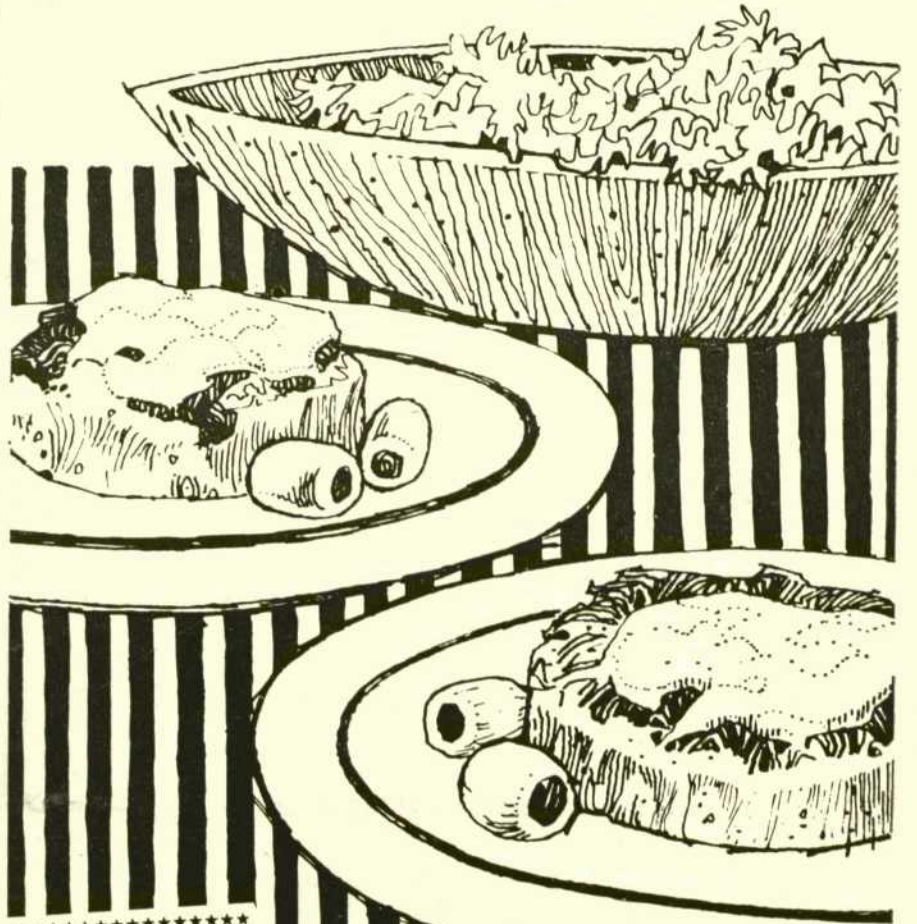
Préparation des jus:

Dénoyauter (ne pelez pas) environ 1 1/2 pinte de pêches molles bien mûres. Ecraser entièrement. Ecraser (ne pas peler ou dénoyauter) environ 1 pinte de prunes bien mûres. Mêler les fruits. Ajouter 1/4 tasse d'eau; amener au point d'ébullition et laisser mijoter, avec couvercle, 10 minutes. Placer dans un sac à gelée et presser pour extraire le jus. Mesurer 3 1/2 tasses dans une très grande casserole. Extraire le jus et passer au tamis le jus de 2 citrons moyens. Mesurer 1/4 tasse de jus dans la casserole avec les jus de pêches et les prunes.

Confection de la gelée:

Ajouter le sucre aux jus dans une casserole et mêler bien. Placer sur un feu vif et amener au point d'ébullition à gros bouillons en brassant constamment. Ajouter la pectine liquide sans délai. Alors amener au point d'ébullition à gros bouillons et laisser bouillir très fort 1 minute, en brassant constamment. Retirer du feu, écumer avec une cuiller de métal et verser rapidement dans les pots. Couvrir la gelée immédiatement avec 1/8 de pouce de paraffine chaude.

"Pizza éclair" au thon et au fromage Ingersoll



Pizza au thon

Pour 4 personnes.

4 muffins ou petits pains à hamburger tranchés

Pâte de fromage Ingersoll

1 boîte (6 oz. environ) de thon floconné

1 boîte (6 oz.) de concentré de tomate ou 1/2 tasse de sauce chili épaisse

Oregano ou thym

Chauffez votre four à 375° F (température modérée). Tartinez généreusement de pâte de fromage Ingersoll vos moitiés de petits pains. Recouvrez de thon, puis de concentré de tomate. Saupoudrez d'oregano ou de thym. Surmontez chaque pizza d'une cuillerée de pâte de fromage Ingersoll.

Disposez vos pizza sur une tôle à biscuits non graissée et mettez-les au four jusqu'à ce qu'elles soient bien chaudes — 10 minutes environ.

Savez-vous qu'un petit morceau de fromage (1 pouce cube) contient autant de calcium et de protéine qu'un bon verre de lait (7 onces) — et que la pâte de fromage Ingersoll est faite de pur Cheddar canadien? Voilà une excellente raison pour servir souvent à votre famille ces pizza nourrissantes, vite préparées... et succulentes!

TOUTE LA SAVEUR DU FROMAGE





Comment savourer...

LE DÉLICIEUX VIN ROSÉ DU BARRY, EN 7 TEMPS

Défaites l'emballage de papier de soie qui entoure la bouteille.

Détachez le papier métallique qui recouvre le goulot et le bouchon.

Déroulez le fil de fer qui retient le bouchon.

Dégagez lentement le bouchon en le tournant.

Débouchez la bouteille et...

Dégustez ce merveilleux vin rosé qui pétillie et qui danse dans votre verre.

Délectez-vous ainsi que vos amis et invités en servant du vin rosé mousseux Du Barry.

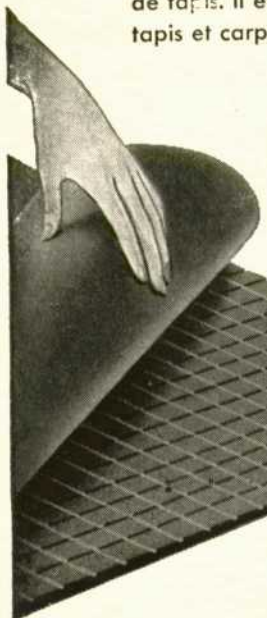
Les bons vins canadiens de *Bright* DEPUIS 1874

TGB-157F

Doublez la durée de vos tapis — tout en les rendant plus moelleux!

Aujourd'hui TOUS vos tapis, carpettes et tapis de passages peuvent avoir le moelleux de tapis de luxe — et de plus vous y gagnez de l'argent! Le Cush-n-Tred Smith est un sous-tapis de genre nouveau et entièrement différent, qui réunit la souplesse du latex de caoutchouc et la protection supérieure des fibres naturelles.

Demandez le dessous de tapis Cush-n-Tred Smith chez votre marchand de tapis. Il évite aux tapis de glisser sur le parquet — donne à tous tapis et carpettes plus de moelleux tout en augmentant leur durée.



Smith
MARQUE DÉPOSÉE
Cush-n-Tred

Le dessous de tapis
de type nouveau et différent

Smith

Manufacturing Co. Limited
Weston Canada



[Suite de la page 31]
cultés de détail qui sont restées en suspens depuis la mort de mon père. Je reviendrais le mercredi suivant, avant même si je peux. Je vous écrirai tous les jours et vous aussi, vous m'écrirez, n'est-ce pas?

— Non, dis-je, je ne vous écrirai pas. Il parut décontenancé.

— Pourquoi, ma chérie? Vous m'en voulez de cette absence? Je vous assure que je ne peux pas l'éviter. Je pris son bras.

— Ecoutez-moi bien, je ne vous en veux nullement, ce serait bête et méchant, mais je ne vous écrirai pas parce que...

Ses yeux foncèrent comme il arrivait toujours quand il devenait nerveux.

— Parce que je vais avec vous, ajoutai-je.

Ensuite, je lui racontai ce que j'avais combiné et je fus ravie de voir son sourire heureux. Que la joie lui allait bien! Que je l'aimais... Ses grands bras se refermèrent sur moi, je m'y blottis. Mort sort me sembla le plus beau du monde...

La première fois que j'allais chez la mère de Jean-Pierre, je m'étonnai de la simplicité de l'installation mais, immédiatement, j'oubliai cette impression qui fut remplacée par un grand sentiment de bien-être. En quelques instants, sans efforts, je m'intégrai au groupe familial et je me sentis détendue et heureuse. L'inquiétude que Jean-Pierre avait sûrement éprouvée fondit de minute en minute; or Jean-Pierre était le baromètre de la maison; ses dispositions d'esprit orientèrent celles de tous et elles firent du premier repas que je pris chez lui une réunion affectueuse et gaie à laquelle se mêlait un peu d'émotion contenue et attendrie.

Je craignais beaucoup les critiques de maman et plus encore son dédain souriant, mais elle ne manifesta rien de semblable, tout au moins en ma présence. Je crois qu'elle fut sensible au charme et à la gentillesse de la mère de Jean-Pierre qui avait cette qualité indéfinissable qu'on appelle « la classe », ce qui lui donnait un rayonnement très spécial.

Finalement, mes parents restèrent à Paris non pas deux jours comme il était prévu, mais cinq. Nous en profitâmes pour courir les maisons de couture, maman et moi, et, trois soirs de suite, papa nous emmena au théâtre. Bien entendu, Jean-Pierre nous accompagna. La dernière fois, un de mes cousins, Denis Grégoire, dont la grand-mère est la sœur de la mienne, vint aussi. Denis avait été pendant toute mon enfance le compagnon de jeux de mes vacances; il avait deux ans de plus que moi, par conséquent deux ans de moins que Jean-Pierre; il travaillait assez mollement dans le cabinet d'assurances de son père et prenait la vie du bon côté. Je le connaissais assez pour savoir combien il était inférieur à Jean-Pierre au point de vue de l'intelligence et du caractère et je fus très frappée lorsqu'à l'entracte, nous rencontrâmes des amis de mes parents, de constater comme mon cousin savait se mettre plus en avant que mon fiancé. J'observais même qu'entre deux paroles aimables et deux sourires, il se fit donner une recommandation pour un industriel de Clichy susceptible de souscrire une grosse police d'assurances.

Revenus à nos places, maman félicita Denis.

— Bravo, mon petit, lui dit-elle, tu feras ton chemin, je te le prédis! Tu as réalisé qu'on ne réussit pas en peinant du matin au soir, mais en utilisant ses relations et en sachant se placer tout de suite sur un plan supérieur.

Je compris qu'elle pensait à Jean-Pierre qui, à longueur de journée, se penchait sur ses expériences parce qu'un travail acharné était le seul moyen de réussite qui convint à son esprit et à son tempérament; malheureusement, il le comprit aussi et il fut triste tout le reste de la soirée.

Je fus attendrie, en rentrant à M..., de voir avec quelle application Jean-Pierre essaya de se modifier pour s'adapter aux façons d'être de notre milieu. Nous n'en avons jamais parlé et nous n'en parlerons jamais mais je suis sûre que la réflexion de maman à mon cousin Denis le fit beaucoup réfléchir. Certainement, il voulut à cette époque éviter tout ce qui pouvait provoquer des froissements susceptibles de m'être moindrement pénibles. Ce souci constant qu'il avait de me ménager dans tous les détails malgré la vie harassante qu'il menait me touchait infiniment. Souvent, je lui disais:

— Il ne faut pas être si bon pour moi, mon Jean-Pierre, je vous assure que je ne le mérite pas.

Il riait:

— Que me dites-vous là? Vous êtes jolie et douce; vous avez un petit visage rose, des yeux tendres, des cheveux couleur des blés à peine mûrs... et je vous aime. Pourquoi parler d'autre chose?

Il avait raison, mille fois raison; nous n'aurions dû connaître que notre mutuelle tendresse. Pourquoi l'ai-je à cette époque, tourmenté comme je l'ai fait?

J'aurais dû demander à maman de n'inviter personne quand il venait dîner. Elle aimait avoir du monde autour d'elle, surtout depuis la mort de mon frère, sans doute parce qu'elle cherchait à s'étourdir pour faire taire le chagrin inconsolable qui pleurait dans son cœur, mais plus qu'à ses propres satisfactions, elle tenait à mon bonheur; elle aurait fait ce que je souhaitais si j'avais su le lui demander.

J'aurais dû aussi lui raconter tout ce que je savais de l'enfance et de la jeunesse de Jean-Pierre dans le village du Puy-de-Dôme où ses parents avaient vécu jusqu'à ces toutes dernières années: sa vie simple, un peu dure même, à la campagne, et, dès qu'il en avait eu l'âge, dans le collège de la ville la plus proche où il était interne: peu de distractions, en tout cas, aucune de celles qui étaient courantes parmi nous; les vacances se prenaient au village, pas de voyages jamais, pas de séjours à la mer ou à la montagne; de très rares sorties, à part quelques réunions entre camarades. Tout cela je ne l'ignorais pas mais, retenue par un étrange sentiment, je n'en parlais jamais.

Un soir, maman lui demanda:

— Comment occupez-vous vos loisirs? Ni bains de mer, ni sports d'hiver, ni théâtre, ni danse, ni bridge... que faisiez-vous?

— Lorsque j'avais le temps, je peignais, dit-il. J'allais dans la campagne avec ma boîte de couleurs et mon chevalet ou, à la maison, je faisais des natures mortes.

Aussitôt, je demandai:

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé Jean-Pierre?

— Parce que mes essais sont sans valeur; je ne les ai pas suffisamment poursuivis bien que j'aie, à une certaine époque, travaillé avec beaucoup d'ardeur.

— Je voudrais voir!

Il apporta, quelques jours plus tard, deux toiles abstraites qui m'étonnèrent bien un peu. Je n'avais à cette époque aucune connaissance en peinture mais ces toiles étaient des oeuvres de Jean-Pierre et c'était suffisant

pour qu'elles me plaisent. J'étais en train de lui dire que je les aimais lorsque mes parents qui, eux, avaient une sérieuse formation artistique, s'approchèrent. Ils prirent chacun un tableau et, l'éloignant de toute la longueur de leurs bras, ils le regardèrent attentivement.

Un haussement d'épaules presque imperceptible de mon père, un petit sourire un peu moqueur de maman, un regard amusé qui alla de l'un à l'autre, je vis tout cela et Jean-Pierre aussi.

Papa s'obligea à dire :

— C'est très intéressant.

Jean-Pierre alla porter ses deux toiles dans l'entrée ; je remarquai qu'il était un peu rouge et que ses gestes avaient une brusquerie inhabituelle :

Quand il fut parti, maman me dit :

— Ce sont des croûtes sans aucun intérêt ; elles n'ont pas la valeur des toiles qu'il a gâchées.

Papa intervint :

— C'est vrai qu'elles sont mauvaises ! Je ne suis pas systématiquement hostile à la peinture moderne, mais lui, il exagère ! Tâche de le faire renoncer à l'idée de peindre ; en tout cas, qu'il ne montre pas ses œuvres ; dans son village, on le prendrait peut-être pour un artiste ; dans notre monde, il se rendrait ridicule.

Jamais plus Jean-Pierre ne parla de peinture.

La date de notre mariage approchait et la question de notre habitation n'avait pas encore été sérieusement étudiée. Jean-Pierre avait une chambre chez un vieux ménage, pas loin de l'usine où il travaillait et qui pouvait tout juste convenir pour un jeune homme. Mes parents étaient propriétaires de la maison où nous vivions et qui se trouvait sur un des boulevards extérieurs de la ville. Elle avait appartenu à mes grands-parents paternels et mon père y était né. C'était une vieille maison de trois étages avec de grandes pièces hautes de plafond et qui n'était pas très pratique. Maman ne l'aimait pas et ne l'appelait que « cette grande baraque ». Que de fois, je l'ai entendu dire : « Elle est d'un entretien éreintant » ou « elle est impossible à chauffer convenablement » ou « elle est froide en hiver et chaude en été ». Papa faisait la sourde oreille ; à aucun prix, il ne voulait vendre cette demeure qui était, disait-il, un bien de famille.

Notre maison était beaucoup trop grande pour nous et nous n'utilisions pas le second étage où il y avait quatre pièces que je n'ai jamais connues que vides et fermées.

Un jour, au cours d'un dîner, maman s'adressant à mon père proposa :

— Si nous organisions un appartement pour Christine, là-haut ?

Papa, hésitant, me regarda :

— Qu'en penses-tu, ma petite fille ?

Mais maman qui semblait nerveuse, intervint :

— Christine ne peut rien en penser pour la bonne raison que je ne lui en ai pas encore parlé ; moi, je trouve que ce ne serait pas mal du tout puisqu'il s'agit d'installer une cuisine et une salle de bains ; elle sera complètement chez elle. J'ai regardé ; c'est facile à réaliser... et c'est la première fois que je trouve un avantage à cette maison !

— Des avantages, elle en a beaucoup ! répliqua papa, quand ce ne serait que la situation et le jardin...

La vieille querelle qui les opposait depuis vingt ans surgit à nouveau ; généralement, j'admirais qu'ils puissent encore rappeler des arguments qui avaient été présentés tant de mois ; mais ce jour-là, j'avais mieux à faire ; il fallait que je réfléchisse à ce qui m'était proposé et qui, en vérité, ne me plaisait pas beaucoup.



la rose... dans toute sa vérité

RED ROSES

de YARDLEY

Tout l'arôme exquis de la rose resplendissante se trouve dans Red Roses, de Yardley. Le plus nouveau et le plus authentique parfum de rose s'épanouit dans ce délicat bouquet de sels de bain... de doux sachets... de poudre de talc et de poudre de bain... d'eau de Cologne Red Roses à la stimulante fraîcheur.



— Je ferai ce que vous voudrez, dit mon père, mais la première chose est que Christine en parle à son fiancé.

Maman eut un petit rire moqueur :

— Je trouverais amer qu'il refuse, dit-elle. Si j'en juge par l'appartement où sa mère nous a reçus à Paris dernièrement, il n'a pas de raison pour faire le difficile !

— Laissez-moi, ma Christine, me dit Jean-Pierre lorsque je lui en parlai, la satisfaction d'installer avec vous notre nid. Nous n'avons pas besoin de quelque chose de bien grand. Je travaille beaucoup et je crois que je suis sur la bonne voie. Si je mets au point le pro-

jeté que je cherche, ma situation augmentera tout de suite beaucoup.

Mais à M..., comme partout ailleurs, on ne trouvait rien à louer ; il fallait acheter et c'était difficile que je demande à mes parents de nous aider si nous refusions l'offre somme toute généreuse qu'ils nous faisaient. Je l'expliquai à Jean-Pierre ; il m'écouta en silence et tout de suite, il s'attrista.

— Il me faut encore quatre ou cinq mois...

Je n'ignorais pas qu'il travaillait avec un acharnement farouche mais, à la vérité, je ne lui en savais pas gré. J'ai été très injuste pour lui à cette

époque où je trouvais qu'il manquait un peu de souplesse et poussait trop loin le souci de sa dignité. Un jour où j'étais nerveuse parce que j'étais en butte à des reproches continuels de maman, je lui dis :

— Vous penseriez un peu moins à votre amour-propre si vous m'aimiez davantage...

Il saisit mes poignets et, me tutoyant pour la première fois, il me dit d'une voix qui sifflait :

— Ne me parle plus ainsi si tu ne veux pas me décourager pour toujours. Tu ne comprends pas à quel point je t'aime pour...

UN AIR DE CONFIANCE



KOTEX et KIMLON sont des marques déposées de Kimberly-Clark Canada Ltd.

Avez-vous découvert la nouvelle protection Kotex?

Vos activités de la vie moderne exigent la nouvelle protection ultramoderne des serviettes Kotex. Ces nouvelles serviettes à centre Kimlon protègent mieux et plus longtemps... tout en étant plus douces aussi; parce que le centre Kimlon augmente l'absorptivité. Adoptez bientôt cette nouvelle Kotex et ressentez cet air de confiance qui rend la vie si agréable.



Nouvelles serviettes Kotex — le choix de la plupart des femmes

Ses traits brusquement crispés avouèrent bien des choses qu'il n'exprima pas mais que je compris vaguement et qui m'effrayèrent. Je m'appuyai contre lui, l'obligeai à refermer sur moi ses deux grands bras et, le tutoyant à mon tour, je lui dis :

— Pardonne-moi, mon Jean-Pierre... A peu de temps de là, il me demanda :

— Peux-tu me réserver ton après-midi de samedi prochain ? Je voudrais que nous sortions ensemble.

L'usine avait récemment mis à sa disposition une 2 cv et il était autorisé à s'en servir les jours où il ne l'utilisait pas pour les besoins de son service

Il vint me chercher vers deux heures et demie; je montai à côté de lui et ne lui demandai même pas où nous allions parce que j'aimais cette impression de me laisser emmener par lui où bon lui semblerait.

Il conduisait tout doucement, en tenant son volant d'une seule main; de l'autre, il serrait la mienne. Je regardai son beau profil aux traits nets, au menton volontaire et je me dis qu'il n'était certainement pas fait pour accepter une tutelle, quelle affectueuse qu'elle fût.

Il prit la direction de l'usine; mais au lieu de continuer tout droit par la

grand-route, il tourna à gauche, dans un chemin que je ne connaissais pas et qui s'en allait vers la campagne. Deux kilomètres environ furent parcourus, puis il ralentit et s'arrêta devant une maison basse, une maison paysanne aux persiennes c'oses.

Je l'interrogeai du regard mais il se contenta de sourire.

— Descends, pria-t-il.

De sa poche, il sortit une grande clef.

— C'est celle de la maison; je vais te la faire visiter. Tu me diras ce que tu en penses.

Ce que j'en pensais?... Que c'était

charmant: une grande pièce au sol carrelé, aux murs peints d'un jaune clair très pâle et très lumineux, un plafond assez bas aux poutres apparentes.

Il y avait aussi un « coin salle à manger », avec une table rectangulaire très étroite et quatre chaises de paille. Il y avait enfin un adorable « coin travail et lecture » avec des étagères supportant des livres et une table bureau de forme cintrée et singulièrement encastrée dans l'angle de la pièce que son encombrement était réduit au minimum.

Tout cela avait été réalisé avec des moyens très simples et sans doute le minimum de frais; mais l'ensemble, extraordinairement plaisant et harmonieux, surprenait dans cette maison rustique. Séduite, je ne savais que répéter :

— Que c'est joli, que c'est charmant ! A qui est-ce ?

— Attends d'avoir tout vu, me dit Jean-Pierre.

Il me fit passer dans la chambre aux murs rosés; le dessus de divan et les rideaux étaient en percale à fleurs, si en harmonie avec la tonalité générale que j'en demeurai ravie. Il y avait aussi une salle de bains toute petite et une minuscule cuisine.

— Ce n'est qu'une maison de vigneron et du genre le plus simple qui soit, me dit Jean-Pierre, mais vois ce qu'un artiste qui a beaucoup de goût et peu d'argent en a fait.

— Un artiste?... quel artiste, Jean-Pierre ?

— Régis Dartois.

— Qui est-ce ?

— Un peintre de la jeune école qui a beaucoup de talent et qui est mon ami.

— Tu ne m'as jamais parlé de lui; pourquoi ?

Il parut contrarié.

— C'est vrai que je ne t'ai jamais cité son nom... Tu sais, pour moi, l'art maintenant...

Il passa sa main sur son front comme pour chasser une pensée importune ou effacer une ride que j'avais apprise à connaître parce qu'elle se formait toujours entre ses sourcils quand il était soucieux; mais il ne pouvait pas ignorer la curiosité que mon regard restait certainement.

— Régis est un camarade d'enfance et de jeunesse, m'expliqua-t-il; il est du même pays que moi. Nous nous sommes retrouvés à Paris quand j'ai fait mes études de chimie et ici dernièrement, tout à fait par hasard. Il a aménagé cette maison il y a quelques mois quand il s'est emballé pour cette région, pour sa lumière surtout.

— Et où est-il ? demanda-t-il.

— En Italie, l'heureux garçon ! Avant de partir, la semaine dernière, il m'a apporté sa clef; la maison est à ma disposition...

Il parlait avec animation et avait l'air joyeux avec un peu d'hésitation dans le fond de ses yeux clairs. Je sentis que j'allais au-devant de ce qu'il souhaitait en demandant :

— Alors, nous pouvons habiter ici quand nous serons mariés ?

— Cela ne dépend que de toi, me dit-il.

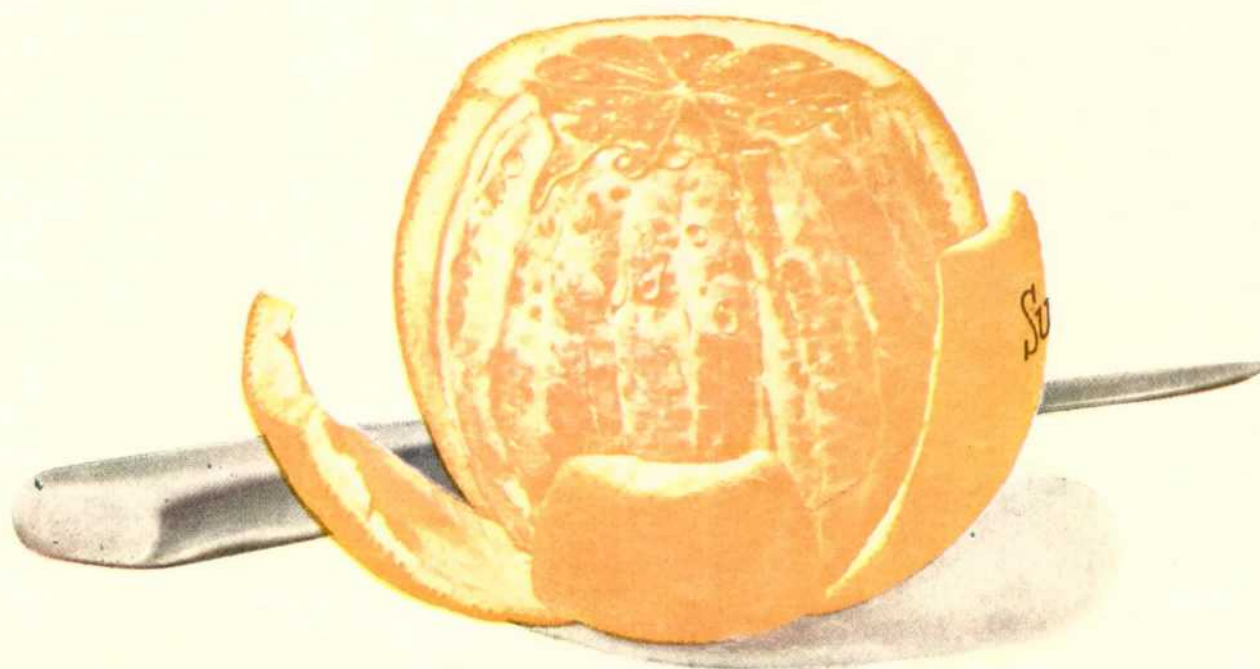
Maman fut navrée lorsque je lui montrai la petite maison où nous avions décidé de vivre. Si elle s'était fâchée, j'aurais défendu notre choix; mais son air navré me fut extrêmement pénible.

— J'aurais tout de même voulu te voir mieux installée, me dit-elle seulement.

Par contre, pour Jean-Pierre, ce fut certainement une joie que j'accepte sans la moindre hésitation et même avec enthousiasme l'offre qu'il me faisait.

[Lire la suite page 38]

La chair de l'orange est la principale source
de plusieurs de ses principes nutritifs, notamment
les importants bioflavonoïdes et protopectines.



Le tamisage du jus d'orange congelé élimine en
grande partie ces principes! C'est pourquoi votre
famille a besoin d'oranges fraîches Sunkist!

Servez-les entières, si
délicieuses. Ou extrayez-en
le jus en conservant
les solides si nutritifs!



Oranges Sunkist
de Californie et d'Arizona



Avec
un
autre
shampooing
populaire

Avec le nouveau
shampooing
Woodbury
"protège-
bouclettes"

Photo non retouchée de Lois Gunas, Red Bank, N.-J.

le shampooing Woodbury protège vos bouclettes

Garde vos cheveux en place plus longtemps! La jolie Lois Gunas vous le démontre. Le côté gauche de sa chevelure est flou et rebelle. Le côté droit est souple, bouclé, se place facilement.

Des laboratoires de renom ont fait, avec des marques connues, des essais rigoureux sur la chevelure d'une centaine de femmes. Ils ont prouvé que Woodbury, grâce à son ingrédient spécial, protège vos bouclettes et votre mise en pli. Vos cheveux seront propres et brillants... jamais ternes ou secs.

Le shampooing Woodbury coûte moins cher que toute autre marque. Achetez-en dans la nouvelle bouteille économique de 69¢ ou dans la bouteille ordinaire à 49¢. Si Woodbury n'est pas le meilleur shampooing que vous ayez jamais employé nous vous rembourserons le prix d'achat.



2360F

→ [Suite de la page 36]

Notre mariage fut célébré au mois de juin, par un matin merveilleusement ensoleillé; jamais, mariée plus bouleversée de bonheur ne marcha vers l'autel. Ah! la belle, la magnifique journée et que je fus heureuse dans les semaines qui suivirent! Jean-Pierre m'entourait de soins tendres et d'adorables prévenances; plus je le connaissais, plus je l'aimais et m'émerveillais de notre accord. Elles étaient bien vaines, les craintes de maman qui redoutait que les formations trop différentes créent entre nous des motifs d'incompréhension et de mésentente!

L'été se passa ainsi, éblouissant pour moi qui vivais dans un rêve heureux. Depuis notre mariage, Jean-Pierre travaillait moins; il partait le matin vers huit heures et demie, revenait peu après midi, restait deux heures avec moi et il était rarement plus de sept heures le soir lorsque trois petits coups de klaxon m'annonçaient qu'il s'engageait dans le chemin de traverse menant à notre maison. Travailleur et scrupuleux comme il l'était, il avait un certain regret de ce qu'il considérait comme un manque d'assiduité de sa part et je crois que c'est autant pour s'excuser à ses propres yeux que pour me faire plaisir qu'il me disait parfois:

— Les heures que je passe loin de toi me paraissent longues; j'ai hâte de te retrouver; je pense à toi... je néglige mon travail.

Je riais, je l'embrassais et je m'écriais:

— Pourvu que tu ne me négliges pas, moi, c'est tout ce que je te demande!

Amoureuse et puérile, je m'ingéniais à le retenir près de moi le plus longtemps possible et j'étais ravie lorsqu'après avoir regardé sa montre, il s'exclamait:

— Horreur! Tu m'as encore mis en retard!

Peu à peu, de façon à peine sensible d'abord, puis de plus en plus nettement, il retourna aux préoccupations sérieuses qui correspondaient à son caractère. Je m'en inquiétais parfois mais lorsque je lui en parlais, il avait une façon si touchante de me répondre:

— C'est pour toi, chérie, que je veux me faire une place au soleil... que je me reprochais mes craintes et ne l'en aimais que davantage de savoir être à la fois si énergique, si courageux et si tendre.

L'automne vint de bonne heure cette année-là; déjà, à la fin de septembre, il y eut des journées presque froides et brumeuses. J'ai gardé le souvenir d'un après-midi où, vers quatre heures, une pluie fine et serrée se mit à tomber; dans le ciel, des nuages gris poussés par le vent flottaient très bas; je regardai par la fenêtre le bout du jardin, le parterre de dahlias, le puits avec son bras de fer forgé sur lequel les feuilles rouges de la vigne-vierge se faisaient rares. Tout ce coin qui était ravissant sous le soleil me sembla triste et pauvre. Je m'aperçus que j'avais froid et je pensai à Jean-Pierre qui aimait les flambées de bois. J'avais des pommes de pin et quelques bûches mais la cheminée tirait mal, en refoulant la fumée, il fallut que j'ouvre la fenêtre pour la chasser; la nuit qui tombait, le vent et la pluie entrèrent dans la maison.

Quand Jean-Pierre revint, il me trouva me débattant avec mon feu qui ne prenait pas. J'avais les yeux rouges; la fumée y était pour beaucoup mais j'avais aussi pleuré d'énervement; je n'étais pas habituée à me heurter seule à l'hostilité des choses; non seulement je n'étais pas arrivée à chauffer ma maison, mais je n'avais pu préparer qu'un diner piteux; pendant que j'étais occupée à souffler sur les bûches qui charbonnaient, le chat avait

dévoré la viande que j'avais eu l'imprudence de laisser sur la table et je m'en étais aperçue trop tard pour pouvoir aller en chercher d'autre.

— Tu vas bien mal dîner, mon pauvre chéri, dis-je.

Son regard bleu sourit.

— Qu'importe, ma Christine, puisque je dînerai en face de toi.

Le lendemain, il m'apporta un gros radiateur électrique qu'il avait certainement payé très cher.

Lorsque je vis à quelle allure le compteur tournait, je me dis qu'il fallait absolument que j'arrive à faire du feu. Quand j'étais enfant, j'allais souvent dans une ferme voisine de la maison d'une tante de mon père; je me rappelai que la fermière, la charmante et joyeuse Léonie, ne manquait jamais de m'expliquer que son poêle ne tirait pas quand, à l'entrée de l'hiver, elle l'allumait pour la première fois, parce que les oiseaux avaient fait leur nid dans la cheminée. Je fis comme elle, je brûlai beaucoup de papier, beaucoup de brindilles et je fus récompensée de mes efforts par une magnifique flambée qui réjouit Jean-Pierre lorsqu'il rentra.

Il ajouta deux grosses bûches qui s'enflamèrent très vite; après dîner, assis l'un à côté de l'autre devant le foyer, nous restâmes longtemps à regarder les flammes qui montaient et se tordaient en sifflant. Jean-Pierre passa son bras autour de ma taille et m'attira à lui. J'appuyai ma tête sur son épaule; il se pencha vers moi et il m'embrassa. J'étais merveilleusement heureuse; le vaste monde avait cessé d'exister, il n'y avait plus que la petite maison tiède qui nous gardait, le feu qui dansait et Jean-Pierre qui, entre deux baisers, me disait sa tendresse et son amour.

De même que l'automne qui avait été précoce, l'hiver s'annonça de bonne heure. Dès la fin de novembre, il neigea; la fille des voisins qui m'apportait chaque matin de bonne heure le pain et le lait alla habiter en ville chez sa soeur aînée. Ce fut une petite complication de plus pour moi, insignifiante en vérité, mais qui marqua cependant parce qu'elle s'ajoutait à une série de difficultés de détail que maman observait en me répétant qu'il serait peut-être temps que je comprenne que l'amour s'épanouit aussi bien et mieux encore, dans une maison confortable que dans une chaumière.

A cette époque, mon amie Suzy Guérin se fiança avec un de nos camarades, Henri Carrel. C'était à la fois un mariage d'amour et de raison dont maman ne pouvait me parler sans me dire qu'elle comprenait la joie des parents de Suzy et elle ajoutait:

— Je m'interdis de les envier quoi que...

La phrase restait en suspens, plus lourde de sens peut-être que si elle avait été achevée.

Il y eut bien entendu nombre de réunions chez les Guérin; ce n'était pas très facile pour moi d'y aller, non pas que notre maison fût loin: trois kilomètres du centre de la ville; mais le chemin, avec la pluie et la neige, était dans un état épouvantable; je partais avec de gros souliers et, en passant chez mes parents, je les échangeais contre de fines chaussures. Maman me regardait faire avec un petit sourire à la fois narquois et triste qui m'était très désagréable.

— Ton petit chimiste de mari ne peut-il pas aller te chercher avec sa voiture? me demanda-t-elle un jour. Je connais des hommes dont le temps est plus précieux que le sien et qui savent cependant, quand c'est nécessaire, perdre une demi-heure pour leur femme.

Lorsqu'elle me faisait des réflexions de ce genre, je pensais à mon père que j'avais toujours connu si extraordinairement

rement soucieux de lui éviter de la fatigue; mais sa position était acquise dès ses débuts puisqu'à vingt-deux ans, il avait commencé à travailler aux côtés de grand-père; sa situation, Jean-Pierre devait la créer seul.

Malheureusement, une réflexion qui ne m'était pas destinée me fit beaucoup de mal. Maman et Mme Guérin étaient réunies et, par une porte restée entrouverte, j'entendis maman se plaindre de la vie que mon mari me faisait mener. « Il ne se rend pas compte, dit-elle, il n'a jamais vu autour de lui, dans sa famille, que des femmes qu'on ne ménage guère, qui travaillent et peinent même parfois. Sa mère... »

Je n'entendis pas la suite, je ne voulus pas l'entendre; je m'éloignai en me disant: « elles ne peuvent se rendre compte que Jean-Pierre est un être exceptionnel ni réaliser à quel point il est gentil et tendre avec moi »; mais sur le pur cristal de mon bonheur, une marque demeura. Quelques jours plus tard, je me surpris à penser: « Décidément, Jean-Pierre ne voit pas qu'il faut que je l'adore pour accepter de vivre comme je vis. » Si j'avais été moins jeune, j'aurais été triste d'en être si brusquement arrivée à me formuler de pareilles réflexions, mais j'étais bien trop inexpérimentée pour comprendre que je ne devais jamais toucher que très précautionneusement à ce qui risquait de moindrement ternir la profonde harmonie intérieure qui était nécessaire à notre bonheur.

Quand, après de très courtes fiançailles, Suzy se maria, des comparaisons que j'eus le grand tort de faire augmentèrent ce qui n'était encore qu'une regrettable tendance. Henri, le mari de Suzy, était le fils unique d'André Carrel, le propriétaire du plus important magasin de nouveautés de notre ville. On trouvait de tout ou à peu près dans le magasin Carrel; c'était quelque chose comme le Printemps ou le Bon Marché, en infiniment plus petit, bien entendu, avec, au sous-sol, un rayon d'alimentation extrêmement bien assorti, qui drainait la clientèle. M. Carrel avait toujours mené son affaire seul; Henri venait de terminer ses études de Droit et s'il était devenu le fondé de pouvoirs de son père, c'était moins pour l'aider que pour se mettre au courant et se préparer au rôle qui serait le sien dans l'avenir, un avenir apparemment lointain puisque M. Carrel n'avait pas cinquante ans et jouissait d'une excellente santé. L'horaire de travail d'Henri était des plus élastique pour la grande joie de Suzy, bien entendu. Mon pauvre Jean-Pierre, au contraire, travaillait plus que quiconque à l'usine. Lorsque je m'en plaignais, il disait:

— Je ne peux pas, ma Christine, rester toute ma vie à un poste subalterne; il faut que je me rende sinon indispensable — nul ne l'est jamais — du moins très utile. Je veux que mon directeur me remarque! Avant notre mariage, je me suis juré que tu serais fière de moi...

Energée par une longue attente — il était rentré exceptionnellement tard, ce soir-là — j'eus le tort de lui répondre:

— Avant d'être fière, je voudrais être heureuse!

— Ne l'es-tu pas? me demanda-t-il, les traits brusquement creusés.

Navrée du mal que je lui avais fait, je désirai pourtant profiter de cette circonstance pour lui expliquer ce qui me devenait de semaine en semaine plus pesant:

— Tu me laisses trop seule, Jean-Pierre, comprends-le, je t'en supplie.

Il m'embrasa avec une douceur si pénétrante que des larmes montèrent à mes yeux et il me dit tristement:

— Ma pauvre petite chérie que je voudrais tant gâter... Je ne sais comment faire, je te jure. Si je ne travaille

pas énormément, je ne serai jamais qu'un petit chimiste et tu te rends compte de ce que cela signifierait d'af-freux pour moi.

Je me tus et le rassurai de mon mieux, mais j'avais le coeur serré. Savait-il que, lorsque maman était mal disposée à son égard, elle ne me parlait de lui qu'en l'appelant: « ton petit chimiste de mari... »

Trois ou quatre mois plus tard, je m'aperçus avec joie que j'allais avoir un bébé, mais des malaises constants m'obligèrent à rester couchée ou tout au moins étendue une grande partie du temps. Un après-midi où je somnolais, je fus surprise d'entendre une auto s'arrêter devant la porte et plus surprise encore de voir papa en descendre.

— Je viens prendre de tes nouvelles, me dit-il; ta mère se fait à ton sujet un souci terrible!

— Elle a tort, je ne suis pas la première femme qui se trouve dans cette situation...

Il se mit à rire et moi aussi, non pas qu'il y eût matière à rire, mais nous étions contents l'un et l'autre de nous retrouver seuls ensemble, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps.

Il me désigna sur la table un paquet qu'il avait posé en entrant et que je n'avais pas remarqué.

— J'ai apporté des gâteaux, ceux que tu préfères; tu devrais nous faire du thé.

Quand je revins avec mon gâteau, il me dit avec un peu d'hésitation, ce qui était bien rare chez lui:

— J'ai à te parler, Christine. Tu sais que j'ai beaucoup aimé ton mari, j'ai confiance en lui, il m'a plu dès que je l'ai connu. Je l'approuve de vouloir être indépendant; mais laisse-moi te dire qu'il va à l'extrême; il faut que tu le persuades qu'on peut, dans certains cas, accepter sans déchoir. Vous ne devez pas vous obstiner à vivre ici; tu es trop seule, ta santé en souffrira et, quand vous aurez votre bébé, si tu n'es pas vaillante, c'est tout votre bonheur qui sera compromis. J'ai décidé d'acheter une maison et je te la donnerai. Veux-tu venir la voir avec moi?

C'était au centre de la ville, dans une rue très calme, une belle demeure cossue et confortable.

— Elle est assez grande pour que vous y éleviez une demi-douzaine d'enfants, me dit papa qui avait retrouvé son bon sourire des moments où il était heureux; c'est un avantage appréciable. Te plaît-elle?

Certes, elle me plaisait; les pièces étaient spacieuses, très claires, la distribution excellente mais l'entretien et le chauffage seraient coûteux et je le fis remarquer.

— Certes, répondit-il, mais ton vieux papa est là. Pourquoi avoir tant travaillé toute ma vie si ce n'est pour mes enfants? Nous n'avons que toi, Christine...

La vieille blessure laissée dans son coeur par la mort de mon frère saigna et ses yeux gris reflétèrent sa peine. Je m'en aperçus et je pensai que nous étions probablement cruels à son égard en refusant la main qu'il nous tendait. Ce fut lui qui me proposa:

— Veux-tu que je parle à ton mari? Il le vit le lendemain et le convainquit. J'en fus très heureuse et ne compris pas que Jean-Pierre avait cédé à des arguments sentimentaux, à ceux que papa avait employés avec moi et qui ne pouvaient manquer de frapper un esprit généreux comme le sien. Ce fut le désir de ménager l'homme excellent qu'était papa et la crainte qu'il ait raison de redouter pour moi, avec la venue du bébé, une vie moins dorlotée que celle que j'avais toujours connue,

Le luxe d'une cabine à douche... la FIAT 'Cadet' qui va dans un coin

Quelques pieds carrés lui suffisent

ENFIN, vous pouvez avoir une cabine à douche additionnelle au foyer... pour bien moins cher que vous ne l'auriez jamais cru possible. Les cabines à douches FIAT ajoutent une nouvelle note de beauté et de commodité. Modernes, faciles à installer, elles n'exigent aucune peinture. Murs en acier épais, galvanisé et bondérisé, puis fini en blanc ou en couleurs, à votre choix.

Votre plombier, architecte ou constructeur peut vous fournir de plus amples renseignements sur ce surcroît de commodité dans votre maison actuelle ou future: une cabine à douche FIAT de votre choix. Ou bien, écrivez-nous en demandant du matériel descriptif illustré.

Postez ce coupon aujourd'hui!

Fabrication Canadienne

FIAT

LES CABINES À DOUCHES QUI S'IMPOSENT

PORCELAIN AND METAL PRODUCTS LIMITED
Orillia, Ontario

Veillez m'envoyer votre brochure illustrée donnant tous les renseignements sur les douches FIAT pour le foyer:

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov _____



Gratuits Aux nouveaux membres du Cercle du Livre Romanesque

LES DEUX DERNIERS Romans d'Amour

Claude Jaunière DE MAGALI

"MA BELLE AVENTUREUSE"

"L'ABSENTE"

Aventurière? Non. Eana est seulement une audacieuse qui brave d'innombrables dangers pour découvrir la vérité et l'Amour.

Que le bonheur est fragile! Une imprudence de Catherine, et Bob désespéré ne veut plus la connaître. Ils s'aiment pourtant passionnément, mais ils se sont fait tant de mal.

Pour recevoir gratuitement ces 2 volumes, devenez membre du Cercle du Livre Romanesque et achetez notre roman d'amour du mois, "PARMI TANT D'AMOUREUX" de Jean Miroir—Laurence, hôtesse dans un grand hôtel, est prise pour une vedette de cinéma mystérieusement disparue. Un roman charmant et gai.

Comment devenir membre du Cercle du Livre Romanesque

N'envoyez pas d'argent. Vous paierez \$1.00 seulement dans les dix jours de la réception de votre livre. Chacun de nos livres du mois est un ROMAN D'AMOUR entièrement nouveau, jamais encore publié, qui est une exclusivité mondiale du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. Dans les mois à venir, vous recevrez avant qu'ils paraissent en France, les nouveaux romans d'amour de DELLY, MAGALI, CLAUDE JAUNIÈRE, ALIX ANDRÉ, etc. Chaque livre seulement \$1.00 pour les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. (Ces livres se vendent beaucoup plus cher en librairie). Les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE ne s'engagent qu'à acheter 4 livres par an.

LE CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE LTÉE
40, rue Molière—Montréal 10—CR. 4-9378

RP-28

Veillez m'inscrire au Cercle du Livre Romanesque et m'envoyer ma prime gratuite, "MA BELLE AVENTUREUSE" et "L'ABSENTE", ainsi que votre roman d'amour du mois "PARMI TANT D'AMOUREUX" de Jean Miroir. Vous m'enverrez l'annonce de vos romans d'amour du mois et je m'engage à en acheter au moins quatre par an, aussi longtemps que je resterai membre du Cercle du Livre Romanesque. Il est bien entendu que je peux quitter le Cercle du Livre Romanesque quand je veux, après avoir acheté quatre livres.

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE..... Age, si moins de 21 ans.....
 Veuillez trouver ci-joint \$1.00 en paiement de PARMY TANT D'AMOUREUX.
 Veuillez me facturer, je vous enverrai \$1.00 dès réception de mes livres.



préférée
par des
millions
de jeunes
femmes
modernes,
gaies et
alertes!

- car il ne révèle jamais leur secret!
- car on ne se rend jamais compte de sa présence!
- car il n'y a jamais d'odeur ni de problème pour s'en débarrasser!
- car c'est le moyen le plus raffiné — le moyen moderne!

Protection hygiénique interne Tampax, en degrés d'absorption Régulier, Super, Junior, partout où l'on vend des produits pharmaceutiques. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.

qui firent céder Jean-Pierre; mais ce que son cœur admit, sa raison refusa de l'approuver. Il en souffrit beaucoup et j'ai le regret de l'avoir compris trop tard, de n'avoir jamais eu à l'époque le mot qui lui aurait montré que je ressentais sa déception et lui était reconnaissante de l'oublier pour moi.

La charmante maison de Régis Darto fut donc abandonnée et ce fut pénible pour lui qui s'y était beaucoup attaché. Pour la première fois, je l'entendis se plaindre de sa pauvreté.

— Si j'avais un peu d'argent, je demanderais à Régis de me la céder, me dit-il.

Ce fut lui qui ferma les volets de bois des cinq fenêtres. Avant de tirer la porte sur nous, il fixa longuement la salle demi-obscur; je suivis la direction de son regard et vis qu'il se posait sur la cheminée, sur les deux fauteuils où nous avions passé tant de soirées, sur cet ensemble simple et charmant qui avait été le cadre de notre vie de jeunes mariés. Il appuya ses deux mains sur mes épaules et me dit :

— Tu te rends compte, ma Christine, de tous les souvenirs que nous avons ici ?

Il était très ému et j'eus pour lui un grand élan de tendresse.

— Je t'aime tant, mon chéri, lui dis-je. Le sais-tu ?

— Je le sais mais j'ai besoin que tu me le répètes souvent. Si j'en doutais un jour, je serais désespéré.

Son expression trop concentrée me fut pénible; je passai mon bras sous le sien et l'entraînai doucement vers l'extérieur. Il me laissa donner un double tour à la serrure et mettre la grande clef dans mon sac. Pendant tout le trajet, il resta muet et préoccupé. J'avais un immense désir de le délivrer du tourment qui pesait sur lui et de lui rendre la vie légère...

* * *

Le lendemain, je fus frappée de l'expression fatiguée et triste qu'il avait en rentrant de l'usine.

— Qu'as-tu ? lui demandai-je. Tu reviens bien tard. Que se passe-t-il ?

— Rien, absolument rien, et c'est ce qui est affreux ! Je piétine.

— Je suis sûre que non ! Tes recherches...

— Mes recherches aboutiront un jour, mais quand ? Or, plus que jamais, je veux progresser.

J'eus un grand élan vers lui qui était si travailleur et si courageux et je lui dis :

— Je voudrais pouvoir t'aider !

Il m'attira à lui et m'embrassa tendrement.

— Mais, tu m'aides ! Tu m'aides quand tu as l'air heureux, quand tu me souris, quand tu as une mine rose et des yeux brillants. Tu m'aides comme personne n'aurait pu m'aider. Si je réussis un jour, ce sera grâce à toi...

A peu de temps de là, la naissance de notre petite Anne et l'immense joie qu'elle m'apporta reléguèrent au second plan les préoccupations que Jean-Pierre me causait. Lorsque je fus remise, je trouvai à la vie un plaisir tout neuf. En vérité, j'étais heureuse plus que je ne voulais le reconnaître, d'avoir une jolie maison bien meublée et confortable que j'étais fière de montrer à mes amis. J'étais heureuse aussi d'avoir retrouvé ma silhouette et de mettre les robes élégantes et chic que mes parents m'avaient offertes pour « fêter l'arrivée de petite Anne », disaient-ils.

Bien habillée, bien installée, je souhaitai renouer avec mes relations d'autrefois que je négligeais depuis mon mariage. J'en parlai à Jean-Pierre qui ne fit aucune objection mais sa bonne volonté ne me trompa pas longtemps; ces réunions, où moi je m'amusais beaucoup, ne lui apportaient pas de

plaisir et, souvent, elles l'ennuyaient.

En vérité, il était beaucoup trop sérieux pour trouver de l'intérêt aux conversations qui étaient celles de mes amies et la mienne. Nous avions, eux et moi, dans la vie courante, les mêmes habitudes, les mêmes goûts. Nous avions en commun un vieux fonds d'histoires de toujours drôles et plaisanteries de toujours drôles que nous faisions rire depuis longtemps. Jean-Pierre ne pouvait pas s'en divertir et je m'aperçus avec ennui qu'il faisait figure d'étranger parmi nous.

Ce fut encore pire lorsqu'on nous invita à notre tour. A la maison, il avait une certaine aisance; il la perdait complètement dans les maisons où nous étions conviés; timide et gauche, il restait à l'écart, l'air absent et malheureux.

Je me rappelle certaines semaines où nous sortions jusqu'à trois fois le soir; c'était beaucoup trop pour lui qui travaillait tant mais il ne me l'avait pas fait remarquer et je n'y avais pas pensé. Il patienta pendant quelque temps, sans doute parce qu'il espérait que ma frénésie de plaisir se calmerait et, voyant qu'il n'en était rien, il finit par me le dire doucement :

— Je crois que nous devons espacer un peu nos réceptions et nos sorties. Je dois commencer de nouveaux essais; ils me prendront beaucoup de temps...

J'avais malheureusement pris goût à la vie agréable et facile que nous menions depuis quelque temps et je ne voulais pas rester confinée chez moi.

— Ils te prendront du temps dans la journée, mais pas en soirée, je suppose.

— Si, en soirée aussi. Depuis quelques temps, je consacre à mes recherches tout le temps que je peux distraire à mon travail courant. C'est uniquement à cause d'elles que je pars de bonne heure le matin, ne reviens pas à midi et rentre tard pour dîner; je vois que, malheureusement, c'est encore insuffisant pour ce que j'ai décidé d'entreprendre.

Il vit que je n'étais pas contente et ajouta :

— Je suis navré de t'imposer ces sacrifices.

Quelques mois plus tôt, j'aurais sauté à son cou; je me serais écriée : « Ce ne sont pas des sacrifices... Les heures d'attente ne me seront pas longues puisque c'est toi que j'attendrai ! Pendant que tu travailleras, mon Jean-Pierre, je penserai à toi et à l'instant où nous nous retrouverons ! »

Hélas ! je n'étais plus capable de cet élan. Depuis que j'avais commencé à voir mes amis, j'avais fait quelques observations qui, à mon insu, s'étaient cristallisées dans mon esprit. A mes relations d'avant mon mariage s'étaient joints quelques nouveaux venus : le mari de Suzy avait introduit des camarades dans notre groupe et le mari d'une autre de mes compagnes avait fait de même. Ces garçons étaient à peu près de l'âge de Jean-Pierre; ils n'étaient pas tous des privilégiés de la fortune mais ils savaient être agréables et pleins d'entrain; ils ne paraissaient pas, comme Jean-Pierre, accablés par la préoccupation constante de leur ascension; sans doute, leur insouciance et leur gaieté qui les rendaient si attrayants venaient de ce qu'ils avaient su se créer des situations où leur activité était simplement rémunérée. Depuis que je connaissais Jean-Pierre, je le voyais travailler dix ou douze heures par jour, parfois plus, sans progrès appréciables; brusquement, j'eus pitié de lui et peur de l'avenir qu'il nous préparait.

Mes parents ne tardèrent pas à s'apercevoir que je passais seule deux ou trois soirées par semaine. Maman

exprima sa surprise en ces termes qui me furent désagréables et, par réaction, je pris aussitôt, et de façon véhémement, la défense de Jean-Pierre; puis, voyant que je la peinais, je me calmai et lui dis d'un ton que je voulais concilier :

— Ce n'est pourtant pas à moi, maman, de lui reprocher d'être ambitieux et de vouloir réussir.

— Réussir, dit-elle, il n'en prend pas le chemin ! A quoi le mènent, veux-tu me dire, son application et ses efforts ? Qu'il prenne conscience des réalités ! L'autre jour, il a raconté à ton père qu'on venait de donner, à l'usine, je ne sais quel poste qu'il espérait à un garçon sans grandes connaissances techniques mais qui a été recommandé au président de la société. Qu'il se fasse des relations, s'il veut avancer !

Je n'étais pas au courant de cette déception de Jean-Pierre et cela m'irrita; je dis à maman qu'elle avait raison mais que la mise en pratique était difficile. Heureuse de m'avoir ébranlée, elle m'expliqua :

— C'est difficile parce que vous vous obstinez à rester à l'écart; ce sera facile quand vous abandonnerez enfin un orgueil touchant sans doute, mais puéril et un peu ridicule maintenant que vous êtes père et mère de famille. Admettez que vous avez besoin d'être aidés et tout ira bien ! A nos dîners du mardi qui ne t'ennuyaient pas quand tu étais jeune fille, nous avons toujours des jeunes intéressantes; vous n'y êtes jamais venus bien que je t'en aie parlé plusieurs fois; ce serait pourtant pour Jean-Pierre le moyen tout indiqué de se faire des amis...

Un peu piteusement, je promis :

— Je lui en parlerai.

Elle consulta son agenda et se mit à rire :

— Malheureusement, ce ne sont pas des industriels mais des artistes que nous avons mardi prochain; en vérité ce sera peut-être plus agréable pour Jean-Pierre; si j'ai bonne mémoire, il a quelques prétentions artistiques et il sera probablement enchanté de connaître une critique aussi fameuse que Julien Soubirou.

— Qui avez-vous encore ? demandai-je.

— Maurice Fabre et Gilles Rouvier, deux jeunes peintres qui commencent à faire parler d'eux; leurs toiles intéressent beaucoup ton père.

D'un air un peu ironique, elle me demanda :

— Crois-tu que, dans ces conditions, ton mari voudra bien nous consacrer sa soirée ?

Je n'eus pas à prier Jean-Pierre; il accepta tout de suite et avec enthousiasme.

Pour la première fois, je le vis prendre part à une conversation générale; il le fit gaiement, avec aisance, brillamment même. J'en fus très heureuse et passablement surprise parce que je ne savais pas qu'il était si au courant d'une quantité de questions touchant l'art en général et la peinture en particulier. Avec chaleur, il parla des tendances de la jeune école et je vis que M. Soubirou l'écoutait avec sympathie.

— Je vous croyais chimiste, observa-t-il.

Papa eut pour moi un regard et un sourire qui signifiait : « Contente du succès de ton mari ?... » et il intervint :

— Jean-Pierre est en effet un chimiste, et même chimiste distingué; il n'a pas le temps de se consacrer à la peinture, mais il l'aime. Quand il était moins occupé, il peignait et il a un certain talent... que j'apprécie mal... Vous savez que la peinture abstraite et moi !...

Julien Soubirou se mit à rire; il avait un rire un peu bruyant, communicatif, plein de vie, plein de joie.

— Vous êtes impardonnable d'en être encore là ! Un connaisseur comme

vous! Ainsi, tout ce que je vous ai expliqué lors de notre dernière rencontre n'a servi à rien... Voyez pourtant comme le goût du public me donne raison contre vous; rappelez-vous notre discussion au sujet de François Delorme.

— J'ai dû vous dire que ce qu'il fait est incompréhensible...

— Incompréhensible pour vous qui ne voulez pas déposer les oeillères qui limitent votre compréhension. Ce ne serait pourtant pas trahir votre admiration pour les grands maîtres du passé que d'étudier, avec le désir de les comprendre, les expressions et les formules nouvelles.

— Vous disiez que François Delorme a du succès?

— Beaucoup, et c'est justice. Il ne tardera pas à avoir son exposition rue La Boétie, croyez-moi; si vous venez à Paris à ce moment, nous irons ensemble. François Delorme, c'est ce que nous appelons une valeur en hausse! Je vous assure que celui qui peut acheter quelques toiles de lui fait une bonne affaire!

— Dommage, me souffla maman, que des choses abracadabrantes comme celles que ton mari nous a montrées pendant vos fiançailles ne soient pas vendables!

Jean-Pierre entendit certainement car il rougit et sembla affreusement malheureux; évidemment, il avait perçu un reproche derrière la moquerie.

Un moment après, je m'aperçus qu'il était en grande conversation avec Julien Soubirou et semblait rayonnant.

En rentrant, il me dit:
— Je suis très reconnaissant à tes parents de cette merveilleuse soirée. Ce Soubirou, quel enthousiasme, quelle flamme il a... C'est un grand bonhomme!

Dans la période qui suivit, Jean-Pierre accepta sans difficulté de m'accompagner à des dîners chez mes parents; puis il m'expliqua qu'il était arrivé à un tournant et que, pendant quelque temps, il devait encore augmenter ses efforts.

Je commençais à être lasse de cette tension continue qui était en lui et qui pesait sur moi comme un perpétuel reproche pour ma gaieté et mon goût de la vie facile et je lui dis durement:

— Des efforts! Toujours des efforts! Ne penses-tu pas qu'il est triste que tu ne profites d'aucune des possibilités de réussite que nous nous efforçons de mettre à ta disposition?

Je voulais le galvaniser, l'inciter à changer sa manière de faire; je ne réussis qu'à le peiner; je le vis bien à l'expression de son regard.

La diplomatie n'est pas mon fort, me dit-il. Je ne suis bon qu'à travailler...

Puis, ses traits se creusèrent et il ajouta:

— Je t'en supplie, ma Christine, aie de la patience!

Immédiatement après, il s'en alla et, comme en dépit de ma déception, je l'aimais toujours très tendrement, j'eus une mauvaise après-midi. Que se passait-il dans la vie de Jean-Pierre? Travaillant comme il travaillait, il aurait dû accéder à une situation supérieure. C'était bien extraordinaire tout de même que son patron, M. Doriac, dont il vantait la compréhension et la bonté, ne le récompense pas davantage pour les efforts énormes qu'il fournissait... Des réflexions comme celle-là et d'autres semblables qui m'assaillirent firent que je crus découvrir un sens caché à certaines observations de Suzy; avec un serrement de coeur, je revis le petit sourire amusé et moqueur qu'elle avait quand je disais que Jean-Pierre se fatiguait trop. Brusquement, le soupçon entra en moi: était-ce vraiment pour travailler que Jean-Pierre désertait tant notre foyer?

Cette question formulée, je n'eus plus un instant de repos; à la profondeur de l'inquiétude qui m'envahit, je réalisais que ma tendresse pour Jean-Pierre était intacte; je résolus d'être plus patiente comme il me l'avait demandé et, à plusieurs reprises, je lui parlai de l'étrange existence qu'il nous faisait mener.

Je lui demandai doucement:

— Ne penses-tu pas que nous avons tout pour être heureux? Nous nous aimons, nous nous entendons très bien, nous avons une petite fille adorable, mais tout cela, tu sembles en ignorer la valeur; tu es tendu vers le but que tu t'es fixé comme si notre existence en dépendait. Nous serions dans la misère, démunis de tout et sans appui que tes efforts s'expliqueraient; ils seraient même méritoires. Dans notre situation, ils ne font que gâcher notre bonheur qui pourrait être grand...

Attention aux philodendrons!

Le philodendron est capable de provoquer des éruptions cutanées allergiques.

C'est ce que vient de démontrer un dermatologue américain, le Dr Samuel Hayres, qui affirme que les éruptions cutanées provoquées par le philodendron sont très fréquentes.

Depuis plusieurs années la mode est aux philodendrons, qui décorent de nombreux intérieurs tant en France qu'à l'étranger.

Cette plante originaire d'Amérique Centrale n'avait pas paru jusqu'à présent susceptible d'incommoder ses admirateurs.

L'espèce la plus dangereuse est le *Philodendron cordatum* et la plupart des cas d'éruption ont été observés chez des femmes s'occupant de leur intérieur.

Si donc vous avez des philodendrons, assurez-vous que vous pouvez les supporter!

— C'est affreux que tu aies de pareilles pensées, me répondit-il.

Je le regardai: il avait l'air bouleversé. Que craignait-il? Que je devine la vérité! Nerveuse et désespérée, je lui reprochai:

— Tu ne m'aimes plus, c'est cela qui est affreux!

Il resta silencieux, mais je fus frappée de son regard qui était étrange et vide. Il passa dans la pièce voisine et, un moment après, je l'entendis sortir. Depuis que nous étions mariés, c'était la première fois qu'il quittait la maison sans m'embrasser.

BEAUCOUP de temps a passé sur ces événements et je ne sais pas, je ne saurai jamais, lequel de nous deux fut le plus malheureux à cette époque. Poussée par Suzy, j'essayais de me distraire; quand Jean-Pierre travaillait après le dîner, j'allais passer la soirée chez elle dont la maison était gaie et souvent pleine d'amis. Jean-Pierre venait me chercher quand il avait fini sa longue journée; il avait l'air fatigué! je sentais qu'il faisait un

effort pour s'adapter à l'ambiance insouciant et jeune et qu'il se désolait de ne pas y parvenir. Je me levais pour lui donner le signal du départ; aussitôt, son visage s'éclairait mais je ne pouvais pas m'empêcher de lui en vouloir de m'avoir gâché une soirée qui aurait pu être charmante. Pendant le trajet du retour, nous ne parlions guère; j'avais la sensation étouffante que nos pensées ne se rejoignaient plus.

Lorsqu'il m'annonça qu'il était obligé d'aller à Paris, je fus navrée et très tentée de m'écrier:

— Emmène-moi!

Mais une gêne bizarre m'en empêcha et je demandai seulement:

— Pour combien de temps pars-tu?

Il me regarda d'un air soacieux.

— Je ne sais pas; cela dépendra de ce que j'aurai à faire.

Puis, brusquement, il eut cet extraordinaire sourire qu'il avait parfois, qui m'avait séduite lors de notre première rencontre et qui m'émouvait toujours:

— Ma chérie, je rentrerai le plus vite possible.

La veille de son départ, je m'inquiétais plus qu'il n'était raisonnable, parce que notre petite fille eut un accès de fièvre dû, me dit le médecin, à une poussée dentaire. Je demandai à Jean-Pierre de remettre son voyage; il tressaillit et il eut le regard absent que, depuis quel temps, je lui voyais avec terreur.

— C'est impossible, me dit-il, je suis attendu, comprends-le.

La déception et le chagrin me firent perdre le contrôle de moi-même; je lui répondis âprement que je comprenais surtout qu'il devenait indifférent à tout et j'ajoutai:

— Je comprends autre chose encore et que tu dois savoir: j'en ai assez de sacrifier le présent pour un avenir incertain. Tu m'abandonnes, tu n'as plus pour moi ni gentillesse, ni attentions. Je t'aime, moi, malgré tout ce que tu me fais supporter et j'ai besoin de toi...

— Moi aussi, je t'aime...

— Prouve-le en restant avec moi; je vois que les autres maris le font pour leurs femmes; sacrifie un peu tes ambitions personnelles.

— Je les ai sacrifiées avant notre mariage quand je n'ai pas eu le courage de partir comme j'aurais dû le faire. A ce moment, je suis resté par amour pour toi, mais je me suis juré de réussir en France. Crois-tu que je ne sache pas ce que l'on pense de moi dans ta famille et dans son milieu? Crois-tu sérieusement que je puisse en rester là toute ma vie?

Je fondis en larmes et il me consola avec des mots si tendres que je lui promis de devenir plus raisonnable.

Quand il fut parti, quand je me retrouvai seule, je me dis que son influence sur moi, qui était grande, avait endormi mon chagrin mais ne m'avait pas apporté la certitude qu'il n'était pas fondé.

A bout de forces, à bout de nerfs, je trouvais un grand réconfort dans la sollicitude que Suzy me témoignait. Quand elle me vit un peu détendue, elle m'interrogea affectueusement et je lui confiai mon tourment.

— En somme, me dit-elle, tu crains qu'il soit allé à Paris pour d'autres motifs que ceux qu'il t'a donnés.

— Evidemment, je suis bien forcée de supposer que ce voyage a des raisons impérieuses!... répondis-je d'un ton gros de sous-tendus.

— Comment faire pour savoir?

"Mes Mains Préfèrent
La Finesse
Nimble Fingers
le gant le plus fin pour les soins de beauté personnels"
79¢
la paire (prix suggéré)

"Mes Mains Préfèrent
La Beauté Elegante
SUPER
Etoilettes
en 3 couleurs gaies et claires facile à ganter, à doublure de coton duveté"
\$1.49
la paire (prix suggéré)

"Mes Mains Préfèrent
Le Confort Extra
Bluettes
doublé en coton tricoté confortable même dans l'eau chaude"
\$2.29
la paire (prix suggéré)

Mes Mains Préfèrent
La Capacité De Service
DAWNS
en néoprène durable supérieur en usage au caoutchouc naturel"
98¢
la paire (prix suggéré)

Voilà l'enseigne où vos mains choisissent la protection imperméable aux liquides.

Vos Mains Trahissent Votre Age... Préservez Leur Jeunesse!
Choisissez les Gants que Vos Mains Préfèrent
PIONEER, Choix Complet de Gants Imperméables aux Liquides



MODÈLE PALERMO

Le Piano Willis

En raison de leur grande variété de modèles, chaque foyer canadien peut posséder un piano Willis. Informez-vous à l'un ou l'autre de nos magasins.

Facilités de paiement

WILLIS & CO. LIMITED

MONTRÉAL • TROIS-RIVIÈRES • QUÉBEC • MONCTON

Satisfaction  Depuis 1871

LA FEMME DEVANT LA LOI :

Nullité du mariage célébré par un officiant non autorisé

Si le consentement des parties et, quand il s'agit de mineurs, le consentement des parents est essentiel à la validité d'un mariage, il existe encore d'autres exigences légales, fautes desquelles un mariage ne sera pas reconnu par l'Autorité civile. Parmi celles-là, la compétence du célébrant n'est pas la moins importante. Tout mariage célébré par un officiant qui n'a pas été autorisé par l'Autorité civile à célébrer des mariages est nul de nullité absolue. Cette nullité initiale ne peut être corrigée subséquemment, comme on le comprendra par l'étude du cas suivant :

Un ministre de la « P... C... », à Montréal, est requis d'unir par le mariage deux de ses fidèles. Comme cette religion ou secte n'a pas été officiellement reconnue par l'Autorité civile, elle n'est pas autorisée à tenir des registres de l'état civil et ses ministres ne peuvent célébrer des mariages valides civilement.

Pour contourner la difficulté, le ministre célèbre d'abord le mariage de ses fidèles dans son temple, puis il s'adresse au ministre d'une autre religion, autorisée elle à tenir des registres de l'état civil. L'inscription du mariage en question est donc portée au registre de cette dernière Église et contresignée par le ministre compétent d'icelle.

Quelques années plus tard, le mari s'adresse à la Cour pour faire statuer sur la nullité de son mariage. Et le Juge n'a pas hésité à déclarer le mariage nul. Bien que l'inscription du mariage ait été faite dans un registre légal et contresignée par un ministre compétent à célébrer des mariages, le mariage lui-même n'avait pas été célébré par un officier compétent : d'où nullité. Ref. cause no 297,743, Cour Supérieure, à Montréal.

ROBERT MILLET, B.A.

Je pensai qu'il y avait bien un moyen. Son père était assez ami avec Monsieur Doriac pour se permettre de lui demander si mon mari avait été envoyé en mission à Paris; mais, au moment d'en parler, j'hésitai; j'aimais encore trop Jean-Pierre pour donner à des étrangers le droit de juger de sa conduite.

— Vois-tu, dis-je à Suzy, tout mon malheur vient de ce que je n'ai pas compris assez tôt que Jean-Pierre ne se résignerait pas à tant devoir à ma famille.

Elle haussa les épaules :

— Tu te fais peut-être des idées, me dit-elle.

Mais je savais bien que non; quand il était avec moi, dans la confortable maison qui m'appartenait, tout rappelait à Jean-Pierre un état de dépendance qui, étant donné son caractère, lui était odieux. Loin de ma présence, mais peut-être près d'une autre, sans doute pouvait-il oublier.

Je repensais à la maison de Régis Dartois où nous étions heureux, où nous le serions peut-être encore si je n'avais pas voulu la quitter et j'eus un grand désir de la revoir. Il faisait beau temps, je mis une veste, chaussai des souliers à talons plats et partis pour retrouver notre nid d'amoureux. En chemin, je pensai que j'avais, comme à plaisir, accumulé les erreurs; jamais je ne parlais à Jean-Pierre de cette demeure qu'il aimait; mais je ne lui avais dit qu'elle avait dans mon souvenir une place privilégiée; jamais je ne m'étais informée de ce Régis que je ne connaissais pas et qu'une amitié que je savais profonde liait à Jean-Pierre. Au moment de notre mariage, il était en Italie. Mais depuis, était-il revenu en France? Où vivait-il? Venait-il quelquefois ici?

Je ne me la rappelais pas si charmante, notre maison blanche! Le crépi avait été refait, les volets avaient reçu une couche de peinture, les boutures de lierre que j'avais plantées commençaient leur lent travail d'ascension; dans le grand vase de pierre, nos géraniums fleurissaient; les allées du jardin, la pelouse étroite étaient entretenues. Qui prenait soin de tout cela? Longtemps, je restai là, le cœur lourd de regrets confus, puis, brusquement, j'eus une idée affreuse: Jean-Pierre venait peut-être ici, il venait accompagné d'une jeune femme qui savait être heureuse avec lui, tout simplement, sans les exigences et les prétentions que j'avais eues.

Je regardai autour de moi; les voisins sauraient sans doute me renseigner. Ils habitaient là depuis peu de temps; pour eux, j'étais une inconnue. J'allai jusqu'à la porte, je frappai, une vieille femme vint m'ouvrir; au moment de lui formuler ma question, j'eus honte de me livrer à une enquête et je lui demandai seulement si elle pouvait me donner l'adresse des personnes qui vivaient là avant elle.

* * *

JEAN-PIERRE entra de Paris après une absence d'une semaine; il me dit que les choses avaient bien marché pour lui et qu'il était très content. Ensuite, son comportement changea; il perdit son expression abattue et triste; il me répéta qu'il était navré de me laisser seule si souvent mais il me parla aussi de la nécessité de respecter son travail et cela sur un ton tel que je n'osai pas me plaindre; crispée de chagrin, j'eus cependant le tort de dire :

— J'espère que tu ne trouveras pas mauvais que, pendant que tu emploies ton temps comme il te plaît, je fasse de même...

Il fronça les sourcils et ses yeux bleus s'assombrirent.

— Que veux-tu dire? N'es-tu pas bien chez nous, avec notre petite fille?

— J'y serais admirablement bien si ta présence n'était pas si exceptionnelle; tu n'es jamais là, Jean-Pierre, ou si peu!

Les paroles que, depuis toujours il me disait en pareil cas, il les prononça à nouveau, mais elles n'avaient plus le ton d'une prière.

— Aie de la patience, Christine.

J'avais maintenant acquis la certitude que quelque chose de nouveau était entré dans sa vie: un amour? probablement; en tout cas, un réconfort et un espoir. De jour en jour, il changeait, devenait plus gai, plus sûr de lui surtout; il y avait en lui une autorité que je ne lui avais jamais connue, qui ne s'extériorisait pas en paroles mais que je ressentais et qui m'empêchait de lui dire les choses dures et désagréables que je pensais souvent.

Quand je le voyais rentrer après une journée de douze ou quatorze heures (il partait le matin vers sept heures et ne rentrait guère avant neuf heures du soir), j'épiais sur son visage, dans ses yeux et dans son attitude, les signes de lassitude que j'y découvrais toujours quelques mois auparavant mais ne les trouvais plus. De là à penser qu'il ne travaillait plus autant qu'il le disait, il n'y avait qu'un pas et je l'eus vite franchi; ensuite, je me torturai à chercher qui était la femme qu'il aimait et qui le transformait. Je connus alors un tel désarroi que j'acceptai l'offre que Suzy me fit: elle allait tâcher de savoir l'emploi du temps de Jean-Pierre. Je m'en voulus d'en être là, mais je ne pouvais plus me cantonner dans l'attente.

Je vécus ensuite des journées angoissées et d'autant plus troubles que, lorsque Jean-Pierre était avec moi, il me témoignait beaucoup de tendresse. Ceci m'empêchait de me détacher de lui et faisait que je souffrais beaucoup au cours des heures interminables où je l'attendais.

J'allais chez Suzy tous les jours dans l'espoir d'apprendre quelque chose; un après-midi où j'arrivai chez elle plus tôt qu'il n'était prévu parce que mon anxiété devenait trop pénible, ses premiers mots furent :

— Je me proposais d'aller à ta rencontre!

Je compris qu'elle savait quelque chose et je m'écriai :

— Dis vite!

— Voici ce que j'ai appris et qui m'étonne, mais toi, tu comprendras peut-être: c'est dans la petite maison où vous avez vécu après votre mariage que Jean-Pierre se rend en sortant de l'usine...

Douloureusement, j'interrogeai :

— As-tu pu savoir « qui » va avec lui?

— Pas encore, mais je vais m'en préoccuper. On m'a parlé d'un jeune homme et d'une jeune fille ou d'une jeune femme qui, ces derniers temps, l'accompagnaient souvent.

Je posai encore quelques questions parce que j'avais besoin de m'étonner; mais mon désarroi était trop grand; je quittai Suzy précipitamment et je rentrai. Ah! l'affreuse vision que celle de Jean-Pierre enfermé avec celle qu'il aimait maintenant, dans cette maison qui avait été la nôtre...

Jusqu'à-là, Jean-Pierre m'avait toujours consacré la fin de l'après-midi du samedi: à quatre heures, quatre heures et demie au plus tard, il était là et je lui disais ce que je voulais faire; par avance, une fois pour toutes, il y avait souscrit. Puis, un certain vendredi soir, il m'annonça que des essais en cours le retiendraient probablement le lendemain jusqu'à sept heures ou sept heures et demie. Je protestai mais il ne se laissa pas fléchir.

En partant, il me dit :

— Si je termine plus tôt que je ne le pense, je te téléphonerai et nous nous donnerons rendez-vous quelque part.

Mais il ne me téléphona pas. A sept heures, il n'était pas là et à huit, pas davantage. A huit heures et demie, le téléphone sonna : « Ne t'inquiète pas, me dit-il, je suis retardé ; couche-toi tranquillement ma chérie. »

Je ne lui répondis pas ; je raccrochai et éclatai en sanglots. Je pleurai très longtemps, pelotonnée dans un fauteuil ; puis l'idée qu'il pouvait arriver d'une minute à l'autre et me trouver dans cet état me fit réagir ; je bassinaï à l'eau fraîche mes yeux qui étaient rouges et gonflés par les larmes, je pris un bain et me mis au lit. Quand Jean-Pierre rentra peu après, j'enfonçai ma figure dans l'oreiller et feignis de dormir.

Le lendemain matin, il se leva de bonne heure alors que je venais à peine de trouver le sommeil. Je crus qu'il allait lire ou écrire dans son bureau comme il le faisait souvent, mais j'étais si abattue que je n'eus pas le courage de lui parler. « Je le ferai tout à l'heure quand je me sentirai mieux », pensai-je.

Je fermai les yeux ; j'aurais voulu me rendormir, ne plus penser ; le bruit du moteur de l'auto de Jean-Pierre me tira de ma somnolence ; je me précipitai à la fenêtre ; je le vis refermer sur lui les portes du garage, monter en voiture, disparaître. Cette fois, la mesure était comble ; ce n'était plus un chagrin résigné que je ressentais mais un désir farouche d'agir. J'aimais Jean-Pierre, je l'aimais aussi tendrement, aussi passionnément que jamais, je ne voulais pas le partager, je ne voulais pas le perdre.

En me retournant pour aller dans la salle de bains, je vis sur le sol une feuille de papier que je n'avais pas remarquée encore ; Jean-Pierre l'avait glissée sous la porte après avoir écrit : « Je n'ose pas te réveiller pour te dire au revoir ; je rentrerai à onze heures et demie. A tout à l'heure, ma chérie. »

Je sentis mes joues devenir brûlantes. Je fus surprise de m'entendre dire tout haut : « Elle ou moi, je veux qu'il choisisse ! » Mais ce choix, j'exigeais qu'il le fasse sur l'heure ; les trois heures qui me séparaient de son retour me faisaient l'effet d'une éternité et je n'avais plus la force d'attendre.

Je repris son mot ; je m'attendris en regardant son écriture ; elle ne dénotait aucune nervosité ; je m'arrêtai sur les mots : « ma chérie ». Je pensai douloureusement : « sa chérie... sa chérie » et, comme la veille au soir, je sanglotai. Quand je fus un peu calmée, je m'habillai et pris une tasse de café noir très fort et très sucré ; ma petite Anne dormait encore ; je priai notre Félicie de prendre soin d'elle jusqu'à mon retour.

Une fois encore, je marchai à une allure très rapide puisque je parcourus les trois kilomètres en moins d'une demi-heure. En approchant de la petite maison, je reconnus l'auto de Jean-Pierre devant la barrière et je vis que les volets étaient ouverts. J'entrai dans le jardinet, longuai l'allée et pénétrai dans la maison, sans frapper, sans m'annoncer. Il n'y avait personne dans la salle de séjour, personne dans la chambre, la salle de bains et la cuisine étaient vides aussi. Je regardai autour de moi ; les meubles n'avaient pas changé, mais les murs que j'avais connus complètement nus étaient couverts de toiles.

Je sortis ; il fallait que je retrouve Jean-Pierre, que pe le voie, que je lui parle, que je lui dise les paroles définitives qui me martelaient les tempes : « Elle ou moi ». Je ne pouvais plus continuer à souffrir ainsi.

J'allai jusqu'au garage : il n'y était pas ; il devait se promener avec « elle »,

pas bien loin sans doute, puisqu'il avait laissé la porte ouverte.

Je retournai à la maison ; je me rappelle très bien que je me laissai tomber sur la banquette à côté de la cheminée, mais je ne sais absolument pas combien de temps je restai là, les yeux fixes, la tête vide.

Ce fut le grincement bien connu de la porte qui me tira du rêve douloureux où j'étais plongé. Dans le rectangle lumineux, la haute silhouette de Jean-Pierre apparut ; il portait un chevalet et une toile. J'allai à lui et je ne reconnus pas ma voix tant l'émotion la cassait lorsque je lui demandai :

— Es-tu seul, Jean-Pierre ? Je t'en conjure, réponds-moi la vérité.

Une immense surprise se répandit sur son visage mais il ne la manifesta pas.

— Je suis rigoureusement seul, dit-il. Haletante, je jetai :

— Avoue que ce n'était pas moi que tu attendais !

— Je n'attendais personne, Christine.

— Tu n'attendais personne ce matin, mais les autres jours ?... Si j'avais surgi hier soir ou avant-hier soir, ou un jour quelconque, comment aurais-tu réagi si, te trouvant avec « elle » je t'avais déclaré en sa présence ce que je te dis seule à seul : « C'est elle ou moi, choisis Jean-Pierre, je ne peux plus continuer à vivre ainsi... »

Des larmes m'étouffèrent et je dus m'arrêter mais avant que j'aie eu le temps de me dominer, je me trouvais dans les grands bras de Jean-Pierre et serrée contre son cœur.

— Ah ! folle, s'écria-t-il, chère petite folle ! Qu'as-tu imaginé ? Est-ce possible que tu aies pu croire que je venais ici pour retrouver une femme ? Je ne te quitte que pour travailler ; depuis que nous sommes mariés, je me suis donné un mal...

Sa voix se cassa et il reprit :

— ... un mal fou, tu ne peux pas te rendre compte. Je m'étais juré de réussir. Très vite, je me suis rendu compte qu'à l'usine, je ne progresserais pas comme je le voulais ; alors, je me suis remis à la peinture ; j'ai décidé de ne pas en parler jusqu'au jour où je me serais fait un nom ; si tu n'étais pas venue ce matin, c'est le mois prochain que je t'aurais conduite ici pour te présenter mes oeuvres de François Delorme ; je voulais en réunir le plus possible, en faire venir de Paris...

Je l'interrompis parce que je ne comprenais pas où il voulait en venir.

— François Delorme, demandai-je, n'est-ce pas ce jeune peintre dont Julien Soubirou a parlé un soir où nous dînions chez mes parents ? Il a exposé dernièrement, je crois...

Dans ses yeux, deux flammes joyeuses s'allumèrent.

— Il a exposé et il a eu un succès inespéré.

Autant que son expression, son intonation me frappa. Pourquoi se réjouissait-il tant de la réussite de cet étranger ?

Je pensai à Régis Dartois dont je ne m'étais jamais informée, à l'indifférence que j'avais manifestée pour les essais que Jean-Pierre m'avait montrés autrefois ; je me rappelais son enthousiasme pour la personnalité de Julien Soubirou et je me dis que je m'étais écartée de tout ce qui était pour lui une source d'intérêt et de plaisir.

— François Delorme est ton ami ? demandai-je.

A nouveau, ses bras se refermèrent sur moi ; je vis tout près des miens ses yeux bleus qui brillaient et très bas, très tendrement, il m'edit :

— François Delorme est ton ami ? ami, ma chérie, François Delorme, c'est moi !

Ensuite, nous passâmes un moment merveilleux à nous raconter les tourments que nous avions connus. Il voulut que je parle la première, que je lui dise mes doutes et ma jalousie, ma tendresse qui avait tremblé de le perdre et mon amour que l'épreuve avait grandi.

Quand j'eus terminé, il parla. Généreusement, il évita de rappeler l'incompréhension que nous avions eue à son égard ; il dit ses efforts, le découragement de certaines heures sombres et les perspectives magnifiques que le succès ouvrait maintenant devant lui.

— C'est pour toi que j'ai voulu devenir quelqu'un ! conclut-il ; sans toi, je n'aurais jamais eu le courage de persévérer.

D'un geste, il me montra ses toiles accrochées sur les murs.

— Je travaille toujours en pensant à toi.

Bouleversée, j'étais incapable de trouver les mots qui auraient exprimé mon immense bonheur.

— Régis Dartois, reprit Jean-Pierre, s'est marié dernièrement ; il est venu dans la région avec sa femme ; nous nous sommes rencontrés plusieurs fois et, pour me faire plaisir, il a accepté de me vendre la maison. J'ai employé pour cet achat le produit des premières ventes un peu importantes que j'ai faites. Cette maison, je l'aime, je voulais qu'elle soit à nous.

Au moment de partir, je rabattis doucement le battant de la porte en pensant aux moments magnifiques que nous venions de vivre ; je me rappelai alors les paroles que Jean-Pierre m'avait dites lorsque nous avions fermé ensemble, deux ans auparavant, cette maison où nous pensions ne jamais revenir ; je les lui répetai :

— Que de souvenir nous avons ici !

Il prit mon bras et me ramena vers l'auto. Avant de quitter le chemin et de virer sur la grand-route, il se retourna et, me montrant notre maison blanche enfouie dans la verdure, il me dit :

— Dans ma pensée, je la nomme toujours la « Maison de nos Rêves ».

G. PIMENTEL

Amitié

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie ; heureux qui les cueille.

* * *

L'amitié est la meilleure des parentés.

* * *

Dans l'amitié, on ne se sert pas de son ami, mais on en jouit.

On n'aime à être plaint que par ceux que l'on aime.

* * *

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

* * *

Fleur d'amour est éphémère ; fleur d'amitié est immortelle.

Pensez-y bien !

L'unique

AVANT-PREMIERE
SPENCER

vous montre

comment vous paraîtrez
comment vous vous sentirez

dans votre propre SPENCER



Il n'existe pas, dans le monde entier un vêtement de fond et un soutien-gorge semblables à ceux que Spencer dessine, taille et coud individuellement pour vous.

Avant même de commander, vous pouvez vraiment sentir le relèvement confortable que vous devrez à votre Spencer. Puis, vous voyez l'apparence élégante que votre Spencer vous assurera.

Cette merveilleuse avant-première est possible grâce au Support d'Essayage (en instance de brevet) de Spencer, qui vous moule tout en vous mesurant. Ce support s'ajuste à des fractions de pouces en 23 points. Forte de son expérience, votre Corsetière ajuste le support à vos mesures idéales, et cela dans l'intimité de votre maison. Vous sentirez instantanément le bien-être qu'assure le bon maintien. Vous verrez instantanément la silhouette rajeunie que Spencer vous donne.

Ensuite, si vous aimez ce que vous voyez et sentez, vous commandez un Spencer dessiné, taillé et cousu individuellement pour vous et pour vous uniquement. Mais rendez-vous compte par vous-même ! Téléphonnez à une Corsetière Spencer immédiatement. Vous trouverez son inscription dans le bottin du téléphone sous « Corsets et Brassières — Retail » ou adressez-nous le coupon ci-dessous.

J'aimerais avoir une avant-première gratuite, sans obligation de ma part.

J'aimerais aussi une brochure gratuite.

(J'ai indiqué mon problème de taille ci-contre.)

Madame Lordose Sein Plose

Mademoiselle _____

Lettres moulées.

Adresse _____

Ville _____ Comté _____

ADRESSER aux Dessinateurs de Spencer
Rock Island, Québec 178-9-59
(Aux Etats-Unis: New Haven, Conn.)

SPENCER
le support
de dessin individuel

Comment
est-elle
si bien
coiffée?



PRINCESS PAT
FILET pour
CHEVEUX

Une coiffure impeccable



Maux de Tête
Vite soulagés par
ANTALGINE
L'essayer c'est l'adopter
ANTALGINE



CIGARETTES
"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE

CE DONT ON PARLE

modérateur. Les demandes d'information en ce qui a trait à la promotion de la santé mentale et à la lutte contre les problèmes de la maladie mentale proviennent de tous les milieux. Des compagnies d'assurance, des industries pharmaceutiques, les gouvernements ont permis la distribution gratuite de milliers de publications. Au cours des vingt dernières années, il y a eu, dans la ville de Montréal, une expansion marquée de services psychiatriques. Depuis dix ans surtout, de nouveaux services ont été créés, de nouvelles méthodes de traitement furent utilisées dans les institutions privées et publiques et enfin divers mouvements se sont établis avec l'intention de combattre les aspects spécifiques de la maladie mentale.

► La fin du mois d'août marque le neuvième congrès international de Botanique à Montréal. Lorsque les quelque 4,000 délégués attendus se rencontreront dans notre Métropole, ils constitueront vraisemblablement la plus nombreuse assemblée de travailleurs scientifiques jamais encore réunie au Canada. Quelque 2,000 de ces botanistes venant de 72 pays, prendront part à diverses excursions, visitant les principales parties du Canada, de l'Atlantique au Pacifique et dans l'Arctique. Des maisons de commerce exposeront au Stadium d'Hiver de l'Université McGill où environ 20 kiosques sont à leur disposition. Dans le bulletin distribué aux membres de la presse canadienne, on remarque tout de suite la solution apportée à une question qui monte tout naturellement aux lèvres au sujet de ce fameux congrès. La Botanique, pourquoi? Le docteur W. E. Sackston, directeur de la section de la Pathologie végétale au département de l'Agriculture du Canada, répond à cette question en des termes précis: «La Botanique peut paraître aride et très académique. Pour plusieurs, le mot «botanique» fait surgir l'image d'une pièce à l'atmosphère lourde située dans une école ou un musée où des plantes sèches sont placées dans des cases empoussiérées. Et pourtant, une collection de plantes sèches n'est pas plus à mépriser qu'une collection de timbres par exemple... Le travail de la récolte, de la mise en collection, de la classification, de l'identification, du catalogue a toujours exercé son influence fascinante... Qui n'a pas sa petite collection de ceci ou de cela? Livres... outils, boîtes, potiches... A juste titre, les problèmes que soulève le fait de nommer et de classer des plantes formeront la toute première manifestation du Programme des Sections lors de ce congrès de Botanique. C'est un très grand honneur pour un pays d'être choisi comme siège d'un congrès international. Particulièrement pour un jeune pays. C'est un peu une reconnaissance internationale de sa maturité scientifique... et une occasion de montrer aux travailleurs scientifiques de plusieurs pays, non seulement les travaux de botanique des Canadiens, mais aussi le Canada lui-même. Le Congrès fera progresser non seulement diverses spécialités de la Botanique, mais aussi l'agriculture, l'horticulture, les sciences forestières, la conservation des ressources naturelles, même la chasse, les pêcheries, l'aménagement des parcs nationaux; il laissera des marques en médecine et en pharmacie; il rendra service à toutes sortes d'industries et d'entreprises; construction de routes, prospection minière et oléifère, mise en conserve, fabrication de la bière, l'industrie des moulés, de la farine et d'autres encore. N'est-il pas étonnant de constater pour des profanes comme

[Suite de la page 7]

nous l'étendue possible des recherches faites par quelques-uns des plus grands savants du monde, recherches qui se centralisent pour ainsi dire sur un sujet: la botanique. Nous que les congrès font sourire, sourions un peu moins. Ils ont leur utilité!

► Vous êtes invitée à devenir membre du CTC. Conseil du Travail du Canada? Non... quoique la coïncidence soit curieuse. Le Centre du Théâtre Canadien est une corporation sans buts lucratifs dont les objets sont les suivants: grouper et diffuser les renseignements, la connaissance et la pratique des arts du théâtre, sur un plan national et en organiser les échanges; encourager, soutenir et faire progresser l'enseignement dans le domaine des arts du théâtre et des représentations professionnelles des arts du théâtre; conseiller et aider les étudiants, les professeurs et les praticiens dans le domaine des arts du théâtre; coopérer avec les Gouvernements, les corporations, les institutions, les sociétés, les compagnies et les individus, au Canada et à l'étranger, afin que soient atteints les buts de la corporation; accepter, recevoir et administrer dons, donations, legs et dotations, quelles qu'en soient la nature et l'espèce et qu'ils soient soumis ou non à des conditions spéciales. Le fait que, dit le Centre par la bouche de son secrétaire exécutif, monsieur Jean-Louis Roux, durant ces dernières années les arts du théâtre aient atteint, dans notre pays, à une importance nationale, a incité plusieurs hommes de théâtre à reconnaître le besoin d'un organisme national qui parlerait au nom du Théâtre canadien, tant professionnel qu'universitaire ou scolaire, et qui, en outre, ferait office d'un centre où s'adresseraient les groupes et les gens de théâtre au besoin. Des assemblées à Stratford, Toronto et Montréal se sont terminées en août 1957 par une «assemblée de fondation» qui a eu pour résultat la naissance officielle du CTC. A cette assemblée, presque toutes les parties de notre pays étaient représentées, et, à la fin des réunions, on a élu un comité directeur. Cependant, pour que cet organisme devienne vraiment efficace, il a besoin de l'appui d'un plus grand nombre de membres parmi les gens de théâtre canadiens, de façon à ce que tous aient voix à la bonne marche d'un organisme qui les représentera et vous représentera. Peuvent se joindre au CTC, tous groupes et organismes qui s'occupent professionnellement des Arts du théâtre au Canada ou qui y sont professionnellement reliés. Toutes personnes qui, à titre professionnel sont liées aux Arts du théâtre ou y exercent leur activité, ou qui font profession d'enseigner les Arts du théâtre dans les Universités, écoles ou collèges canadiens. Sont inclus dans cette catégorie les critiques dramatiques, les échetiers, les membres des Conseils d'administration d'organisme de théâtre. Ceux qui sont en rapport avec des membres-groupes peuvent se joindre au CTC séparément à titre de membres individuels. Si vous convenez que les buts visés par le CTC en valent la peine, vous désirerez avoir voix au chapitre dans les affaires de cet organisme national, conçu pour représenter les Arts du théâtre canadien auprès des Gouvernements, du public, du Conseil des Arts du Canada, etc...

Sur cette magnifique nouvelle, je vous donne rendez-vous le mois prochain alors que je vous parlerai d'Innovation dans la vie musicale au Canada.

A très bientôt!

FANCINE M.-POIRIER

Dans un grand magasin de chaussures une vieille dame essaie successivement une dizaine de paires de souliers... jusqu'au moment où le vendeur excédé lui pose la question de confiance: «Avez-vous au moins une idée de ce que vous désirez, Madame?»

—Moi, pas du tout, répond alors la vieille dame... Je n'ai d'ailleurs pas le moindre besoin de souliers, mais je voulais avoir une dernière fois un jeune homme à mes pieds, avant de mourir.

La petite fille d'un photographe se promène avec son père... lorsqu'elle aperçoit un chat noir qui traverse la

rue: «Oh, papa», s'écrie-t-elle alors, «regarde: un négatif!»

* * *

Des gangsters ont décidé de cambrioler une villa. Ils envoient une jeune recrue de la bande pour se rendre compte de la disposition des lieux.

Celui-ci revient sans le moindre croquis.

—Ce n'est vraiment pas la peine de se fatiguer, explique-t-il, ce sont des fauchés. Ils n'ont même pas de quoi se payer un piano et ils sont obligés de jouer à deux sur le même.

* * *

Un homme a été mordu par un chien et sa blessure le fait souffrir. Quand enfin, il se décide à aller voir un médecin, celui-ci constate qu'il s'agit

d'une morsure de chien enragé. Malheureusement, il est trop tard pour faire une piqûre, l'homme apprend qu'il va mourir. Il reste silencieux un instant, puis demande un papier, un crayon, et il commence à écrire.

—Attendez, dit le médecin, je vais appeler un notaire.

—Je ne fais pas mon testament, répond l'homme, je dresse seulement la liste des gens que je vais aller mordre.

* * *

A la veille de passer sur la chaise électrique, un condamné à mort demande à fixer le menu de son repas. Le gardien téléphone au directeur de la prison qui vient lui-même s'enquérir de la composition du menu.

—Je veux des champignons, explique l'homme, je n'en ai jamais mangé de ma vie de peur de m'empoisonner.

ICI ET LA

► L'une des plus petites églises de New-York est aussi l'une des plus célèbres c'est la « little church around the corner », la « petite église au coin de la rue », dont le vocable officiel est l'Eglise de la Transfiguration. C'est une petite bâtisse de briques rouges dotée de deux tours minuscules, placée au centre des plus hauts gratte-ciel du monde. Aucun New-Yorkais ne vous dira l'endroit où se trouve la « Transfiguration Church », mais tous vous diront que « la petite église du coin de la rue » est celle qui forme le coin de la Ve Avenue et de la 29e Rue. Pourquoi sa célébrité ? Parce qu'elle détient le record du monde du nombre des mariages conclus annuellement dans une seule paroisse. Elle devint célèbre lorsqu'en 1870, quelques jours avant la Noël, son curé accepta de célébrer la messe des morts pour l'âme du célèbre acteur George Holland, faveur qu'un autre prêtre avait refusé à un « homme qui avait passé sa vie de pécheur au théâtre ». Ce refus souleva des protestations presque nationales, mais la « petite église du coin de la rue » était célèbre, on l'appela même « grande dame » ; construite en 1848 au prix de 238 dollars, elle accueillit surtout les pauvres, et les émigrants qu'attirait la lampe de tempête toujours allumée devant son portail. Plus tard, elle fut entourée de riches villas, elle fut restaurée et richement dotée par les paroissiens ; pendant la guerre civile, les noirs s'y réfugièrent, et le curé les protégea ; aujourd'hui, environ 2,000 mariages sont célébrés chaque année dans ce petit bijou architectural, au milieu des gratte-ciel ; l'autel des mariages a été offert en 1926 par 1,000 couples qui y avaient été unis. Le prix de la cérémonie est resté le même depuis longtemps : 16 dollars...

► Le personnel des cuisines, les aides-infirmières, les liftiers des principaux hôpitaux de New-York s'étant mis en grève pour une augmentation de salaires, tous les malades ont reçu, ce jour-là, le même plat de viande : des saucissons « hamburgers » qu'il suffit de plonger dans l'eau bouillante.

► Selon un rapport du service médical de ce Comté, plus de 50% des écoliers de Staffordshire (Grande-Bretagne) — ils sont 53,000 — ne possèdent pas de brosse à dents et ne savent pas ce que signifie le mot : se nettoyer la bouche.

Problèmes de l'enfance

La parole est à la défense

Il y a un proverbe anglais qui dit qu'« on ne peut pas en même temps garder son gâteau et le manger ». Tout est relatif, tout comporte un choix, tout a des inconvénients aussi bien que des avantages : et les procédés d'éducation n'échappent pas à cette loi. On ne peut pas avoir un enfant conforme à l'ancien idéal, donc qui ne parle que s'il y est expressément invité, qui ne conçoit même pas la possibilité d'être admis à la table familiale, qui s'incline avec un muet respect devant toutes les injonctions, etc., mais qui d'autre part soit tout aussi conforme à l'idéal nouveau, c'est-à-dire spontané, confiant, fertile en initiatives, apte à se débrouiller tout seul en maintes circonstances...

Il nous faut accepter les rapports avec les enfants tels qu'ils sont aujourd'hui, d'abord parce qu'ils semblent dans l'ensemble plus satisfaisants qu'ils ne l'étaient autrefois, ensuite parce que de toute façon, la vie nous les impose.

Une des principales conséquences des mœurs et de l'éducation actuelles, c'est qu'il faut savoir laisser la parole à la défense : entendons qu'avant de juger, de gronder, de punir, il faut permettre à l'enfant de s'expliquer. Et c'est là un des points à propos desquels nous pourrions être tentés de regretter les bons vieux usages d'autrefois. Car il nous faudra sans doute quelque patience pour entendre, et pour apprécier, la plaidoirie. Cependant, si elle doit nous éviter une injustice, cette patience est précieuse. Il n'est pas question de saper davantage encore l'autorité des parents, souvent si compromise. On pourrait avancer qu'il s'agit au contraire de la renforcer en la justifiant. S'il paraît encore nécessaire de sévir après avoir entendu les explications d'un petit coupable, celui-ci

comprendra mieux les raisons de sa punition.

Et c'est pourquoi aussi il ne faut pas considérer comme au-dessous de sa dignité de s'expliquer soi-même. Non seulement avant de punir, mais même, simplement, en donnant un ordre, et surtout en formulant une interdiction. L'enfant, avec sa mentalité d'enfant, n'est pas tenu de deviner les mobiles qui l'inspirent. Vous lui défendez par exemple formellement de dépasser, dans le jardin, une certaine allée. Aussitôt c'est la partie du terrain sise au-delà qui l'attire. En tout cas il se demande le pourquoi d'une prohibition qui lui semble arbitraire, et il vous le demande à vous-même. Si vous vous bornez à répondre : « Je te défends d'aller au-delà parce que je te le défends, un point c'est tout », il restera sur sa curiosité éveillée, il aura le vague sentiment d'être brimé pour le plaisir, il sera tenté d'aller voir sitôt que vous aurez le dos tourné. Dites-lui votre raison, à savoir qu'il y a là-bas, mettons des semis fragiles que vous ne tenez pas à voir piétiner, il aura — car il est humain — peut-être encore envie d'aller jouer justement de ce côté. Cependant l'attrait de l'inconnu est éliminé, ce qui est déjà quelque chose. Et si d'aventure votre interdiction est justifiée est mis au défi, comme vous serez plus à l'aise pour confondre le délinquant et pour le punir ! Les parents d'hier exigeaient que leurs enfants aient confiance en eux sans s'inquiéter de leur en donner de valables motifs. Les parents modernes préfèrent, parce qu'elle est plus sincère, plus solide, une confiance motivée. Je ne crois pas qu'ils perdent, ce faisant, de leur prestige. Au contraire.

MARTHE DESBUISSONS

RETOUR AUX REALITES... [Suite de la page 22]

- TROISIÈME POINT : Les épaules prennent de l'importance par l'apport de cols volumineux (que nous avons déjà commencé à voir le printemps dernier). Presque tous les tailleurs ont adopté le col de fourrure, tellement flatteur.
- QUATRIÈME POINT : Respectez les proportions de la silhouette. Une robe un peu plus longue exigera un talon proportionné. Les jupes très courtes de l'an dernier ne pouvaient supporter le talon « aiguille » : leurs proportions exigeaient un pied effilé, allongé, et non cambré. Mais cette année, nous ramène les « aiguilles » avec tout ce que cela comporte d'inconvénients ! Enfin, ici, Madame, votre personnalité saura vous dicter la chaussure à choisir, c'est-à-dire celle qui convient à la danse, aux courses dans les magasins, à l'heure de la vadrouille, au travail de bureau, ou à la promenade à la montagne... Les « aiguilles » ne supportent pas tous les traitements... Rappelez-vous les malheureux talons perdus en cours de route, et votre achat sera réfléchi. Il arrive aussi que certains maris ne supportent pas toujours des petits bouts de femmes grimés au troisième ciel, sur des échasses ! A vous de décider...

En pensant à ces Messieurs, je voudrais vous signaler que leurs complets d'automne conserveront aussi la ligne mince actuellement en faveur, ligne lancée avec tant de succès par les Italiens, il y a quelques années déjà. Et de tous les dessins, les rayures seront à la mode accompagnées des tons de brun, bleu et rouge-bourgeois. On retrouvera également ces rayures mêlées au noir ; les gris céderont le pas au bronze, cuivre, paprika. Les revers de leurs pantalons continueront de disparaître de plus en plus et les prophètes de la mode masculine affirment qu'on n'en parlera plus d'ici deux ou trois ans, qu'à titre de souvenir, de ramasse-poussière, ou que sais-je ?

Pleuvra-t-il en septembre ?

Une jolie robe de jersey-tricot ou un tailleur abîmé par la pluie, n'est-ce pas une défaite, Madame ? Pourquoi n'ajouteriez-vous pas à votre garde-robe d'automne, un solide imperméable, aussi séyant que confortable. A l'abri de la pluie, sous un bon imperméable, que craignez-vous ? Finis les cheveux en brousaille, les fonds de teint dégoulinant. Les parapluies sont renouvelés : les manches prennent des allures fantasmagoriques d'entrelacs de bambou, ou de bouchon d'ivoire et les imperméables sont gais et légers, parsemés de pastilles ou de rayures de couleurs gaies. Cherchez-en un particulièrement joli qui vous renâra le sourire sous la pluie et qui donnera à un rendez-vous « pluvieux » un air de gaieté.

La corne d'abondance est à vos pieds, Mesdames. Cueillez les fruits qui vous conviennent sur les comptoirs des magasins. Gare aux pommes vertes que vous regretteriez. Bonne chance.

SOLANGE CPALVIN



des Etats-Unis

Un sac à main. Se rapprochant du populaire sac de voyage "Attaché", cet élégant sac de plastique possède des coins de métal, beaucoup d'espace intérieur et une doublure lavable. Couleur: noir, brun, beige, rouge, mat ou verni. Prix de détail proposé: \$5.00

accessoires
des grands
centres de mode
du monde

DU-VAL

DISTRIBUTORS
Toronto - Montréal



Sacs à main

Parapluies



Les bons mets
sont appréciés...
mais non
l'indigestion

Les aliments riches
ou épicés, parfois
même une nourriture
trop abondante
engendrent
l'hyperacidité, cause
d'aigreurs ou
d'indigestion. Soyez
toujours prému-
nez-avez des Tums pour
l'estomac. Ils
soulagent en quelques
minutes, à toute heure
et en tout lieu...
pas besoin d'eau.



pour l'estomac

Achetez le paquet économique de 3 rouleaux

LAXATIF PURGATIF

élimine
les
ballonnements
et
donne
de l'entrain



chez votre pharmacien

LIMONADE

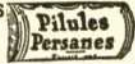
ASEPTA



AMÉLIOREZ
votre apparence,
jouissez vous aussi
d'une belle taille
aux lignes harmoni-
euses par l'emploi
des
PILULES PERSANES
\$1.50 la boîte
de 40 pilules,
3 boîtes pour \$4.00

PILULES PERSANES

Dans toutes bonnes pharmacies ou expé-
diées franco par maille, sur réception du prix.
Société des Produits Persans
8258 rue Drolet
(5) MONTREAL



Poils PARTIS FIGURE

Lèvres Bras Jambes

HEUREUSE MAINTENANT
Après avoir tout essayé, Je
découvris un moyen simple et
modique de faire disparaître
les poils superflus. Grâce à son usage régulier,
des milliers de femmes sont admirées et
aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon
secret. Posté sous pli discret. Aucun échantil-
lon d'essai. Ecrivez à
ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600
Dépt. C-240, Toronto, Ont.
Inclure 5¢ pour réponse.

OFFRE D'EMPLOI, FEMME
\$23 PAR SEMAINE pour porter de jolies robes
fournies par nous. Il s'agit simplement de montrer
à temps perdu les créations Fashion Frocks à vos
amies. Aucune mise de fonds, ou sollicitation ou
expérience requises. North American Fashion
Frocks Ltd., 3425 Industrial Blvd., Dept. C-338
Montréal, P. Q.

ANTI-DRAPANTS
CAT'S PAW
TALONS mous, flexibles
SEMELLES TWIN-GRIPPERS
chez votre cordonnier

PIGEON VOLE

Les pies ont la réputation, bien établie et méritée, d'être voleuses. Il semble que les pigeons puissent leur disputer la palme si l'on en juge par l'aventure advenue à Mlle Rosita Pagan, une blonde chanteuse brésilienne en tournée aux Etats-Unis.

D'une voix entrecoupée de sanglots, la jeune femme a fait aux policiers new-yorkais le récit suivant :

« J'étais en train de me polir les ongles dans ma chambre d'hôtel. Pour mieux effectuer le délicat ouvrage, j'avais enlevé ma bague ornée de diamants et l'avais posée sur le rebord de la fenêtre. Survint un pigeon qui picora le bijou et qui repartit à tire d'ailes en l'emportant dans son bec ». Puis elle ajouta : « A Rio les pigeons, ces animaux féroces, ne sortent pas des parcs ! Je vais tenter un procès à la ville de New-York ! »

Les policiers, perplexes, se demandent quelle piste suivre pour retrouver le voleur et le bijou.

CADEAU AU SOLEIL

Un des problèmes qui se posent aux atomistes est le suivant : comment se débarrasser des « produits de fission » qui se forment au sein des piles atomiques. En effet, à l'intérieur des piles, les atomes d'uranium en éclatant donnent naissance à des atomes d'autres corps, et certains de ceux-ci sont des poisons extrêmement violents, souvent radioactifs pendant des siècles et fort capables de faire mourir tous ceux qui s'en approcheraient. On noie ces produits dans des blocs de bétons qui sont, soit enterrés, soit immergés en haute mer. Toutefois, on peut toujours craindre que, pour une raison ou pour une autre, ils soient libérés et viennent constituer un danger pour les plantes, les animaux et les hommes.

Un savant allemand, le Professeur Loeb, vient de suggérer une idée radicale : qu'on enferme ces « cendres atomiques » dans une fusée solaire semblable à la dernière fusée russe et jamais plus on ne les reverra sur la Terre.

Reste à ne pas rater l'envoi car si, en retombant sur notre planète, la fusée se désintégrait, un énorme nuage mortel se répandrait dans notre atmosphère !

Solution du problème d'août

1	G	T	A	R	E	R	T	A	V	R	E	A	U	D	
2	R	E	H	O	T	E	L	G	R	A	V	A	U	C	U
3	A	P	T	C	A	V	E	T	E	M	U	B	A	N	
4	M	E	A	T	T	E	R	E	E	B	P	E	R	E	
5	M	I	R	B	R	R	O	N	D	E	P	L	I	T	
6	A	S	I	E	B	T	E	I	N	D	R	E	E	T	
7	I	T	E	G	R	E	U	T	R	E	P	S	E		
8	R	E	T	R	O	L	E	R	F	A	C	I	E	S	
9	E	T	R	A	C	E	S	G	R	I	O	T	S	B	
10	S	E	I	C	H	E	C	O	I	N	C	E	C	O	
11	J	S	A	L	E	O	R	T	E	E	R	A	T		
12	A	H	S	E	T	A	C	E	S	R	D	E	L	A	
13	C	A	S	R	B	A	U	I	T	A	B	U	B	E	N
14	O	T	E	R	B	E	S	T	O	C	C	E	C	I	
15	B	E	C	B	O	T	E	U	R	O	S	C	O	Q	
16	U	R	F	O	U	E	T	E	I	D	E	R	N	U	
17	S	S	A	N	C	U	S	L	A	C	E	T	E		

NOS MOTS CROISÉS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17,

1.	P	E	S	A	N	T		F	R	O	N	T	I	E	R	E				
2.	A	M	A	T	E	U	P				A	I	N	S	I					
3.	T	O		H	U	L	A				C	E	T	E						
4.	T	I	F		F		F	R	I	A	E	S		C	I	D				
5.		L	E					A			N	S		H	A	L				
6.	Q	U	E		R	O	S				H	O	U	E	P	L	U			
7.	U	S		D	I	I				S	I	P	A	E	T					
8.	E		P	I	L	L		H	S											
9.			N	A	V	E	T													
10.				N	A	S		L		C		T			L	E				
11.				N		L	O	S			R		S		L	A				
12.				N		P	A	S	E		I	R	E		H	O				
13.	E	R	O			I	P	E	C	A					F	O	U	R		
14.	L	E	S											R		U	R	F		
15.	L	E			M	I	A				A		S	O	T		D	U		
16.					A	G	E						C	A	R	B	I	N	E	S
17.					S		H	L				S		C	L	R	O	S	E	

HORIZONTALEMENT

1. — Doué de pesanteur. — Limite qui sépare deux Etats.
2. — Qui a du penchant pour quelque chose. — De la manière que.
3. — Dans soir. — Terme dont se servent les charretiers pour faire avancer les chevaux. — Chef-lieu d'arrondissement (Vaucluse). — Démonstratif. — Symbole chimique du germanium.
4. — Formation géologique de consistance poreuse. — Faire cuire avec du beurre. — Tragédie de Corneille.
5. — Ancienne ville d'Italie (Lucanie). — Un des auteurs de la révolution des Etats-Unis, né à Boston. — Cercle lumineux qui entoure quelquefois le soleil et la lune.
6. — Pronom relatif. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Débarrassé des noeuds. — Du verbe plaire.
7. — Usages. — Hommage rendu aux anges. — Titre anglais. — Conjonction.
8. — Ordre de mammifères. — Sixième lettre de l'alphabet hébreu.
9. — Plante potagère. — Mot arabe qui signifie source. — Couche concentrique d'un arbre coupé en travers.
10. — Maison de campagne. — Diarrhée.
11. — Préfixe. — Louanges. — Rivière de France, affluent de la Loire. — En cet endroit.
12. — Onomatopée qui rend un bruit d'instrument à cordes. — Suspension momentanée d'une action. — Colère. — Voile triangulaire.
13. — Nom grec du dieu de l'Amour. — Racine vomitive. — Sert à cuire le pain.
14. — Article. — Vent d'est, chez les Grecs. — Nom donné à l'aurichs.
15. — Chemin de halage. — Nom des temples japonais. — Romancier suisse, né à Nyon. — Qui est fait sans esprit. — Article contracté.
16. — Surface sur laquelle repose une pièce mécanique. — Chambrettes à bord d'un navire.

17. — Anneaux qu'on met à la patte des oiseaux et qui portent la marque du propriétaire. — Déveine (fig.).

VERTICALEMENT

1. — Genre de cucurbitacées comestibles, dites aussi melons d'eau. — Genre d'antilopes à formes légères et gracieuses.
2. — Aiguisés. — Vent du nord.
3. — A lui. — Etre fantastique du sexe féminin. — Préjudice. — Qui sont à nous. — Pronom.
4. — Ville de Belgique (Hainaut). — Sorte de sofa. — Commune autonome en Russie.
5. — Qui n'a pas servi. — Difficiles à supporter. — Capitale de l'Ukraine.
6. — Cause la mort. — Sorte de champignon charnu. — Petit poème du moyen âge. — Durée ordinaire de la vie.
7. — Argile rouge. — Excroissance ligneuse. — Article espagnol.
8. — Gros perroquet. — Hauteur d'un solide.
9. — Partie d'un fleuve où le courant forme presque une cataracte. — Instrument pour enfoncer les pavés. — Parchemin écrit.
10. — Sorte de grille qui ferme certaines chapelles funéraires dans les catacombes de Rome. — L'un des Juges d'Israël.
11. — Symbole chimique du sodium. — Emotions. — Triage.
12. — Contraction convulsive de certains muscles. — Indubitable. — Genre de conifères d'Asie. — Espèce de poche.
13. — Prénom d'une femme célèbre par sa beauté. — Corps solide, transparent et solide. — Vêtement long et ample que portent les juges.
14. — Point cardinal. — Maladie inflammatoire des dents. — Art de lancer.
15. — A marqué de la gaieté. — Avant d'un navire. — Unité. — Ancien nom du hêtre. — Négation.
16. — Personnage des théâtres de la foire. — Lieu de pèlerinage célèbre à la Vierge.
17. — Endroit public où l'on danse. — Genre de canards voyageurs des régions boréales.

Médecine

NEW-YORK:

Pourra-t-on enfin obtenir des filles ou des garçons à volonté ?

Un médecin américain, le Dr Gordon, vient de se livrer à une série d'expériences qui permettront (peut-être) dans un proche avenir d'arriver à ce déterminisme du sexe, tant souhaité.

La méthode du Dr Gordon est simple. Il a observé que lorsqu'un courant électrique continu est appliqué dans une éprouvette pleine d'un liquide où évoluent des spermatozoïdes de lapin, certains de ces derniers se dirigent vers le pôle positif, d'autres vers le pôle négatif. Quelques indécis restent au milieu. Des lapines ayant été fécondées par des spermatozoïdes ainsi triés par le courant électrique, le Dr Gordon a constaté que les spermatozoïdes du pôle positif ont donné naissance à des femelles et ceux du pôle négatif à des mâles.

L'expérience ne réussit qu'une fois sur deux, mais lorsqu'elle réussit, elle le fait à 100%

Le Dr Gordon signale discrètement que des succès auraient déjà été enregistrés par cette méthode appliquée à des êtres humains.

Soyons aussi discrets que lui et attendons...

PARIS:

Pour une année où il y a des pommes...

La récolte de fruits à cidre s'annonce très abondante comme elle le fut en 1958.

Si cette récolte tient ses promesses elle dépassera largement les possibilités d'absorption du marché en cidre, eau-de-vie et alcool.

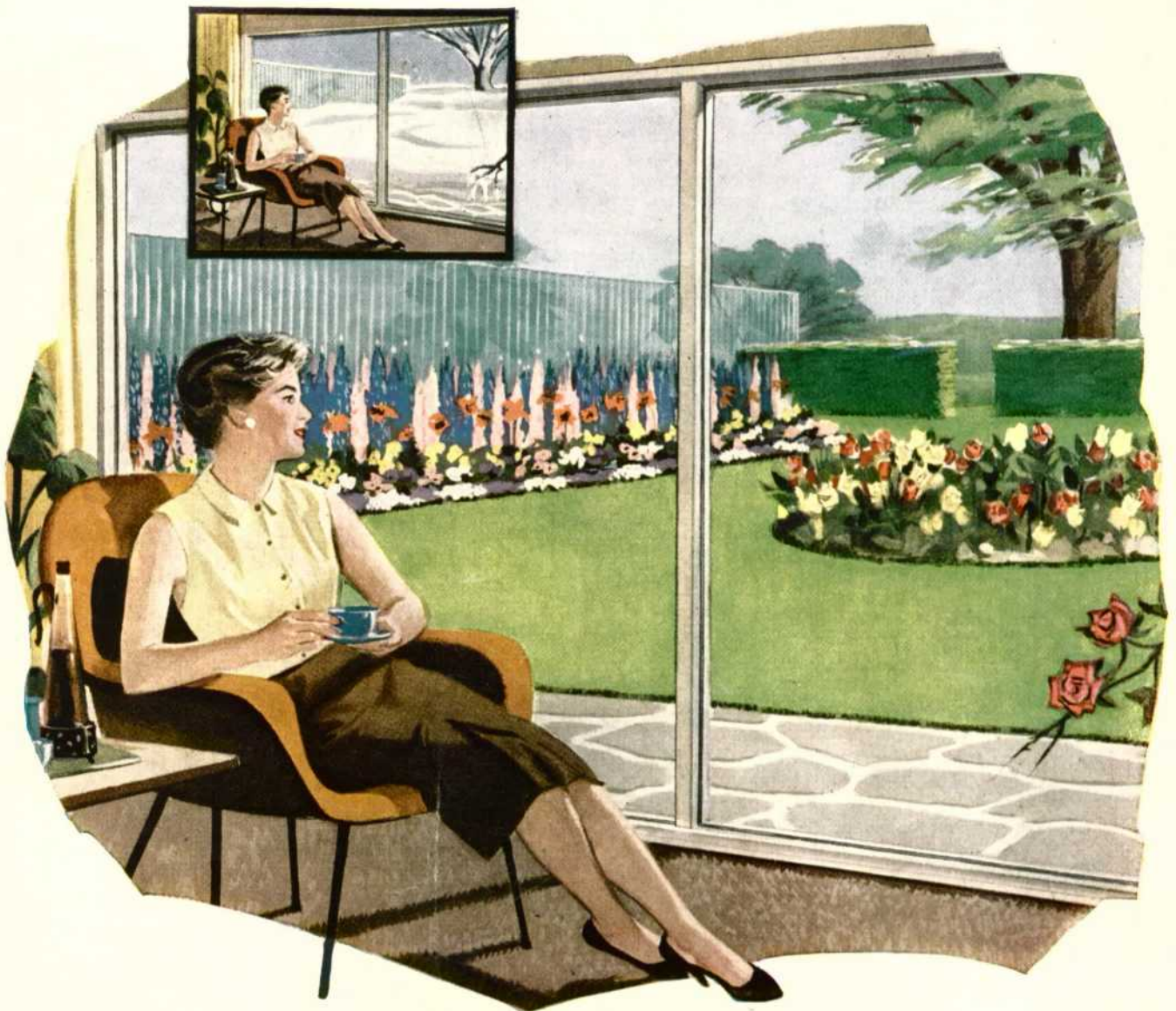
Chaque fois qu'il en est ainsi, une calamité semble paradoxalement s'abattre sur les régions productrices. Les producteurs se trouvent en effet devant un choix: ou bien ils devront écouler les pommes à vil prix ou ils les perdront purement et simplement.

Or il se trouve que les pommes ont une valeur nutritive non négligeable et peuvent constituer un apport d'excellente qualité à l'alimentation du cheptel, qui les transformerait utilement en viande et en lait.

Les services du ministère de l'Agriculture ne manquent pas de faire une propagande dans ce sens, en rappelant que la valeur alimentaire de la pomme à cidre est le double de celle de la betterave fourragère et en indiquant les quelques précautions à prendre pour ne pas rendre les animaux malades.


Il convient en particulier de ne pas mettre trop de pommes dans la ration des animaux, sous peine de voir ceux-ci souffrir d'une intoxication qui rappelle étrangement l'ivresse: démarche chancelante, impossibilité de se tenir debout, torpeur et, parfois mauvais caractère. Cet état, plus ou moins comateux, peut durer quelques heures ou quelques jours.

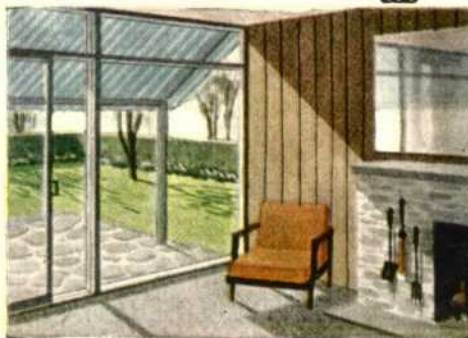
Il est souhaitable qu'un aliment d'une telle qualité soit valorisé de cette façon et serve à l'amélioration de l'élevage.



TWINDOW*
laisse entrer
le paysage
chez vous
... toute l'année

Produit authentique du Canada
TWINDOW*
la fenêtre isolante

UN AUTRE PRODUIT  RECONNU



La série complète des produits reconnus C.P.I., conçus pour votre confort, est le dernier cri des installations modernes.

Voici quelques usages indiqués ci-contre: TWINDOW, porte coulissante TRIMVIEW, toiture de patio ALSYNITE colorée et translucide et MIROIR PEACOCK EN GLACE POLIE.

*Marque déposée

Quel plaisir et quel enchantement que cette TWINDOW! Vous voyez CLAIREMENT le réveil émouvant du printemps, la beauté sereine de l'été, les couleurs vives de l'automne et la blancheur éclatante de l'hiver.

Vous admirez ces splendeurs de la nature et non seulement les voyez-vous avec netteté mais dans le plus grand confort... parce que TWINDOW est constitué de deux glaces qui scellent entre elles une couche d'air parfaitement isolante.

S'il fait chaud dehors, TWINDOW gardera votre foyer plus frais, tandis que durant les jours froids, il le gardera plus chaud. TWINDOW élimine presque totalement les courants d'air descendants, le givre et les buées et fait disparaître à jamais l'utilité des contre-fenêtres.

On fabrique TWINDOW pour les petites fenêtres comme pour les grandes.

Pourquoi n'utilisez-vous pas le bon ci-dessous afin de vous renseigner davantage?

GRATIS! LIVRET TWINDOW
POSTEZ CE BON AUJOURD'HUI!



CANADIAN  PITTSBURGH
INDUSTRIES LIMITED

48 St. Clair Avenue W. Toronto.

Veillez m'envoyer un exemplaire gratuit du livret Twindow "Conseils sur le jardinage" qui donne des conseils sur l'entretien et la culture d'un jardin et montre comment on peut en tirer un double plaisir avec une Twindow.

NOM.....
RUE.....
VILLE..... PROV.....

TW-19RP

Oui ou non... qui sait?



Sa teinte est si naturelle que seul son coiffeur le sait!

"Regarde de plus près," dit-elle, "n'est-ce-pas captivant?" Ses explications sont si intéressantes que le petit apprend, tout en s'amusant. Il pense, "Maman sait tout—et elle est si belle!" Oui, elle est belle—mais son charme vient surtout de sa chevelure, soyeusement souple, et doucement illuminée par une couleur d'apparence naturelle. C'est *pourquoi* elle ne se fie qu'à Miss Clairol—invariablement! Vous devriez en faire autant—puisez à cette source de beauté!

Les coiffeurs du monde entier recommandent Miss Clairol... et s'en servent toujours pour redonner une couleur jeune et durable aux cheveux ternes—et *vraiment* masquer le gris. Ils savent également apprécier son action qui rend aux cheveux une texture soyeuse, jeune et vivante. Quelques minutes suffisent pour donner de l'éclat à une chevelure terne ou décolorée—n'hésitez donc plus. Essayez Miss Clairol aujourd'hui même. Employez la merveilleuse en crème ou la formule ordinaire.



MME J E LABROSSE
28 AVE ROBERT
OUTREMONT MTL 8

F60-R-35527

MISS CLAIROL* HAIR COLOR BATH PLUS DE FEMMES SE SERVENT DE MISS CLAIROL

*Marque Déposée par Clairol Inc. of Canada, Knowlton, Québec. Tous droits réservés.